Nouvelle Série
N° 1
9e Année

Défense de l'Occident

JANVIER
1960

Revue mensuelle politique et littéraire
Secrétaire général : Jacques Poillot

SOMMAIRE

M. Bardèche : Un peuple fatigué 3
P. de Villemarest : Le 14e complot du 13 Mai 8
M. Déon : Pages de Grèce 18
P. Vandromme : Le mal du siècle ou l'inaptitude à vivre 23
J.-M. Aimot : H. Gattopardo le chef-d'œuvre in-extremis 32

LE DOSSIER DU MOIS.
Les nouveaux maitres de l'Algérie 42

CHRONIQUES.
★★★ : Les événements du 24 janvier vus par un témoin 49
Les livres, par Lucien Rebatet 54
Les essais politiques, par Frédéric Pienet 62
Notes de lecture, par Jean-Paul Bonnafous, Jacques Poillot, Willy, Paul Romain et Philippe 69
Marginales, par Claude Elsen 80
Les Arts, par F.-H. Lem 85
Les spectacles, par Bernard Vorge 92

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, Services commerciaux et vente :
58, rue Mazarine, Paris (6e).

Abonnement. — 1 an : 15,00 NF ; Etranger : 18,00 NF
Soutien : 30,00 NF — Propagande : 50,00 NF

C. C. P. : 2182-19 PARIS

*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DÉFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° _____

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

.....

Signature

Abonnements. — 1 an : 15 NF
Etranger : 1 an : 18 NF
Soutien : 30 NF ; propagande : 50 NF

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à : Les Sept Couleurs, 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 2182-19 Paris.

Maurice BARDÈCHE

UN PEUPLE FATIGUÉ

« C'est un peuple de veaux » répétait, dit-on, le maréchal Juin en considérant avec consternation la « réponse » de la Métropole. Nous n'entreprendrons pas de le contredire. Il y a pourtant lieu de nuancer ce jugement, ferme quant à la forme, mais peut-être un peu simple quant au fond. Car rien ne peut être aussi instructif que de demander par quels mécanismes on a fabriqué la fausse unanimité de la métropole, là rien ne pourrait être plus dangereux que d'accepter comme un fait ce truquage de la réalité.

Quand les Algériens disent que la métropole les trahit et les abandonne, ils ont raison et ils ont tort. La métropole ne sent pas le drame algérien : pour la métropole, le drame est surtout une complication, un ennui, une affaire coûteuse et interminable dont il faut essayer de sortir. Et dans la mesure où ce lâche désir d'être débarrassé d'une responsabilité difficile contient l'idée de l'abandon, il est vrai que la métropole, dans son ensemble, abandonne et trahit Alger. Et puis c'est faux aussi. Car cette tache rose de l'Empire, cette tache rose sur la carte du monde qui était notre avenir et notre fortune, la métropole la voit se diluer et se dissoudre avec amertume et avec effroi. Elle éprouve une sorte de stupeur à voir ses gouvernements perdre avec indifférence, sans combat, sans résistance, un continent entier gagné par un demi-siècle d'histoire ; à le perdre parce qu'ils ne savent pas résister à des idées, à des conseils, à un air du temps, à l'opinion des nègres, à la ligue des nègres, à l'O.N.U., à la mauvaise humeur du Sénat américain. Car la métropole est à la fois lâche et furieuse, en réalité, lâche devant l'effort, c'est vrai, mais furieuse au fond de se sentir roulée par une coalition invisible, par une sorte d'escroquerie montée dans l'ombre, et peut-être toute prête à suivre et à applaudir celui qui aurait le courage de déchirer brutalement le rideau.

Car il ne faut pas surtout s'imaginer que la métropole, c'est la même chose que la presse de la métropole et que les minis-

tres de la métropole. Et il faut comprendre le tour de gobelet grâce auquel on a organisé et grâce auquel on compte exploiter l'amertume et le découragement d'Alger.

Ce n'est pas la première fois que nous nous apercevons tous qu'un des faits les plus lourds de conséquence des événements de 1944 a été la main mise totale sur la presse. Cette opération a mis toute la presse française, à l'exception de quelques organes d'opposition soigneusement maintenus dans l'impuissance, sous la coupe d'un certain nombre de groupes qui représentent les intérêts qui se sont installés en 1944 dans l'exploitation systématique du pays. On oublie parfois cette situation parce que, dans les débats secondaires de la politique, ces journaux paraissent présenter un large éventail politique à l'intérieur duquel on peut constater l'existence d'oppositions, de polémiques et de toutes les comédies qui trompent les badauds. Mais cette variété même est destinée à masquer un fait essentiel, fondamental : dans les crises graves qui mettent en question le partage des dépouilles opéré en 1944, cette presse est une seule presse, oublie ses grimaces, dépose le masque et devient avec une parfaite cohésion et une exceptionnelle discipline l'instrument du mensonge, de la falsification et de la mise en condition de l'opinion, et cette influence est d'autant plus puissante qu'elle est soutenue par celle de la radio d'Etat ou de radios sans lesquelles les mêmes intérêts sont largement représentés, ainsi que par une presse étrangère qui se trouve entre les mains des mêmes groupes ou de leurs correspondants à l'étranger, réseau constitué lui aussi en 1945.

Alors que s'est-il passé ? Ce n'est pas la métropole, Algériens, que vous avez entendue, c'est cette presse, et c'est elle seule. C'est elle qui a proclamé le 13 mai et qui a fait croire à la popularité du régime issu du 13 mai, parce que le 13 mai était une tromperie et que le régime issu du 13 mai représentait précisément les intérêts qu'elle représente. Mais c'est elle aussi qu'elle ne voulait à aucun prix d'un nouveau 13 mai, parce qu'un nouveau 13 mai risquait de mettre en question la distribution des privilèges. La métropole, vous ne l'avez pas entendue, vous ne l'avez jamais entendue. Et voici maintenant ce qu'il faut qu'on vous dise, car ces petits faits sont significatifs. Dans les deux premiers jours, vous ne pouviez pas savoir le nombre de gens, de tous les milieux, qui avaient de la sympathie pour un sursaut national et qui parlaient du régime avec dégoût et avec mépris. Des inconnus se parlaient dans la rue, des employés de métro, des plombiers, des femmes de ménage, des gens que je ne connaissais pas et qui ne pouvaient pas me connaître, de jeunes ouvriers, je les ai entendus vingt fois exprimer leur accord et leur approbation. Puis il ne s'est rien passé : la poussée qu'on attendait ne venait pas, la victoire qu'on attendait ne se décidait pas. Alors la presse, la radio ont répandu leur nuage de brouillard. On savait « que

vous étiez l'Algérie qui se soulevait pour rester française, qui criait son patriotisme de toutes ses forces en face des fusils, comme en 1830, comme sous la Commune. On apprenait subtilement, peu à peu, que ce n'était pas cela, que vous n'étiez pas des patriotes, mais des factieux, que ce n'était pas un cri de désespoir, mais un complot, que vos barricades n'étaient pas des barricades mais une manœuvre d'une clique de militaires cléricaux et fascistes, que la République était menacée et avec elle l'école laïque, les congés payés, les quarante heures et les petits risques de la Sécurité sociale.

Et cette unanimité qui commençait au **Figaro** et qui se répercutait à **l'Humanité**, d'une part elle vous donnait à vous le sentiment de l'abandon et d'autre part elle impressionnait la pauvre cervelle du Français moyen, toujours affolé depuis 1944 à l'idée de ne pas être du même avis que la majorité. Il y eut, à ce moment-là, c'est certain, quelques défections dans la partie de l'opinion qui vous était favorable, mais pas du tout autant qu'on l'a dit, pas du tout autant qu'on vous l'a fait croire. Vous avez été victimes d'un immense bluff : on vous a joué une énorme partie de poker. Tous les groupements qui portent un titre, toutes les amicales dont l'effectif se réduit aux membres de leurs bureaux, tous les comités de prébendiers et de vendus ont fait leur mobilisation générale, rédigé leur communiqué, envoyé leur télégramme. Et vous avez cru que c'était ça la France ! Le parti socialiste qui ne peut pas réunir trente-cinq personnes quand il fait une réunion à Marseille ou à Bordeaux, le parti radical qui n'a que des fonctionnaires et qui n'a jamais eu de troupes, les comités antifascistes qui ne savent que piétiner sous la protection de la police, vous avez pris cela pour la métropole ! Et vous vous êtes dits : « Nous sommes abandonnés ». Eh bien, ce n'est pas vrai. Vous avez eu contre vous ceux qui vivent du régime et ceux-là seuls. Et comment pensiez-vous qu'il puisse en être autrement ? Mais quand il s'agit de se faire entendre, ceux-là seuls ont un porte-voix.

La métropole était inerte, comme elle l'était au 13 mai, prête au fond à accepter n'importe quoi. C'est ce qui était frappant, extraordinaire, quand on voyait les choses de Paris. C'est par là, si l'on veut, que le maréchal a raison : le peuple restait les pieds dans des pantoufles et il était bien décidé à ne pas les quitter. La disparition de la Ve République lui était aussi indifférente que la disparition de la IVe. Et les syndicats l'ont si bien senti qu'ils se sont bornés à une miteuse grève d'une heure, parce que personne n'a jamais refusé une grève d'une heure qui n'engage à rien. Mais qui aussi ne prouve rien.

Cette inertie qui désespère Alger, elle est certes écœurante et sinistre, mais elle est aussi un motif de réconfort. Car le destin des peuples n'a jamais été fait par les majorités qui sont toujours veules et inertes, mais par les minorités qui seules, sont énergiques. L'inertie de la métropole a contredit les pronostics

de ceux qui pensaient qu'un nouveau 13 mai ne pourrait se faire qu'au milieu d'événements dramatiques. En fait, les professionnels de l'antifascisme ont trouvé aussi peu d'écho véritable dans le pays que le désespoir des patriotes. Personne assurément n'était prêt à risquer sa peau ou simplement à compromettre son confort. Par conséquent, le destin du pays est entre les mains de ses prétoriens. C'est la leçon de cette apathie de la Métropole. Il révolte ceux qui ont reconnu ce désert dans lequel se perdaient leurs cris qu'ils se disent que devant leur victoire les mêmes partisans de l'indifférence n'auraient rien opposé à leur progression.

***

Les défaites se paient toujours. **L'épuration** en présence de laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, n'a rien qui doive nous étonner, elle s'appelle en termes militaires, l'exploitation du succès. Dans la guerre civile comme sur le champ de bataille, le but d'une campagne est toujours la destruction de l'armée adverse. Il s'y mêle seulement une haine qui est souvent absente dans les guerres qui osent dire leur nom. Que le travail d'organisation des nationalistes soit complètement détruit, que les camps de concentration réapparaîssent sous un vocabulaire décent, que l'arbitraire et la sottise règnent à nouveau, il ne faut donc pas s'en étonner. Quelles seront les limites, quel sera le ton de cette **épuration**, nous n'en savons rien pour l'instant. Il semble qu'elle doive être assez restreinte, car l'opinion ne suit pas, elle ne partage pas cette fois la hargne et la fièvre de dénonciation qui restent le propre de quelques états-majors. En outre, la plateforme du « complot » est par ele-même limitative ; c'est une invention moins brillante que l'accusation de « trahison » qui permettait n'importe quoi. Les dégâts néanmoins seront graves, les destructions nombreuses. Il faudra plusieurs mois avant que les patriotes d'Alger se relèvent de leur écrasement et de leur désespoir. Ils s'en relèveront d'autant plus vite qu'ils comprendront cette leçon capitale des événements de ces derniers jours : que sous les apparences d'une défaite, ils ont semé le grain de leur victoire.

Car c'est là ce qu'on découvre en faisant le bilan de cette quinzaine mouvementée. Le régime dispose d'un temps très court, pendant lequel les adversaires de l'abandon sont groggy, pour les mettre devant le **fait accompli.** S'il n'y réussit pas, si le destin de l'Algérie n'est pas scellé en quelques semaines, — et les appels discrets de toutes parts montrent assez combien on est conscient de ce péril — tout ce qui a été fait se retournera contre lui. Voici pourquoi.

La décision du général de Gaulle, contient une contradiction fondamentale qui est mortelle à la longue si un coup d'audace ne tranche tout de suite le nœud gordien. Et il est bien singu-

lier que les observateurs de la presse étrangère (mais enfin nous savons pourquoi) n'aient pas vu cette contradiction, Sous une apparence d'opiniâtreté, il faisait d'énormes, de prodigieuses concessions, celles qui étaient nécessaires pour désamorcer le mécontentement militaire : « la solution la plus française », l'engagement de ne pas négocier, le long délai promis entre le cessez-le-feu et l'autodétermination, et enfin surtout l'apparence que ce serait l'armée qui tiendrait les armes. Il est clair que l'autodétermination réaffirmée avec ces codicilles n'était plus qu'un mot vide de sens.

Mais alors comment négocier avec le F.L.N. ? Si le gouvernement ne réussit pas à profiter de l'anesthésie provisoire de l'armée pour négocier coûte que coûte sans tenir compte de ces engagements, si l'affaire n'est pas précipitée avec une folle hâte qui rendra d'ailleurs nos négociations tributaires des conditions qui seront imposées par l'adversaire, qui ne voit que sa situation et bien pire qu'avant les barricades d'Alger ? Car le régime alors est prisonnier de sa guerre, comme le précédent, de cette guerre qu'il ne peut plus abréger puisque les termes mêmes du discours rendent inutile toute conversation, et par conséquent, plus que jamais prisonnier de son armée. Instauré le 13 mai pour apporter une solution à la guerre d'Algérie, il renonce par ses positions même à toute autre solution que militaire, il s'installe dans l'impuissance malgré sa grandiloquence et il abdique la direction de cette guerre entre les mains des combattants. Malgré l'épuration, malgré les mutations, malgré l'arrivée aux postes de commande de la vieille garde des fidèles soldats, rien n'empêchera l'armée de déborder une nouvelle fois l'obstination de la trahison par l'obstination de la résistance. La Ve République mourra inéluctablement de la guerre d'Algérie comme en est morte la IVe. Si dans les quatre mois qui vont venir, le gouvernement du F.L.N. n'est pas installé en maître à Alger, le régime est perdu.

Laissons donc les policiers du régime nous donner des martyrs et fabriquer au régime des adversaires. Ce qui existait hier au grand jour et qu'on pouvait contrôler se reconstituera dans la clandestinité. Les hommes d'Alger n'ont d'ailleurs pas à choisir : si le F.L.N. triomphe ils ne seront plus en Algérie que des étrangers et des parias ; s'ils veulent revenir en France, les lois d'exception les promettent aux camps d'internement. Quand il y a un complot contre un régime, il y a, en effet, un vainqueur et un vaincu. Mais quand c'est un peuple entier qui se lève par désespoir et qu'on le rejette dans son désespoir où est le vainqueur, quelle est l'issue ?

Maurice BARDECHE.

Pierre de VILLEMAREST

LE 14e COMPLOT DU 13 MAI

« Le 14e Complot du 13 Mai », livre qui paraîtra incessamment dans la collection « *Documents Français* » que dirige Hubert Saint-Julien, aux « *Presses Continentales* » tente de projeter sur les événements de Mai 1958, et leur très récent prolongement à Alger, une lueur inédite et peu conformiste. Ce n'est pas un pamphlet. C'est une thèse, dont les arguments ont été puisés dans les faits, déclarations, documents de la période contemporaine, par un journaliste dont la collaboration durant plusieurs années tant à « *Combat* » qu'au « *Bulletin de Paris* » — parfois dans d'autres quotidiens parisiens (*L'Aurore, Le Figaro, Paris-Presse*) — et dans divers quotidiens étrangers, était surtout axée sur les questions allemandes et soviétiques.

Mais Pierre Faillant de Villemarest connaît de nombreux hommes politiques, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, d'anciens Ministres, et même le Général de Gaulle, pour avoir appartenu à la Résistance dès 1940, à 18 ans. « La vraie, celle qui était purement militaire, derrière des principes, et non derrière un homme, précise-t-il toujours lorsqu'il en parle. Et c'est pourquoi, depuis plusieurs années, il s'est éloigné jusqu'à la rupture d'un homme qui se croit infaillible, et qui renie jusqu'à ses fidèles s'ils ne lui sont inconditionnellement dévoués. Qui suit aussi « une certaine idée de la France », la sienne, quitte à accuser les autres lorsque certains « déphasages » aboutissent à faire couler le sang entre Français... ».

Dans son ouvrage, P. de Villemarest situe d'abord la crise qui, en 1958, aboutit à la chute du gouvernement Gaillard, puis au retour au pouvoir du Général de Gaulle.

A l'arrière-plan réel de la crise, selon l'auteur, il y a deux dates : le 27 Août 1859 : découverte du premier puits de pétrole du monde ; le 6 Août 1945 : lancer de la première bombe atomique, sur Hiroshima. Entre ces deux dates, le pendule des trusts mondiaux du Pétrole s'est promené du continent américain au sud-est asiatique, pour s'arrêter ensuite sur le monde arabe. *Le conflit de Suez résultait à la fois des rivalités entre les trusts pétroliers anglo-saxons, et de l'intrusion de la Shell, et elle seule, à l'époque, au Sahara français, privilège risquant soit de faire bientôt basculer en sa faveur l'équilibre du Cartel Mondial des Pétroles, soit de voir apparaître, en cas de réaction nationaliste française, une troisième puissance pétrolière mondiale : la France. La chute de M. Gaillard, selon l'auteur, fut un nouveau coup porté aux trusts américains qui, à leur tour, tentaient d'entrer au Sahara.*

Le problème étant ainsi posé, le IIe chapitre est une ouverture sur les coulisses des activités des trusts qui à travers le monde détiennent les sources énergétiques, et de ce fait ont une politique qui ne coïncide plus, en général, avec celle des pays où leurs activités se sont implantées. P. de Villemarest rappelle que James Burnham avait prévu, il y a 20 ans, le moment où ceux qu'il appelait « les organisateurs » détiendraient « le Pouvoir réel » derrière « le Pouvoir légal », dans chaque pays. Les conseillers politiques des trusts internationaux pratiquent par nécessité ou vocation une politique apatride. Mais, souligne alors l'auteur, des hommes ont pris conscience de ce fait, des progrès de la technique, et du rétrécissement de la planète qui en résulte, notamment dans les Sociétés de Pensée qui, elles aussi, ne connaissent à l'échelon supérieur ni patries ni frontières.

C'est alors que ce que l'on a appelé « La Synarchie » a pris son essor en Europe, et plus particulièrement en France, sous forme d'une caste excessivement fermée, très secrète, et qui fut suffisamment puissante pour répartir ses hommes, en 1940, entre Vichy, Londres et Paris occupé, puis Alger, à partir de 1943.

Selon P. de Villemarest, tous les éléments ci-dessus constituent l'arrière-fond réel de la crise de 1958, crise qu'en 1960 il n'estime terminée ni en France, ni dans le monde occidental.

C'est alors que dans son chapitre V, l'auteur présente un raccourci « des vraies intrigues, derrière les faux complots du

13 Mai », et publie un document confidentiel et inédit, expédié au Général de Gaulle dès mars 1958, dont n'ont eu connaissance qu'une dizaine de personnes « activistes », et dont il ne précise pas qui en est l'auteur. Ce document expliquait deux mois avant le 13 Mai, la double face d'une « opération » dont le général de Gaulle, dans l'esprit des initiés n'était que la face de rechange, si « les hommes du 14e complot » n'arrivaient pas à s'imposer à la faveur du drame algérien dans l'axe « activiste », mais contre les activistes soupçonnés de vouloir balayer les équipes politiciennes d'obédience synarchiste ou maçonnique, ou les deux à la fois.

Dans les chapitres suivants, sont détaillées les manœuvres « des nationalistes de gauche » (qui sont aujourd'hui fixés autour de l'Union Démocratique du Travail, de « Patrie et Progrès »... et de l'Elysée), puis « la mise en route du 14e complot », dont les représentants, dès le lendemain du 13 Mai, se précipitent à Colombey-les-Deux-Eglises.

L'été 1958 est alors décrit comme le moment d'un regroupement d'initiés tirant les ficelles des partis dits « de droite » et « de gauche », et visant à mettre au point les moyens politiques (partis, Comités, etc...), d' « encadrer » l'opinion, puis le cadre constitutionnel où l'enfermer légalement.

P. de Villemarest — qui illustre ses chapitres de nombreuses déclarations officielles ou plus discrètement faites par les animateurs des obédiences maçonniques ou synarchistes — analyse alors la structure bancaire et technocratique du nouvel Etat, en examinant la filiation philosophico-politique de plusieurs Ministres et « grands directeurs » de l'entourage du général de Gaulle. Il affirme y retrouver une majorité absolue de synarques et de franc-maçons dont le rôle fut important, durant les années 40-44 de chaque côté des barricades : ce sont ceux-là même qu'il accuse d'être « les hommes du 14e complot », gaullistes ou anti-gaullistes acharnés, pétainistes ou anti-pétainistes d'hier... mais d'abord et avant tout orientés vers certaines conceptions d'organisation non seulement de la France, ou de l'Eurafrique, mais aussi de la planète. *Leur principal support est la technocratie. Leur objectif est « la coexistence »*, dans la mesure où Moscou joue le jeu des cinq ou des trois grandes divisions du monde, sans vouloir déborder les limites d'avance reconnues à l'Empire soviétique.

Dans ce contexte, « les hommes du 14e complot », estime P. de Villemarest, *sont « européens », et même « eurafricains »*,

non pour tenir tête à l'impérialisme soviétique, non pour qu'une pression réelle aboutisse à la délivrance des peuples opprimés, mais au contraire pour s'entendre avec la caste technocratique de Moscou, selon la proposition 99e du Pacte Synarchique d'Empire, qui dit : « La révolution synarchiste est une application réaliste des données positives dégagées PAR LES TECHNOCRATES DE TOUS LES PAYS... ». Or, ajoute P. de Villemarest, les hommes actuellement au pouvoir au Kremlin connaissent parfaitement les plans et intentions des synarques. Ils ont même parmi les « organisateurs » et les synarques des complices actifs, qui déjà infléchissent la politique française et même occidentale, par le biais économique. « Economie, efficacité, productivité », tels sont les slogans communs aux soviétiques et aux hommes du 14e complot. Mais les premiers placent ceux-ci au service d'une idéologie qui a ses partisans chez nous, tandis que les seconds ne représentent que des groupes d'intérêts, sous couverture d'un « humanisme » et de slogans philanthropiques qui n'ont ni écho, ni partisans du côté soviétique. C'est dire, avec P. de Villemarest, de quel côté la balance penche déjà en France, et de quel côté elle basculera bientôt avec l'Europe si l'Algérie-Sahara, détachée du contexte purement français, « associée » à la France, et non province de France, rejoint la cohorte des « états » africains désormais ouverts aux rivalités est-ouest.

Des Annexes complètent cet ouvrage, dont une analyse du « Plan du 9 Juillet 1934 », qui souligne la présence aujourd'hui, aux côtés du général de Gaulle, de plusieurs de ses signataires importants. Enfin un répertoire biographique, portant sur une quarantaine d'hommes politiques actuels, fait ressortir les filiations politiques et philosophiques du « Pouvoir », sous la Ve République, au moment où celle-ci vient de provisoirement tenir tête aux symboliques journées du Janvier algérien.

Nous publions ci-après d'importants extraits du Ve chapitre de cet ouvrage appelé, croyons-nous, à un retentissement certain.

D. O.

De nombreux ouvrages ont retracé les vrais ou faux complots (et plus souvent les faux) qui ont précédé le 13 mai 1958.

Notre intention n'est pas d'en révéler ici ce que nous avons connu personnellement des trames emmêlées sur lesquelles se jouait le destin momentané de la France, mais, encore une fois,

de situer les conditions réelles du retour au pouvoir du Général de Gaulle.

Une double condition, exprimée en Août 1959 par M. Beuve-Méry lui-même, « dominait toutes les autres », s'imposait aux « organisateurs », qu'ils fussent initiés ou non aux plans de la synarchie eupropéenne ou de la synarchie Atlantique : pour « mettre fin à la guerre d'Algérie », il fallait avant tout **« ramener à la stricte obéissance les éléments les plus indisciplinés de l'armée ; tenir en échec, en Métropole comme en Algérie, les nationalistes les plus enfiévrés... ».**

Il leur fallait mettre fin à la guerre d'Algérie parce qu'elle représentait un obstacle à la main-mise des trusts supra-nationaux pétroliers et miniers, sur l'Algérie et le Sahara d'abord, sur le continent africain tout entier ensuite. Il leur fallait y mettre fin aussi parce que ce drame, vécu durement par plusieurs générations de Français, provoquait un renouveau nationaliste contraire à leurs idéaux apatrides. Le prétexte des troupes soustraites à l'OTAN — les raisons psychologiques selon lesquelles soutenir la France aurait été s'aliéner « les nationalismes naissants — les raisons humanitaires, dont nous n'avons même pas à démontrer l'hypocrisie : autant de motifs de propagande aussi pauvres que ceux avancés par d'autres, du côté de la subversion.

Il fallait créer le « vide » politique en Algérie, parce qu'il entraînerait un vide technique. Les techniciens étaient prêts, à l'Est comme à l'Ouest d'ailleurs. On l'a constaté depuis en Guinée, comme on l'avait constaté en Irak, et auparavant dans les anciennes possessions hollandaises.

Par contre, on n'était pas sûr qu'un vide politique créé à Paris n'entraînerait pas une Révolution susceptible d'échapper aux noyauteurs et provocateurs patentés. Et cela, de nombreux indices le démontraient dès l'automne 1957 ; plus encore au début de l'année 1958.

En janvier 1958, une enquête menée sous la direction de M. Alfred Sauvy, et pour une fois confirmée par les événements, donnait ceci :

— A la question : **« Croyez-vous à un renversement du régime actuel par la force ? »**, 20 % de Français disaient « oui », 52 % estimaient que « non ».

Parmi les 20 %, 5 % envisageaient une Révolution menée par la gauche et l'extrême-gauche, et par les travailleurs, bien

plus que par des dirigeants politiques discrédités ; 6 % estimaient au contraire qu'un « coup » viendrait de la conjugaison Armée + « activistes » des mouvements nationaux.

Les 9 % restant ne formulaient pas de précisions, mais croyaient que le régime allait s'effondrer.

D'autre part, 3 % de Français se disaient prêts à participer à une Révolution dans la rue venant de la gauche, et 3 % aussi annonçaient qu'ils soutiendraient aussi activement un « coup » dont l'Armée serait le pivot inévitable.

Mais 94 % des personnes interrogées, variant entre l'approbation ou la réprobation de l'un ou de l'autre mouvement, déclaraient que dans tous les cas elles préféreraient sans doute rester passives.

Autrement dit, entre deux extrêmes très réduites en nombre, dont l'une comptait fatalement sur les troupes de choc communiste pour prendre le pouvoir, et dont l'autre comptait sur l'Armée, c'était l'inconnu, une masse flottante dont les sondages laissaient entendre qu'elle pouvait cependant « passivement » pencher en majorité du côté national plutôt que de l'autre.

L'Election partielle qui se déroula au cœur de Paris, à l'époque, dans le deuxième secteur de France par l'importance des électeurs inscrits (612.667) et le nombre de députés à désigner : onze, confirmait le « sondage » Sauvy. Le candidat Alexis Thomas représentait parfaitement les faux complots qui espéraient être partie prenante dans une éventuelle « Révolution Nationale ». Des partis aux doctrines opposées, aux rivalités personnelles inépuisables, aux étiquettes tricolores flamboyantes, mais aux coulisses en général supra-nationales, avaient dépensé des millions pour faire passer ce candidat partisan, disait-il, de « l'Algérie Française ».

Il y eut 50 % d'abstentions, au lieu de 27 ou 28 % d'habitude. Les raisons écrites, verbales, publiques, de cette poussée abstentionniste sont multiples : au moins 40 % des 612.667 inscrits ne croyaient plus aux vertus électorales du Régime, ou n'étaient pas dupes des « combinaisons » qui avaient incité tant de partis du pouvoir à soutenir M. Thomas. Et une proportion d'au moins 35 % sur 50 % d'abstentionnistes lui reprochaient ses attaches dans des milieux supra-nationaux. Les 113.768 voix obtenues par lui totalisaient une minorité de vieilles gens

soucieux de faire barrage, croyaient-ils, au communisme (comme s'il s'agissait d'une doctrine démocratique comme les autres), et une majorité de gens effrayés des remous possibles qu'entraînerait la chute du Régime.

Au même moment, la Police parisienne faisait savoir que, protectrice du Régime par définition, elle en avait assez de la continuité des Régimes dans la décadence. A ceux qui prétendraient qu'il s'agissait de revendications sociales, nous opposons d'avance la conduite de la Police, lors des événements de mai, lorsque M. Moch se retrouva quasi seul sur la lande préfectorale et donna des ordres qui ne furent pas ou mal exécutés.

Quant à l'Armée, les démissions retentissantes de plusieurs de ses chefs valeureux, les mutations brutales déplaçant officiers supérieurs et généraux gênants pour certaines intrigues, les tentatives d'un Ministre de la Défense Nationale pour s'entourer d'une camarilla de colonels qui — croyait-il — marcheraient dans ses ambitions, elles-mêmes rattachées aux desseins de nombreux « organisateurs » : autant de faits parmi tant d'autres, qui montraient l'orientation du Régime.

Les « organisateurs » étrangers croyaient qu'il tiendrait par la force des choses, — parce que leurs approches du Kremlin révélaient que l'on ne voulait pas, à Moscou, soutenir un « coup de force » d'origine nettement communiste, — et parce qu'ils tenaient pour ridicule les possibilités prêtées aux « activistes » d'Algérie et de Métropole.

Mais les « organisateurs » qui en France vivaient l'effritement de la majorité gouvernementale (282 voix contre 196, à la mi-mars 1958, et 116 Ponce-Pilate prêts à pencher du côté où soufflerait le vent), et qui s'apercevaient de l'effrayante interpénétration des « complots », sans arriver à annihiler de l'intérieur ceux qui les gênaient, pressentaient que la fin approchait, et que même (ou surtout) des « bons offices » destinés à régler « l'affaire algérienne » ouvriraient bien plutôt une crise difficile.

Quelques-uns de ces organisateurs avaient fait le bilan : — les mouvements d'Anciens Combattants, bien que presque tous « coiffés » par des hommes à eux, échappaient à l'encadrement de leurs Comités Directeurs.

— Les mouvements « activistes », bien que fournis en provocateurs, ne tombaient pas suffisamment loin dans les pièges

(manifestations, comités de coordination dits « secrets », etc...) pour que l'on pût trouver des raisons valables pour décapiter leurs têtes. Et l'on s'apercevait que les « activistes » prenaient des contacts entre eux, avisaient entre eux, à partir de l'échelon juste au-dessous des Comités Directeurs, avant d'agir.

— Des tracts parfaitement informés se répandaient dans ces mouvements, avertissant des manœuvres gouvernementales, et de leur arrière-plan réel, sans que l'on pût mettre la main sur leurs auteurs.

Aussi, une « opération » fut-elle mise en route à l'époque, et se précisa-t-elle en mars 1958, dont fit état immédiatement un **rapport confidentiel** (tiré, croyons-nous, à quelques dizaines d'exemplaires à peine) distribué par un « Comité » d'activistes, à ceux qu'il jugeait utiles de toucher. L'un des destinataires expédia ce « rapport » au Général de Gaulle, qui lui en accusa réception par écrit, en faisant allusion à sa date d'envoi, quelques jours plus tard.

Nous en donnons ici quelques extraits significatifs, sans porter de jugement sur sa valeur définitive, mais en raison d'indications dont plusieurs nous paraissent éclairer la période qui a suivi, de juin 1958 à août 1959.

SYNTHESES

« Une manœuvre extrêmement dangereuse est en cours, depuis plusieurs semaines, dont nous ne pouvons ici qu'esquisser les grandes lignes, tant sur le plan français qu'international. Cette manœuvre menace la France, en tant que nation souveraine encore, en dépit des coups qui l'ont déjà atteinte. Elle menace, au-delà, la communauté catholique, au nom de concepts philosophiques apparemment « libéraux » mais qui couvrent de cette étiquette la volonté déterminée des technocrates marxisants de s'assurer de la machine « européenne ».

Sur le plan intérieur français : Plusieurs Grands Maîtres de la Maçonnerie, vivement inquiets de la renaissance d'un vigoureux nationalisme, parallèle à de nouveaux progrès de la foi chrétienne — les deux se greffant sur les événements algériens et internationaux (manifestations pour la Hongrie, par exemple) ont mis au point, en accord avec divers synarques internationaux, un plan d'annihilation de l'un et de l'autre, dont le

but réel n'apparaîtra qu'une fois « coiffés » tous les mouvements, groupuscules, personnalités censés représenter un danger pour eux.

Pour prendre un cas précis, c'est dans le cadre de cette manœuvre qu'a été engagée une opération « d'enveloppement » du Général de Gaulle, il y a plusieurs semaines. Nos affirmations ne reposent pas sur des spéculations hasardeuses...

Cette équipe, alignée sur Jean Monnet, et se couvrant de l'étiquette catholique de Robert Schuman, avait espéré dès 1942-1943 qu'à la faveur de la Libération de l'Europe, de sa reconstruction, de ses divisions, et de la confusion créés par 1940, elle pourrait vite imposer ses hommes sur le Continent... Cependant... des divergences existaient entre technocrates quant aux méthodes susceptibles de parvenir le plus vite possible aux fins désirées... Le premier prétexte a été, de 1949 à 1954 (la C.E.D.) l'organisation d'une certaine Europe, sous le prétexte du danger soviétique — danger réel, certes, mais plus subversif que militaire, dans le but, immédiatement après avoir « coiffé » celle-ci par les organismes supra-nationaux prévus, tendre la main à Moscou, pour une sorte de « Gentleman's agreement » du type Yalta.

Les inspirateurs de la C.E.D. avaient d'ailleurs établi, à l'insu même de Staline, à la fin de sa vie, des contacts avec diverses personnalités de son entourage — contacts qui durent depuis 1934 pour quelques-uns d'entre eux...

Le deuxième prétexte est, depuis 1954, l'Algérie. Officiellement, divers membres de « l'équipe » intéressée ont adopté des positions « ultras » en contradiction avec leur long passé à gauche ou à l'extrême-gauche. C'est qu'il s'agit pour eux, non pas de garder l'Algérie à la France, mais sous le couvert de leur attitude, de se servir du drame algérien pour arriver au pouvoir...

Les consignes : Cette « opération » est double : 1° Certains sont depuis plusieurs mois chargés de faire assaut d'amabilité auprès du Général de Gaulle — les autres d'alimenter dans la presse une campagne pour son retour ; 2° Mais d'autres, en accord avec les premiers, représentent l'autre face de l'opération et sont chargés d'en empêcher le développement réel aussi longtemps que cette « ouverture » ne sera pas une nécessité à jouer contre le courant nationaliste dont l'Algérie est le tremplin.

Selon les principes qui en effet orientent cette manœuvre, les synarques et les maçons qui leur sont liés veulent faire face à « deux dangers » : le premier, c'est qu'en effet un courant d'opinion populaire et les événements extérieurs ramènent de Gaulle au pouvoir. Dans l'hypothèse, il s'agit de « placer » à tout prix dans son sillage des personnalités et éléments « à disposition », qui puissent faire partie de son équipe ministérielle future. Le second « danger », c'est que de Gaulle ne revenant pas au pouvoir (et l'on fait ce qu'il faut pour que cette carte ne s'impose pas réellement), les événements obligent malgré tout à un changement de Régime en France, et peut-être à une solution de force pour maintenir l'ordre. Dans cette hypothèse, synarques et maçons ont mis en route un plan de réorganisation totale A) de l'Armée, B) de la Police, en sorte que les éléments nationaux, intransigeants, soient éliminés, ou par mutation, ou par des pressions les obligeant à se soumettre ou à se démettre... »

On en est là à la mi-mars 1958, derrière les protestations nationales et républicaines, sous le couvert de « l'Algérie Française », et des « bons offices » cependant acceptés en coulisse, pièces détachées de marchandages « au sommet », entre synarques... ».

P. de VILLEMAREST.

Michel DÉON

Pages de Grèce

Deux livres vont paraître dans quelques jours. De Michel Déon le deuxième tome de « Tout l'amour du monde », *d'André Fraigneau* « Les Etonnements de Guillaume Francœur » : *deux livres de voyageurs à la recherche d'une « transfiguration » poétique, en fuite aussi peut-être devant quelques images intérieures trop obsédantes.*

Nous sommes très heureux de présenter ici les pages que, sous forme de lettre à André Fraigneau, Michel Déon donne en préface à son propre livre. Elles sont belles de la beauté si troublante des matins de voyage où tout le monde est à découvrir. Mais il y apparaît une tension secrète, un désenchantement au sein de la joie qui rendent infiniment émouvant ce témoignage sur une génération qui n'a peut-être inventé un temps la littérature d'évasion que pour endormir une douleur du cœur.

Spetsai, Noël 1959.

Mon cher Guillaume Francœur,

Vers qui ces pages iraient-elles si ce n'est pas vers toi, au moment où reparaît en librairie la Somme de tes Etonnements (1). C'est mon tour d'être un voyageur « transfiguré » comme tu le fus lors de ton premier périple grec. De la table où je t'écris, ma fenêtre grande ouverte découvre une vue admirable dont la contemplation me serre le cœur : la mer Egée d'un bleu d'Eté, la côte du Péloponèse, les îles qui nous entourent dont Hydra d'un gris-éléphant qui se fond dans la pâleur du ciel,

(1) *Les Etonnements de Guillaume Francœur*, par André Fraigneau (Plon, éditeur).

enfin un morceau de Spetsai, des maisons blanchies à la chaux, l'église de St. Nicolas où se réunissaient les conjurés spetsiotes décidés à libérer la Grèce, un clocher à jour qui, le soir, prend les tons pastels du couchant, et, le matin, luit de tout son marbre. Le regard ne peut pas se perdre. Partout il trouve à s'arrêter sans heurts.

Il faut beaucoup de volonté pour rester fidèle à la page qui prend forme. Si je repère sur la mer un caïque à voile rouge qui lutte contre le vent de terre, et si je l'abandonne un instant, je le retrouve mystérieusement à la prochaine distraction, glissant déjà sur un autre horizon. Où est passé le temps qu'il a mis à parcourir ces trois ou quatre milles ?

Je ne pourrais le dire. Comme toi qui ne savais plus si tu étais mort ou vivant, « attablé » seul devant un paysage grec, je ne mesure plus les jours, goûtant indifféremment à des minutes mortes comme à des minutes vivantes. Sur l'Acropole et à Eleusis où la chance de l'Hiver a permis que je sois seul, j'ai pareillement perdu la tête. Point n'était besoin de fermer les yeux pour reconstruire ce qui avait disparu. Rien n'interrompait plus les frontons, ne brisait les colonnes. Une foule familière errait sur les dalles de marbre, une foule qui n'avait pas peur des chefs-d'œuvre, qui les piétinait et s'y accotait, en faisait résonner l'écho. La Grèce abolit les siècles comme elle abolit le présent. Après tant d'autres, je comprends enfin ce que l'on promet au voyageur qui est prêt à recevoir : un bain d'éternelle jeunesse. Après tant d'autres, je vais dire : je ne serai plus jamais le même. Et c'est déjà vrai.

Cela, tous les livres qui parlaient de la Grèce, le promettaient avant. Mais comment y croire à ce point ? La leçon de Guillaume Francœur était ici. Il fallait venir la chercher sur place et prendre son temps comme j'ai l'intention de le faire. Avec amusement, je trouve dans le guide Odé consacré à la Grèce, ces quelques mots de Jacques de Lacretelle qui décrit l'arrivée sur Athènes par la Voie Sacrée : « C'est là, si l'on avait le loisir de voyager lentement, et avec le respect de la tradition, que l'on devrait aborder Athènes. Il faudrait aussi, pour se trouver plus près des images de l'Antiquité, avoir traversé la campagne grecque, regardé cette étonnante mythologie que forme un bois d'oliviers centenaires, et reçu dans les villages, du seuil des maisons, le salut des

vieilles femmes qui filent la quenouille. Mais qui, de nos jours, peut s'offrir le luxe de cette patience, et même qui le souhaite ? » Mais moi ! Moi ! De Salonique à Athènes, j'ai pris le chemin des écoliers par des temps incertains et des routes tantôt inondées, tantôt éblouissantes de soleil. La récompense était au bout : l'apparition de la ville blanche qui exhalait en fin d'après-midi une haleine étrangement dorée. Mes yeux cherchaient, cherchaient. Et ils ont fini par trouver l'Acropole qui se détachait de L'Hymette, incendié par la lumière du soir. Je n'irai pas plus loin. On ne peut pas aller plus loin.

Tu me pardonneras si ce livre parle si peu de la Grèce bien que j'y sois depuis un mois. Je n'aime pas les sacrilèges et je désire d'abord goûter à la vie de ce pays avant d'oser en écrire. Spetsai s'y prête à merveille. Avec le « Néréide » nous ne sommes qu'à cinq heures d'Athènes. Avec un caïque, je retrouve la voiture qui attend patiemment sur une plage de la côte que nous partions à la conquête du Péloponèse. Mais tout cela se fera lentement. Il n'est pas question d'attraper une indigestion de pierres et d'icônes. J'entends vivre la Grèce avant de l'épuiser. Voilà déjà sur mes lèvres le goût du ouzo, du résiné, du tabac d'Orient, des loukoums, des brochettes d'agneau, des feuilles de vigne farcies, de l'huile douce comme du miel, du miel doux comme de l'huile et parfumé au thym, de toute cette cuisine forte et sensuelle qui prédispose au nirvana. Il n'y manque encore que l'écrasante chaleur qui colle entre elles les pages du beau livre d'Henry Miller, ce« colosse du Maroussi » que nous relisons depuis dix ans. Pour que cette brute épaisse, ce dur à cuire, ce foie engorgé ait été saisi jusqu'au délire par le miracle grec, fallait-il que ce miracle fût puissant, indestructible !

J'espère revenir de moins loin qu'un Miller. Ces pages de « Tout l'Amour du Monde » réunissent à ton intention une brassée d'images qui racontent, avec quelques plongées dans le passé, une année de voyage. On me pardonnera le changement de ton d'un volume à l'autre. C'est qu'entretemps, il m'est arrivé un phénomène commun à nombre de gens : j'ai vieilli. Pas beaucoup. Un peu seulement. Juste ce qu'il faut. Je n'écris plus à de belles amies. J'écris à moi-même. Il n'est pas certain que ce soit une façon de se raconter plus sincère que l'autre. Ce que je sais c'est qu'en tout cas, c'est

« une » des façons. Il n'y a pas d'indiscrétion à laisser filer ces pages : elles ont la couleur des jours, et ces jours sont passés. Les jours passent vite en voyage et, dans la trace des pas de Guillaume Francœur, peu de minutes se perdent. L'existence se dévore à bonnes dents et tout semble retrouver sa vraie saveur.

D'une Saint-Sylvestre Amsterdamoise à un Noël Grec, il ne faut espérer trouver qu'un même éclairage : celui d'un écrivain qui aime les mots plus que les idées, la beauté des êtres plus que la beauté des choses, le cœur plus que l'esprit. Ce n'est pas un vaste programme. Les vastes programmes, je les abandonne à d'autres. Il ne me semble pas que nous passions assez de temps sur cette terre pour y bâtir de grands systèmes et pourfendre des civilisations. Les systèmes existent. Les civilisations meurent mais renaissent. A nous de les emprunter et d'en user à leur meilleur point de maturation. Voilà une morale. Elle est courte. Elle aura le mérite de ne pas secouer le monde et de faire croire peut-être, qu'un seul bien est précieux : notre liberté est notre disponibilité. En dehors de ça, je ne vois rien qui puisse nous manquer.

Je sais que l'an dernier, tu m'as vu avec un froncement de sourcil faire un bref retour à la politique. Ton froncement de sourcil était justifié. Je l'ai bravé avec remords. Quelque chose me blessait dans le cours des événements, dans le tableau injuste et grossier que certains Français et beaucoup d'étrangers se faisaient de la France en Algérie. J'ai écrit un livre qui voulait être un diagnostic exact du mal et un examen sans parti-pris de l'ordonnance appliquée pour le guérir. Il n'y avait pas là de quoi flatter les régimes dont nous pourrissions, les incapables qui nous acculaient à une situation apparemment sans issue. Il n'y avait pas non plus de quoi désespérer : la France gardait intacte une caste d'hommes possédés d'un sens hautain du devoir et du sacrifice. Ridiculisés, injuriés par des stratèges de café, poignardés dans le dos, ils n'en conservaient pas moins, chevillée au cœur, la certitude que nous avions un devoir à remplir qui était d'abord un devoir humain : ne plus abandonner ceux qui avaient cru en une France forte et généreuse, intelligente mais sage, ne plus les abandonner à la vengeance, la misère, la mort et la honte comme nous l'avions fait ailleurs. En cela oui, la France défendait la liberté. La liberté d'être aimée. Mais de ce

livre, il en a été comme de tout ce qui, sincèrement et avec un minimum de logique, tente d'interrompre la fatale glissade. La jeune droite a mordu dedans avec la jalousie mesquine et imbécile qui la caractérise. Un non-initié marchait dans ses plates-bandes et n'en respectait pas tous les tabous. De l'autre côté, c'étaient les injures qu'on est en droit d'espérer. Et entre les deux, le silence gras, épais, le silence payé, vendu, le silence hypocrite, confortable. Ainsi soit-il !

J'avais offert modestement, honnêtement mon tribut avec ce souci que doivent avoir une fois ou deux dans leur vie, les écrivains qui ont tout à perdre à s'occuper de politique. Je garde de cette fièvre le souvenir de belles images d'Algérie : la Mitidja brûlée de soleil, l'Ouarsenis pelée sous le ciel terrible, la traversée du coupe-gorge de la Chiffa, le doux murmure des ruisseaux dans les palmeraies de Biskra où la mort rôde, invisible, la mer battant la plage de Mostaganem, les tourbillons de sable rose dans l'enivrant désert et l'arrivée, au couchant, sur Oran, du bateau accompagné de dauphins et de poissons volants. Et au centre de chaque image, il y a des hommes, de vrais hommes, musulmans ou chrétiens, unis dans la même foi. Leurs paroles, leurs actes, leur sacrifice me lavaient de la chienlit politique de Paris à laquelle pour un peu j'aurais fini par croire. Je les ai emportés en voyage au Portugal et ils m'ont tenu compagnie pendant que j'écrivais un roman. Je les conserve avec moi en Grèce. Ils me consolent de l'effroyable lâcheté bourgeoise dans laquelle se meut une France dont la démocratie aura lentement effrité, épuisé les vertus humaines et guerrières.

Certes, la bêtise nous affligera encore, l'incohérence nous fâchera. J'ouvrirai un journal qui arrivera ici avec un extrême retard. Mais conférences internationales, crimes, cérémonies y seront déjà morts. L'encre sera froide, le pouls ne battra plus. Restera le ciel bleu qui couronne la mer Egée, la lumière qui joue sur les belles tuiles rondes, et les maisons fraîchement blanchies à la chaux, le scintillement des oliviers, le pinceau noir des cyprès tendus dans le vent, les cloches de St. Nicolas qui appellent à la prière, et une voile pourpre qui regagne le port. Que s'est-il passé ? Rien. Nous nous en doutions. Il est bon que ce doute devienne certitude.

Michel DEON.

Pol VANDROMME

LE MAL DU SIÈCLE
ou l'inaptitude à vivre

MICHEL DÉON s'astreint quelquefois aux travaux forcés. Il relit **La Confession d'un Enfant du Siècle.** Mais, même en accomplissant les tâches les plus mornes, il continue d'y prendre du plaisir. L'ironie, l'irrespect, la férocité joyeuse et cette désinvolture intime, qui est le secret de l'art d'exister, escortent sa libre et fière démarche : Fabrice dissipe les niaiseries d'Octave de T... Pour chasser le ridicule et l'ennui, il suffit d'une allègre impertinence.

« **Le génie de Musset** — écrit Michel Déon, — **a été d'inventer le « mal du siècle » pour expliquer le climat de cette sottise amoureuse qui succédait à la grande science de Laclos. On parle trop aujourd'hui d'un nouveau mal du siècle pour que la Confession ne trouve pas encore quelque écho. Le malheur est sans doute qu'il s'agisse d'un de ces mythes tenaces sous lesquels les jeunes gens dissimulent leur inaptitude à saisir la vie par le bon bout.** » Par là sans doute le romantisme est éternel. Aucun d'entre nous ne peut y échapper parfaitement. Toujours on se heurtera à soi et au monde, sans jamais les conquérir comme on le voudrait. Mais les plus sages s'accommoderont de cette inaptitude, consentiront à leurs limites, en se gardant de cultiver comme une maladie cette difficulté à s'adapter à l'existence et de se créer des recours hors du réel, dans le délire et la déraison. Il y a un classicisme du romantisme comme il existe un romantisme du classicisme.

Le romantisme n'est qu'une impuissance devant la vie, mais entretenue avec délice, camouflée sous des mots prétentieux et vides. Ceux qui y cèdent, qui se roulent dans cette écume empoisonnée se confectionnent un personnage. Ils sont trop irrésolus pour être eux-mêmes. Car, contrairement à ce qu'ils racontent, ils n'expriment pas leur moi, mais sa part la plus vaine et la plus artificielle. « **Il est doux de se croire malheureux** — observe Musset — **lorsqu'on n'est que vide et ennuyé.** » Et en-

core : « Les jeunes gens trouvent un emploi de la force inactive dans l'affection du désespoir. » Quand on est désœuvré et qu'on a les nerfs trop sensibles, on pleurniche pour se désennuyer et pour se calmer. C'est le réflexe des midinettes et de ces femmes de lettres qui nous assomment en racontant, dans des livres interchangeables, qu'elles n'en reviennent pas d'avoir été abandonnées à dix-huit ans par un séducteur quadragénaire. On rencontre des gens qui trouvent que le monde est mal fait, et que l'Apocalypse s'abattra bientôt sur ses ruines, parce qu'ils ont des fins de mois pénibles, parce qu'ils ont été un peu condamnés pour délit d'opinion ou parce que leur concierge manque d'amabilité. Pareillement, des personnages dont les mœurs sont mauvaises ou irrégulières décrètent que Dieu n'existe pas.

Alors on laisse s'épanouir, comme des plantes vénéneuses, les grands mots de désespoir, d'angoisse et d'absurde. Ce sont les équivalents modernes de cette **désespérance** qui obséda la génération de 1830, **« pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse désespérance marchait à grands pas sur la terre »**, disait Musset dans cette langue d'un pompiérisme flamboyant qui s'étale sans retenue dans la **Confession** et de cette **inquiétude** qu'on rabâcha un siècle plus tard et qui indisposait violemment vers 1930 le paisible Marcel Arland. Tout sans doute sera toujours menacé. Nos bonheurs, les paysages que nous aimons sont des signes fragiles et chancelants. Notre vie est un pari contre la mort et le hasard. Cela était vrai hier, et ne cessera pas de l'être demain. Nous devons l'accepter sans révolte, être assez sage pour savoir qui nous sommes et que l'éphémère est lié à notre condition. Antoine Blondin, qui est meilleur philosophe que Jean-Paul Sartre, l'a dit magnifiquement : **les hommes ont peur de l'absurde : c'est à sa manière une part divine dans les choses qu'il s'agit de réduire à toute force, un gag de Dieu qui ne fait pas rire. »** Le romantique se rebelle contre cette **part divine.** Il se prend trop au sérieux, et même au tragique, pour posséder le sens du gag.

On se convainc trop facilement qu'il a pour objet d'avouer la singularité des êtres. En réalité, ce qu'il essaye d'obtenir, c'est la justification de ses folies par son époque. La mauvaise conscience le ronge. Il s'en libère en mettant ses malheurs sur le compte de son temps, en nous persuadant que l'écrase une sorte de contrainte. Voilà pourquoi sa première démarche consiste à nous avertir qu'il est né à un mauvais moment, — trop tôt ou trop tard. On composerait une bien amusante anthologie en rassemblant les textes que les faiseurs de lamentations, les prophètes au visage pâle ont consacrés à leur époque. Je comprends pourquoi Michel Déon, après avoir condamné sans appel la **Confession,** nous pressait, quelques semaines plus tard, d'avoir la faiblesse d'aimer notre temps.

Le romantique se découvre un alibi en maudissant son siècle. Il n'est pas raisonnable parce qu'on ne lui a pas permis de

l'être. Aussi entretient-il la plus sotte et la plus vaine de toutes les querelles (celle des générations). Il ne veut pas convenir qu'il porte en lui une inaptitude à être heureux, et il rend responsables de son infirmité ses parents, ses maîtres et son temps. Ecoutez Musset : « **Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges ? Les hommes doutaient de tout ; les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir ; les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche (...) Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous les arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres ; les enfants crachaient le pain de Dieu. Heureux ceux qui échappèrent à ces temps !** » En un français de mélodrame, on charge l'époque de tous les péchés. Ah ! comme nous aurions pu être beaux, chevaleresques, aimables et tendres si l'on nous en avait donné l'occasion. Un jeune vieillard d'aujourd'hui, M. Paul Van den Bosch, replace les couplets de Musset dans une langue moins grandguignolesque : « **Nous sommes nés à l'homme sans un cri : mais c'est pour avoir ouvert les yeux sur un monde désenchanté que nous sommes, plus que quiconque, les enfants de l'absurde (...). Nous sommes marqués à jamais par l'absurde, nous serons toujours sujets aux vertiges. Quels que soient nos serments, nos défis, le non-sens est là qui nous guette, tapi en nous comme une maladie mal étouffée. Certains jours, elle nous terrasse et nous porte aux actes les plus imprévisibles, aux reniements les plus sauvages.** » L'univers du romantivue est borné par les décombres et il a toujours l'air d'être à la veille de basculer dans le néant. Cette plaisanterie dure depuis des siècles, sans que la douceur de vivre se soit effondrée et que la couleur familière de nos horizons se soit éteinte. Que les récriminations de 1830 aient été répétées en 1930 et en 1957 ; qu'on ait annoncé, au siècle passé comme à celui-ci, avec une fougue pareillement déchaînée, que l'on touchait le fond de l'amertume et que la fin du monde était pour après-demain, cela révèle la simulation et l'imposture. On calomnie son époque pour cacher ses manques, pour ne pas avouer que l'on n'a pas été capable de trouver les refuges où le bonheur organise de courtes, de poignantes, d'inoubliables cérémonies. Le romantisme est une disgrâce que l'on retourne contre son temps.

Au début de la **Confession,** Musset explique longuement que les enfants du siècle, dont les pères avaient été vaincus lors des guerres napoléoniennes et dont l'avenir était bouché, ne pouvaient plus affronter qu'un seul péril : celui de l'amour. Ces combattants sans emploi, ces soldats de nostalgie démobi-

lisés avant même d'avoir été appelés à servir voulaient s'occuper des femmes comme les militaires s'occupent des forteresses. Mais plutôt que de les investir, ils capitulent devant elles. Ce n'est pas la proie qu'ils recherchent et qu'ils déchirent ; c'est le sentiment monstrueux, — l'amour de l'amour, — dont ils ont besoin pour nourrir leur mélancolie distinguée. Ils auraient bien voulu être Fabrice ou, à la rigueur, Valmont, — ces seigneurs de l'intelligence et de l'énergie ; mais ils ne peuvent ressembler qu'à Werther, — ce virtuose de l'aboulie et de la bêtise complaisante à elle-même. Ils rendaient les armes devant les femmes, comme les pelotons d'apparat rendent les honneurs aux funérailles des généraux.

Aujourd'hui, au lieu de s'embourber dans les marais de l'amour-passion, on exalte la femme-objet. On prend une femme comme on prendrait un verre. Malraux l'a proclamé au début de **La Voie royale : « Un homme qui pense, non à une femme comme au complément d'un sexe, mais au sexe comme au complément d'une femme, est mûr pour l'amour : tant pis pour lui. »** C'est l'une des expressions privilégiées d'un secteur du romantisme contemporain. Mais pour un civilisé, — car la civilisation c'est une manière de dire, de sentir et d'être, tout cela accordé au prix d'infinies délicatesses, de scrupuleuses attentions, — il sera toujours difficile de séparer le sentiment de la sensualité. Que cette séparation s'effectue au profit d'un élément (comme c'était le cas au temps de Musset) ou de l'autre (comme c'est le cas aujourd'hui), et la barbarie menace. Le romantisme s'attaque à l'unité de l'être, la distend et, à la limite, la fait voler en éclat. C'est une fureur, mais antinaturelle. Quoi qu'en puissent dire quelques théoriciens, deux êtres qui se rencontrent et qui se plaisent, obéissent, sans parfois s'en rendre compte, à des complicités occultes, à des inflexions de leur sensibilité. Entre eux, il y avait au départ une disposition à la camaraderie et à la tendresse. Ce que l'on appelle l'amour, c'est la reconnaissance de ces mouvements qui étaient donnés au départ, mais confus, timides, informulés. Les natures les plus équilibrées mènent cette reconnaissance avec une ferveur qui n'exclut pas la lucidité. —du moins cette lucidité qui est possible à deux êtres qui se cherchent sans se trouver aussi exactement qu'ils le souhaiteraient et qui dès lors **s'inventent** d'une certaine manière. Tel est, en règle générale, le drame de ceux qui s'aiment. Ils devraient se rapprocher sans céder à la fièvre ; et, la plupart du temps, mûs par une force obscure, ils s'étourdissent, ils essayent de se créer une intimité intacte, non encore dévoilée. Tantôt la clairvoyance l'emporte ; tantôt la passion. Au fond d'eux-mêmes, ces deux forces se chamaillent. D'où les retours, les hésitations, une maladresse à se fixer. D'où les cris, les défis, les tourments et ces blessures qui ne se cicatrisent pas, dont la douleur se ravive sans cesse. Un vrai roman

d'amour se ramène à la lente analyse de cette instabilité, à ces passages du doute à la certitude, de l'abandon à l'instinct au sursaut de l'intelligence. C'est l'illustration, — non plus cette fois sur le plan de l'action, mais sur le plan du sentiment, — de ce que Montherlant a nommé le service inutile.

Dans le domaine de l'amour, le classicisme le plus exigeant est représenté aujourd'hui par deux aristocrates de l'esprit et du style, Jacques Chardonne et Roger Vailland. Le romantisme, dans la mesure où on peut le contrôler et l'empêcher de s'abîmer dans des gouffres, ce sont des écrivains comme Montherlant (son Costals est un personnage de bonne race, de haute tenue, d'une patience et d'une politesse exceptionnelles), Michel Déon (avec **Tout l'Amour du Monde**) et Antoine Blondin (avec **L'Humeur vagabonde**) qui lui procurent sa forme la plus subtile et la mieux achevée. Quant aux hérauts du romantisme éperdu, on n'a que l'embarras du choix : depuis Claudel qui mêle le mysticisme le plus aberrant à l'érotisme le plus artificiel, jusqu'à Malraux qui, sous le couvert d'une lucidité exaspérée, s'enfonce dans la cruauté ou le masochisme, en passant par Mauriac casuiste fébrile de l'adultère provincial. On ne se lamente plus ; mais à présent comme naguère, on fait étalage de ses effrois, de ses voluptés pourrissantes, de ses phobies et de ses malédictions. La niaiserie est la même, mais d'un autre ordre : bien loin d'être vagissante comme une romance de la rue, elle s'enveloppe de patois philosophique ou des distinguos d'une théologie biscornue. Le goût de la souffrance, l'amour de la torture ou de l'auto-punition est aussi vif qu'en 1830, mais il choisit d'autres aliments et d'autres obstacles.

Les enfants du siècle, dépeints par Musset, s'intéressaient aux femmes pour apaiser la déception qu'ils avaient ressentie en manquant les derniers trains de la mobilisation. Les héros de Malraux et de ses disciples font l'amour sans cesser de faire la guerre, ce qui semble les éloigner des godelureaux de la **Confession** engoncés dans leur maladresse. La caractéristique qui les distingue, c'est leur inaptitude à se tenir tranquille, à s'installer quelque part. Les nomades et les romanichels pullulent. Le thème du footing est le plus exploité de la littérature contemporaine. Ici, la race des errants est d'une espèce particulière : celle des agitateurs. Les romantiques, ce sont les aventuriers de tranchée ou de salon ; les classiques, les promeneurs nonchalants, qui ont cette chance de flâner et de rester disponibles même lorsqu'ils vont vite comme Valéry Larbaud et Paul Morand. On bouge, on s'enfièvre parce qu'on milite dans les organisations révolutionnaires, parce qu'on veut, pratiquement et immédiatement, mettre le feu au monde pour le changer. Dans l'espoir de construire ce qui devrait être, on détruit ce qui est. Car tel est le fin du fin de l'activisme moderne : réduire l'univers en cendres en se donnant l'illusion

de le redresser. Saccage de soi, saccage du monde : la démarche est identique. Mais on a fait du chemin depuis Musset, où l'on croyait encore, avec des libéraux qui concevaient la politique comme une alchimie, à l'existence d'un progrès indéfini. Les marxistes aujourd'hui n'ont plus cette excuse à invoquer : ils se flattent de connaître la recette supérieure du progrès celle qu'instaurerait une société où le citoyen ne serait plus rétribué selon son travail mais selon ses besoins.

Pour que se lève un jour l'aurore de ce matin profond, le romantisme actuel s'acoquine avec l'émeute, se déclare par son intermédiaire. L'amour-passion n'intéresse plus personne. L'érotisme a pris sa place. Nos romanciers ne font plus mourir Tristan pour les beaux yeux d'Yseult. Tristan est devenu militant des guerres civiles. Sa chimère a changé d'objet, non de nature. Simplement, son caractère dérisoire s'est aggravé. Yseult, au moins c'était encore une créature de chair. Mais le monde de demain ! Mais la société de l'avenir ! Mais le paradis terrestre ! Quelle cohorte d'abstractions oscillantes ! Je n'écris pas cela par goût du paradoxe. L'amour-passion, tel qu'on l'entendait à l'époque du roi Marc, était lié à la morale de la chevalerie et les effets du philtre duraient quelques années à peine. C'est un trait qui doit inviter à la réflexion que des militants politiques caressent leurs rêves à l'âge de l'adolescence et les gardent jusqu'à la vieillesse. (Comme le romantisme d'avant-hier était raisonnable au regard de celui d'aujourd'hui ! Nos Tristans et nos Yseults n'ont pas l'élégance de mourir jeunes : ils portent la barbe des patriarches ou les fards écaillés des coquettes mûrissantes. Ils s'appellent Marcel Cachin et Simone Tery). C'en est un autre que les héros de Malraux et de ses émules se considèrent justement comme des chevaliers. Mais ce sont des seigneurs à l'armure vide. Ils se battent pour rien, sans se plier à aucune fidélité, sinon à une certaine image romanesque qu'ils se forment d'eux-mêmes : pour découvrir leur mécanisme intérieur comme d'autres se reconnaissent dans la mystique ou dans le journal intime. Ils semblent nous dire avec Edmond Rostand (et ce rapprochement, lui aussi, n'est pas fortuit) : c'est bien plus beau parce que c'est inutile. Seulement, ils feignent d'ignorer que ce vers est l'un des plus mauvais de la poésie française.

Tout cela est faux et d'une fabrication souvent laborieuse. Il y a toujours, à la base du romantisme qui s'abandonne, un truc qui impressionne les naïfs (et la naiveté des intellectuels est la pire de toutes, parce qu'elle ne se rencontre pas avec la candeur, ainsi qu'il arrive chez les simples). Quand on l'a détecté, on s'avise tout de suite que le romantisme c'est une fuite devant la vie, le nom même de l'idéologie. On adhère à l'idéologie par excès de générosité ; seul Julien Benda s'y est vautré par excès de hargne, par manque de sensibilité. Le militant, l'agitateur traverse l'existence sans saisir les promes-

ses qu'elle lui offre. Sa propre frénésie lui suffit. Il poursuit son obsession comme un somnambule qui marche à la mort. Il ne voit rien de ce qui compte. Il ne comprend rien de ce qui importe. Par horreur de la vie commune, par amour de la démesure, il s'évade, il s'acharne contre les exigences fondamentales de sa condition. De l'estrade qu'il a érigée dans les nuages, il vaticine. Son inadaptation à l'existence est aussi flagrante que celle de l'enfant du siècle de la **Confession** : plutôt que de se convaincre que son temps le détermine, il se figure qu'il aura le moyen de déterminer son temps. Les malheurs de l'époque servaient de prétexte à Octave de T... pour se refuser à l'action. Garine et Perken les utilisent pour justifier leur activisme vertigineux. Parfois, des hommes qui s'étaient laissés envahir par eux balayent les sortilèges. Ils comprennent alors que derrière cette frime s'abritait un univers inconsistant, un monde de fumée dans lequel les hommes galopent pour n'avoir point à tenter d'être ce qu'ils doivent et ce qu'ils peuvent être. Dans son beau roman **Les Inciviques,** Paul Sérant l'a indiqué admirablement : « **Je me suis marié trop jeune,** — songeait Grandier dans la cellule de condamné à mort où l'avait conduit son collaborationisme de combat, — **je n'étais pas capable d'apprécier ma femme à sa juste valeur. J'ai trouvé tout à fait normal qu'elle s'occupe de la maison et des enfants pendant que je passais tout mon temps ou presque à faire de la politique. Passionné comme je l'étais par le destin de la France et de l'Europe, j'ai peut-être négligé ce qu'il y a de plus précieux au monde.** » On passe ainsi à côté de l'existence et des figures qui doivent l'illuminer. Comme la propagande tue la vérité en la privant de ses nuances ; comme Octave de T... détraque sa sensibilité avec des piments trop aigres, le romantique de l'action perd sa vie, sacrifie à des apparences malsaines ce qui est digne en elle d'être retenu. A la fin surgit le fantôme d'une passion morte : ce monde sans forme que l'on reconstituait en pressant sur la gachette d'une mitrailleuse, à cette heure où un visionnaire assez fameux transformait en termes de destin les mots de liberté.

On peut penser ce que l'on veut des grands romantiques littéraires. Mais Mauriac a un style, une adresse à nous introduire dans le mystère de villages clos et craquelants, ce don de gémir avec éloquence et d'être méchant avec une merveilleuse sournoiserie ; Claudel savait écrire ces pages dorées, comme la lumière de nos ciels les plus magiques, sur les vitraux de la cathédrale de Chartres et faire souffler en rafales une poésie lourde, massive, baroque et parfois splendidement agitée ; Céline est notre dernier prophète s'avançant vers cet univers nocturne dans lequel rôdent les médecins de banlieue, les visages froids des suicidés, les chiens perdus, les clochards ; et un tremblement épique secoue ses pages, les fait chavirer

dans une tempête qui engloutit le regret des anciennes caravelles ; Malraux a de la noblesse, quelque chose de farouche et de pur, en dépit du fond trouble qui stagne en lui, une intelligence qui ne se laisse pas toujours vaincre par les ténèbres, et cette intuition de l'amertume enfouie au creux le plus noir de ses livres. Qu'on ne soit pas sensible à ces prestiges et qu'on s'en détourne, il reste qu'ils existent.

Mais le romantisme, lorsqu'il échappe aux artistes de la prose pour se livrer aux tâcherons du commerce, s'identifie à la propagande vulgaire. Racine a dit une bêtise, en avançant que créer c'était faire une chose de rien. Cette bêtise a été colportée et on a fini par l'accueillir sans rechigner. Musset ayant tiré du néant Octave de T..., et des centaines de critiques ayant tenu la **Confession** pour un bréviaire, pour un livre sacré, on a renouvelé l'expérience ; on a lancé le mythe de James Dean, et, du même coup, on a achevé la dégradation du romantisme contemporain, en fignolant la caricature qui le ruine et le discrédite. Nous avons pu à ce moment nous assurer d'une vieille vérité : si le romantisme a produit des œuvres d'art parfois admirables, le romantique, lui, est presque toujours ridicule.

Le mythe de James Dean, c'est celui du nouvel enfant du siècle. Entre Octave de T... et lui, la seule différence tient à ceci, que la mode en 1830 invitait au mépris de l'action alors qu'aujourd'hui elle nous convie de la chérir. Avec Malraux, cette mode avait encore de la tenue. Sa frivolité elle-même (le divertissement qu'elle animait) s'accommodait d'une certaine gravité, d'un risque intrépidement tenu. A présent, plus rien de pareil. De bons jeunes gens, des snobs à minauderie et à complexes piétinent les portraits de leurs ancêtres, narguent leurs parents, se trémoussent dans des bars à whisky, conduisent des voitures à des vitesses folles. Les coups de feu sont devenus chez eux des coups de volant ; la révolte, une grosse et brève bouderie d'enfant gâté, et leur maladresse devant les femmes est aussi navrante que celle d'Octave de T... Ils les traitent avec cette platitude que l'on appelle la camaraderie et qui n'est autre chose que la grossièreté, pour la seule raison qu'elles les intimident et qu'ils sont incapables de les déniaiser.

Vider des verres de scotch, se vanter d'avoir l'ivresse bruyante, lancer des automobiles comme des bolides, c'est cela la « fureur de vivre ». Mais ces aventuriers de week-ends se marient jeunes, et comme des bourgeois, louent des villas pourvues de réfrigérateurs, de phonos, de boudoirs et de chambres de bonnes rapportent les mots de Marie-Chantal, signent des pétitions sontre la bombe atomique plutôt que de s'engager en Algérie. Ce sont des pacifistes, mais qui cachent leurs langueurs sous de minces et tourbillonnants remous.

La postérité se scandalisera un jour que l'on ait préféré **Les Mandarins** à **L'Humeur vagabonde.** Un homme avait tout dit

sur les inquiétudes, les espoirs déçus ou sacrifiés des jeunes gens d'aujourd'hui, dans un essai d'une honnêteté, d'un naturel, d'une plénitude remarquables. C'était Montherlant avec **Service Inutile.** Le vrai et salubre romantisme de ce temps, cette passion nihiliste qui se contient, cette allure hautaine qui n'est pas de la fanfaronnade, cette attirance devant l'action que refrène, à l'instant où elle se manifeste, une retenue presque instinctive, — tout cela, qui ne vit point de passions fausses, de balivernes, de sentiments caricaturés, d'absurdités conscientes est sorti de ce livre qui apportait une morale de haute civilisation. L'existentialisme n'intéressant plus que Madame de Beauvoir, on s'en apercevra avec une clarté de plus en plus vive au fur et à mesure que passeront les années. Il faut parier pour la douceur de vivre contre le mal du siècle, pour l'allégresse contre la mièverie mélancolique, pour le Giono du **Hussard** contre le Mauriac de **Galigaï**, pour Chardonne contre Malraux. Qu'on se presse de bien choisir. Octave de T... n'est plus qu'un imbécile somptueusement orné quand Fabrice del Dongo demeure un prince de la jeunesse. Il n'y a qu'un seul romantisme permis : avoir le talent d'être triste avec grâce.

Pol VANDROMME.

J.-M. AIMOT

IL GATTOPARDO
Le chef-d'œuvre in extremis

La boutade pessimiste qu'un instant de découragement inspira à Balzac « La gloire c'est le soleil des morts » prend tout son sens à la lecture des brèves données biographiques sur Giuseppe Tomasi di Lampedusa, dont M. Giorgio Bassani a fait précéder, en septembre 1958, l'édition du roman posthume de ce noble Sicilien : *Il Gattopardo.*

En vérité, Giuseppe Tomasi, duc de Palma et Prince de Lampedusa, est, en restituant toute sa portée à un terme stupidement décrié, un dilettante de génie qui pratiqua l'attentisme un quart de siècle durant, ne se décidant à en sortir, pour quelques mois, ses derniers mois de bonne santé, qu'aux fins d'enrichir du même mouvement les lettres européennes d'un chef-d'œuvre comparable aux plus parfaits dans son originalité totale.

Bien sûr il avait écrit, mais non publié, des essais sur Stendhal, Mérimée, Flaubert, des contes, et ses proches savaient qu'il avait l'intention d'écrire un roman dont son bisaïeul Giulio di Lampedusa fournirait au héros des traits caractéristiques. Il y pensait continuellement, devait confier sa veuve à M. Bassani, mais il ne se décidait pas à commencer.

Jusqu'au jour où, n'en doutons pas, il eut le pressentiment que désormais les heures étaient comptées. *Il Gattopardo* est ainsi le chef-d'œuvre *in extremis* sur quoi, moins de deux ans après la mort de son auteur, se lève l'étrange soleil tardif.

Au début de l'an dernier « *Il Gattopardo* » était déjà le grand succès de librairie dans toute l'Italie et j'avoue qu'il m'avait suffi de le feuilleter dans une librairie de Milan pour lever ma crainte que ce ne fut qu'un « best-seller » de plus.

Un auteur Sicilien ? Bien sûr on pense involontairement au vérisme de Verga. Mais dès les premières lignes on était bien loin de « Mastro don Gesualdo » et de sa puissante monotonie. Le toscan de Tomasi di Lampedusa est certainement le

plus dépouillé et le plus pur, dans son extraordinaire vibration poétique et son ironie, qu'on ait écrit au cours de ce siècle en Italie.

Ma Basta ! Savourons le fruit lui-même.

Le premier chapitre va nous présenter comme dans un tableau de maître hollandais, avec des éclairages à la Rembrandt et des précisions de Vermeer, le héros, sa famille, et à l'arrière plan les personnages épisodiques, tout aussi nettement détachés.

C'est après le rosaire vespéral quotidien, dans le Palais du Prince de Salina, non loin de Palerme, au printemps de 1860, un peu avant le débarquement de Garibaldi, que nous pénétrons dans l'inoubliable univers lampedusien. Le prince de Salina, en promenade dans son jardin extravagant, évoque, tout naturellement, la découverte récente qu'on y avait faite du cadavre décomposé d'un soldat mortellement blessé au cours d'une rencontre avec les partisans insulaires des Piémontais. Pourquoi était-il mort ? « *Ma e morto per il Re, per il Re que solo difende, etc...* » lui aurait répondu son beau-frère. Belles phrases qui évoquaient bien tout ce qui était cher au Prince... Mais quelque chose pourtant le gênait encore. Le Roi, il le connaissait bien le Roi, du moins celui qui était mort récemment, le nouveau n'était qu'un « séminariste habillé en général ». Et en vérité il ne valait pas grand chose.

A cette objection le beau-frère s'empressait de répondre que le principe demeure ce qu'il est quand bien même certain monarque n'a pas tout à fait la taille de l'emploi.

Pourtant Fabrizio di Salina, tout en observant son chien « Bendico » en train de saccager les massifs floraux du jardin, n'est pas loin de penser que le Roi ne saurait descendre au-dessous d'un certain niveau sans que souffre le principe même. Et voici la scène si nettement dessinée avec une tendre ironie : « Assis sur un banc il contemplait sereinement les dévastations que Bendico poursuivait dans les plates-bandes ; parfois le chien tournait vers lui ses yeux innocents comme pour lui demander un compliment du travail accompli : quatorze œillets déchiquetés, une haie à demi arrachée, une rigole obstruée, on aurait dit un vrai chrétien. « C'est bon, Bendico, viens ici ». Et la bête accourait, posait son museau terreux sur la main de son maître, impatient de lui montrer que sa sotte interruption du joli travail accompli lui était pardonnée. »

Suit naturellement l'évocation des nombreuses audiences qu'il avait eues du feu roi Ferdinand, le dernier vrai roi, à Naples, à Caserta, à Capodimonte.

Lorsqu'après avoir parcouru, à côté d'un chambellan bavard, d'immenses salles, il arrivait dans le bureau de Sa Majesté, le roi était déjà debout, derrière son bureau « pour n'être pas

obligé de montrer qu'il se levait » — un trait digne de Saint-Simon —. Alors le Prince s'excusait de n'être point en habit de cour, n'étant que de passage à Naples (ou à Caserta), à quoi le souverain répondait que son hôte, et il le savait bien, était à Caserta (ou à Capodimonte) comme dans sa propre maison.

Survenaient des plaisanteries solidement éprouvées et le Roi entrait dans le vif de ses préoccupations. Que disait-on de son lieutenant-général à Palerme ?

Mais Salina, aussi bon monarchiste que piètre courtisan, se refusait absolument à toute forme, même atténuée, de délation. Et Ferdinand assuré que son vieil ami ne changeait pas sur ce point, se disposait alors à lever courtoisement l'audience.

Pourtant, un jour, comme Salina se retirait à reculons, suivant l'étiquette, le vieux Bourbon l'avait rappelé : « Salina écoute-moi. On m'a dit que tu avais à Palerme de fâcheuses fréquentations. Ce Falconeri, ton neveu, pourquoi ne lui remets-tu pas la tête en place ? — Majesté, mais Tancrède ne s'occupe que de femmes et de cartes ! » Le Roi perdit patience : « Salina, Salina tu divagues. Tu es responsable, étant son tuteur. Dis-lui qu'il prenne garde. Nous te saluons. »

Sans illusions sur l'avenir Salina se demandait en allant s'inscrire sur le registre de la Reine, quel régime succéderait à cette monarchie déjà marquée des signes de la mort.

Le Piémontais ? Ne serait-ce pas la même chose, hormis le dialecte ?

Aussi ce soir, il arrivait à la table familiale en ressassant toutes ces préoccupations. Un dîner de quatorze couverts, servi avec la pompe en honneur dans le Royaume des Deux-Siciles : argenterie massive, cristal de Bohême, celui-ci marqué au chiffre F D (*Ferdinand dedit*) souvenir d'un présent royal. Seule la Princesse attendait assise, tandis que les autres convives se tenaient debout, derrière leur chaise. Toutefois le fils, Francesco Paolo, un adolescent de seize ans, allait arriver en retard au grand émoi du Père Pirrone, chapelain du Palais et bien au fait de la colère silencieuse qu'un tel manquement provoquait toujours chez le Prince. Celui-ci passait en revue toute sa descendance, les filles potelées, florissantes de santé, aux fossettes rieuses, avec leurs sourcils caractéristiques des Salina.

Pourtant manquait un fils qui avait préféré gagner sa vie à Londres dans une entreprise charbonnière plutôt que de continuer à vivre parmi les siens. Cette absence voûtait la haute taille du prince. Si nettement que Stella, sa femme, émue, avait posé sa main menue sur l'énorme patte de son époux. Hélas ! il ne fallait pas plus que cette chaste caresse pour orienter bien autrement la pensée de Fabrizio.

L'image de Mariannina, la tête renversée sur l'oreiller lui apparaissait si tentante qu'il commandait aussitôt la calèche pour se rendre le soir même à Palerme, chez cette aimable personne. Toutefois, soucieux d'apaiser la jalousie qu'il venait de lire dans les yeux de sa femme, il se hâtait d'ajouter que le Père Pirrone l'accompagnerait et qu'il serait de retour à onze heures. A vrai dire, il hésitait encore et n'était un « cri hystérique » de sa femme, il eut, au dernier moment, renvoyé la voiture à la remise.

Pourtant aux dernières lueurs du crépuscule, tandis que s'allumaient sur les collines les feux des Partisans « comme ces lumières que l'on voit briller dans les chambres des grands malades au cours des dernières nuits » le voici qui roule sur la route de Palerme en évoquant maintenant ce neveu aux fréquentations inquiétantes, mais qu'il aime mieux que ses propres fils et auquel il ne donnera jamais tort.

Le Père Pirrone, déposé à la porte de la maison Professe de la Compagnie, Salina se dirige, à pied, vers la demeure de sa jeune amie, et ses pensées ne sont rien moins que folâtres : « Je suis un pécheur, je le suis doublement, pécheur au regard de la loi divine et au regard de l'amour de Stella. Il n'y a pas de doute et demain je me confesserai au Père Pirrone. »

Toutefois il souriait à la pensée que le Père ne se faisait aucune illusion sur ses occupations de cette soirée.

« Je pèche, c'est vrai, se disait-il encore, mais c'est pour ne pas pécher autrement, pour cesser de me bouleverser, me débarrasser de cet aiguillon de la chair, pour ne pas tomber dans de plus grands malheurs. Le Seigneur le sait, je suis un pauvre homme faible, faible et que personne ne soutient. Stella ! c'est vite dit. Dieu sait si je l'ai aimée. Nous nous sommes mariés à vingt ans. Je suis un homme encore vigoureux et comment pourrais-je me contenter d'une femme qui, au lit, se signe avant chaque étreinte et qui ensuite, au moment le plus exalté, ne sait dire que Jésus ! Marie ! Quand nous nous sommes mariés tout cela m'excitait, mais maintenant... Nous avons eu ensemble sept enfants et je n'ai jamais vu son nombril ! Est-ce juste ? »

D'où la conclusion absolutoire avant la lettre, la coupable c'est elle.

Toutefois, si réconforté qu'il eut été par ce judicieux raisonnement, il n'échappe pas au retour, aux tristesses de l'amour vénal. Lorsque le Père Pirrone lui dit les inquiétudes de ses confrères devant l'effervescence encore contenue, mais certaine des faubourgs, ce qu'il entend c'est l'exclamation de Mariannina, une heure avant : « Mon gros Prince » ce qui valait encore mieux que les « Mon chat » et « Mon Singe », qu'en semblables circonstances, lui prodiguait une petite lorette parisienne qu'il avait assidument fréquentée lors d'un Congrès

international d'Astronomie, où il avait reçu, en Sorbonne, une Médaille d'Or pour ses travaux.

Encore ce « mon chat » était lui-même préférable aux « Jésus-Maria ». Il n'avait du moins rien de sacrilège. Mais ce voyage à Paris évoquait des vers lus chez un libraire dans un exemplaire invendu de poèmes nouveaux et dont un trait lui revenait à l'instant en mémoire :

« Ah ! Seigneur donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût. »

Entre mêlant toutes ces pensées Salina passe une nuit blanche à côté de l'épouse endormie. Toutefois il faut croire que ce quinquagénaire ne manquait pas de vigueur, puisque son historiogriaphe nous confie : « Pourtant à l'aube la Princesse eut l'occasion de faire le signe de la croix. »

Quelques heures plus tard, le neveu Tancredi di Falconeri apparaît en personne dans le récit, tandis que le Prince se fait la barbe. Aux questions le jeune homme répond, avec une gentille impatience, qu'il n'est pas allé se divertir à Palerme, comme certaine personne de sa connaissance. Salina a bien tort de lui demander des précisions que son neveu, désinvolte, s'empresse de lui fournir. N'a-t-il pas de ses yeux vu son oncle lorsqu'il parlementait avec le sous-officier du poste de garde avant d'entrer dans la ville.

Mais le badinage cesse bientôt, Falconeri vient prendre congé de son tuteur et ne lui cache pas que c'est pour rejoindre les partisans dans la montagne, car de grandes choses se préparent. Salina se croit obligé de lui rappeler qu'un Falconeri doit être pour le Roi. A quoi le jeune homme répond que s'il n'y a pas des hommes comme lui dans l'autre camp, la république sera inévitable et il témoigne de son esprit politique par cette sentence si bien explicative de l'échec de tant de révolutions : *Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi. Mi sono spiegato ?* (Si nous voulons que tout demeure en l'état, il faut que tout change. Me suis-je bien fait comprendre ?)

Et le vieil homme qui, pour sa part, restera fidèle au Roi séminariste, ne laissera pas partir le jeune « révolutionnaire » sans biscuit : un gros rouleau de pièces d'or. Resté seul il conclut : Tancrède est un grand homme. Je l'avais toujours pensé. »

Dans ses rapports avec son intendant don Ciccio, un autre côté du Prince s'éclaire. Don Ciccio, le fermier Russo, plus ou moins bénéficiaires du changement de régime, augurent bien de l'avenir de la Sicile, comme si quelque chose pouvait arracher la Sicile à son immobilisme millénaire. Le thème sera repris plus loin dans un mouvement capital. Mais Russo déjà se plaît à se poser en protecteur de son patron et il n'est pas si loin de la philosophie politique de Tancrède, ce paysan qui

dit : « Tout ira mieux, croyez-moi. Les honnêtes gens habiles pourront avancer. Le reste sera comme avant. »

Tout de même les scrupules du Prince ne laissent pas en paix sa conscience de légitimiste, tout comme ses divertissements palermitains troublent sa conscience d'époux. Il se rassure d'ailleurs en se souvenant fort à propos que la légitimité est affaire incertaine, que les Français s'accomodent fort bien d'un Empereur et que Jupiter lui-même a détrôné Saturne.

Evocation planétaire qui le ramène tout naturellement vers l'observatoire où le Père Pirrone est déjà au travail. Le jésuite n'oublie d'ailleurs pas les devoirs de son ministère. — Votre Excellence veut se confesser ? » A vrai dire Salina a déjà oublié le menu désordre de la veille. Mais ce n'est pas samedi, répond-il d'abord, avant que la mémoire lui rappelle son emploi du temps. Il sourit : « Vraiment Père, est-ce bien utile ? Ne savez-vous pas tout ? »

Alors le prêtre s'irrite de cette insistance à le faire complice et il rappelle à son pénitent les conditions requises pour l'administration du sacrement.

Un Jésuite sicilien n'avait pas en 1860, envers les francs-maçons garibaldiens, la subtile compréhension qu'un siècle plus tard, bon nombre de leurs confrères, devaient témoigner aux héritiers légitimes du Garibaldisme qui eux, c'est justice à rendre, ont su faire une révolution pour changer quelque chose. Aussi lorsque Salina lui expose les idées de Tancrède s'élève-t-il vivement contre cette complaisance. Et le Prince, sans illusion constate que les classes sociales, n'ayant point, comme l'Eglise, la promesse de la vie éternelle, c'est déjà quelque chose que d'assurer l'avenir de deux générations. L'astronomie rassérène les deux hommes.

Au déjeuner Salina seul remarquera le trouble de sa fille Concetta que le départ de son neveu inquiète. Oui, ils feraient un beau couple, pense-t-il, mais Trancrède devra viser plus haut.

Et voici indiqué le thème, certes sans originalité, mais renouvelé avec un exceptionnel bonheur, qui va se développer jusqu'à former le fond même de l'ouvrage, du mariage d'un héritier ruiné de grande famille, avec la fille fort bien dotée d'un enrichi de la bourgeoisie triomphante.

Pour l'heure Salina se contente de lever son verre de Marsale à la santé de Tancrède en regardant Concetta. « Il but le verre d'un trait. Les chiffres F.D. qui, auparavant se détachaient bien nets sur la couleur dorée du verre plein, ne se distinguèrent plus. » Telle est la manière de conter de Tomasi di Lampedusa.

A la fin de ce premier chapitre d'exposition d'une si parfaite architecture et véritable chef-d'œuvre de sobre élégance, foisonnant de richesses subtiles, polies, brillantes comme des

traits d'enluminures, nous apprenons que Garibaldi a débarqué à Marsale et réussi à éviter les troupes royales.

Et tandis que revient l'heure du rosaire vespéral, Salina remarque que les portraits de Garibaldi ne sont pas sans rappeler les traits du Vulcain, peint avec les autres dieux de l'Olympe, au plafond du salon.

Mais tandis que le nom de cet aventurier réveille ses inquiétudes, cette ressemblance le rassure dans un sourire : « un cocu ! »

∴

Si nous avons analysé si longuement ce premier chapitre, d'ailleurs le plus long, c'est qu'il nous donne déjà la clé valable pour tous les autres. Kléber Haedens a pu comparer Tomasi di Lampedusa à Stendhal et à Proust. Et s'il est vrai qu'il va aussi loin dans l'analyse, dans l'incessante opération d'élucider ses propres pensées que celui-ci et que sa construction du récit est aussi rigoureuse que peut l'être celle du « Rouge et le Noir », son style teinté d'ironie toute française est proprement sa marque, son « gattopardo » d'écrivain. Mais puisque nous sommes dans les comparasions, remarquons encore que la composition de ce maître n'est pas sans rappeler non plus celle de *la Guerre et la Paix*. Sans doute si Lampedusa prolonge son roman jusqu'en 1910 par un ultime chapitre qui nous permettra d'assister à la fin de la vie des filles du Prince de Salina que nous avons vues dans la fleur de leur âge, devenues de vieilles dévotes victimes des antiquaires marchands de « reliques », il ne brasse pas une somme d'histoire comparable à l'énorme masse que Tolstoi laisse porter par un fleuve majestueux, mais on peut noter tout de même qu'un peintre de fresque et un miniaturiste peuvent avoir l'un et l'autre la même coupe à l'occasion.

Car après cette exposition les huit chapitres du « Gattopardo » seront autant de coups de projecteur lancés à un tournant décisif de la vie de ses personnages. Donc choix, exigence toute classique du meilleur choix, mais Lampeduza n'ignore rien d'Italo Svevo, c'est certain, ni des utilisations possibles des formes modernes de l'introspection, sans jamais risquer le naufrage sur l'un des trop nombreux récifs de la psychanalyse.

∴

Trois mois plus tard lorsque le Prince et sa famille vont prendre leurs quartiers d'été, à Donnafugata, terre promise de jardins et d'eaux vives, il peut déjà vérifier que Tancrède avait vu juste. La révolution s'est faite le mieux du monde. Le jeune homme a reçu une honorable blessure et si tout demeure en l'état tout a changé pourtant. Pas seulement la couleur de l'écharpe du syndic qui souhaite la bienvenue tradi-

tionnelle, car l'intendant du Palais d'Eté ne tardera pas à lui faire savoir que ce syndic Calogero Sedara a su, d'une année à l'autre, asseoir une fortune qui devient une des plus considérables de l'île, et passer, de la condition de prêteur à gage à celle de grand propriétaire terrien en achetant, à bon compte, les domaines de ceux qu'un Falconeri n'avait pas rassurés. Et sa fille unique, Angelica est revenue de son collège de Florence et c'est maintenant une éblouissante jeune fille. Aussi Salina n'encourage-t-il point l'amour de Concetta pour Tancrède. Et il fera cette objection elliptique au P. Pirrone : « La voyez-vous ambassadrice à Vienne ou Pétersbourg ? » L'apparition d'Angélique aussi élégante dans sa robe du soir que son père est grotesque dans son frac mal coupé, résoud toute difficulté. Non seulement c'est une adolescente éclatante qui laisse déjà deviner la jolie femme sensuelle qu'elle sera, mais son maintien, ses propos témoignent déjà de ses futures aptitudes de femme du monde. Son séjour à Florence a suffi pour qu'elle laissât tomber, en s'adressant à Salina « l'Excellence » toute provinciale, pour le « Prince » en usage dans les salons de la Péninsule. Oui celle-ci saura tenir son rang aux côtés de l'Ambassadeur du Roi d'Italie à la Cour de Saint-James.

Mais cet acquiescement préalable n'empêchera pourtant pas Salina de faire quelques-uns de ces retours auxquels il nous a déjà accoutumés, de passer la revue de ses ennuis qui, cette année, pour la première fois ne se laissent pas dissiper à Donnafugata. C'est merveille que d'en suivre les méandres et les détours sous la plume de notre auteur.

N'est-il pas agaçant d'entendre cette belle Angelica lorsqu'elle demande des nouvelles du capitaine Falconeri, dire « le Prince » comme si depuis toujours sur cette terre, le Prince ce n'était pas lui Salina. D'ailleurs n'a-t-il pas lui-même perdu sa désinvolture de grand seigneur qui pouvait tout dire, et puis s'il se réjouit de la chance de Tancrède, le vieil homme n'en avait pas moins été sensible au charme sensuel de cette magnifique créature qu'en d'autre temps, le Salina de l'époque eut volontiers fait passer dans son lit avant de la marier.

C'est d'ailleurs pourquoi lorsque Salina fera confidence à don Ciccio du mariage envisagé entre Tancrède et Angelica, ce chétif serviteur, vraiment féodal qui souriait avec complaisance aux galanteries du jeune prince envers la fille dont un grand-père portait le nom révélateur de « Peppe Mmerda », explosera et criera son dégoût à la face de l'athlétique Salina qui ne réagit pas, sinon en s'enfonçant les ongles jusqu'au sang dans les paumes : « porcheria ! »

C'est le prix à payer pour que tout demeure en état. C'est une partie du gros crapaud que Salina sait qu'il doit gober sans haut le cœur visible. Et cette image, banale en soi, l'auteur saura la développer comme on développe aujourd'hui une

formule chimique selon la structure architecturale des molécules.

Mais dans ce palais aux pièces somptueuses et abandonnées en si grand nombre depuis longtemps, cette arrière saison sicilienne aura cette année-là une vivacité sensuelle que Tancrède et Angelica communiquent à tous, y compris aux sœurs auxquelles personne ne prête attention.

Le récit des poursuites des deux jeunes gens dans les longues galeries, leur exploration des chambres, des cabinets secrets chargés d'histoires galantes, de cruautés et de dévotions, est à coup sûr d'une qualité poétique et lyrique rarement atteinte et jamais dépassée, en tout cas, par un romancier.

C'est peut-être dans la dernière partie de l'ouvrage que Giuseppe Tomasi di Lampedusa atteindra une des cîmes de l'introspection lucide, lorsque Salina explique à l'envoyé du Piémontais pourquoi il n'acceptera pas le fauteuil sénatorial que le Souverain lui offre. Du coup nous saurons pourquoi la Sicile lui est « odiosamata ». Cette Sicile toujours conquise depuis deux millénaires et demi, qui a vu s'épanouir tant de civilisations admirables mais étrangères, cette terre où « l'été à 40 degrés dure autant que l'hiver russe » où « chaque goutte d'eau est payée d'une goutte de sueur » lorsque la pluie ne vient pas tout saccager en un moment.

Voilà l'origine profonde du caractère salinien. Et tandis qu'il monologue, le Prince brise silencieusement dans sa main puissante, la Croix d'un bibelot d'albâtre, reproduction de la coupole de Saint-Pierre.

Certes il se refuse à jouer les Ezechiel prophétisant les malheurs d'Israël, il remercie au contraire, bien sincèrement le gouvernement d'avoir pensé à lui, mais n'est-il pas le représentant de la vieille société inévitablement compromise avec les Bourbon ? N'était-il pas lié à cette monarchie par des liens de décence traditionnelle sinon par le cœur ? J'appartiens, lui dit-il, à une génération disgraciée, à cheval entre les temps révolus et les nouveaux et qui se trouve mal à l'aise dans les deux. Il est au surplus sans illusions et que pourrait faire le Sénat d'un législateur sans compétence, à qui manque la faculté de se tromper soi-même « cette condition essentielle pour qui veut conduire les autres. »

En vain le gentilhomme piémontais lui parlera-t-il du progrès, tous les conquérants de la Sicile n'ont-ils pas essayé, sans succès, de la pousser dans le courant de l'histoire.

L'Italie peut-être y réussira, mais il y faudra beaucoup de temps, un temps qui justement n'appartient pas à Salina.

Il y a dans ces pages la plus parfaite expression peut-être du pessimisme, d'un pessimisme sans cris, sans jactance, sans doctrine bien sûr et d'autant plus irrémédiable qu'il est de bonne compagnie. Et notons surtout qu'il ne s'agit pas là d'un

superbe hors-texte, mais bien d'une partie organiquement incorporée à la structure fondamentale de l'œuvre où elle fait masse et qu'elle est absolument nécessaire à l'unité de l'ouvrage. Il est tout de même permis de s'arrêter, le souffle court, pour l'admirer au passage.

Les jeunes époux partis vers le destin qui fera d'Angelica une égérie romaine et une femme adultère, nous assisterons à la mort du Prince et nous saurons tout ce qu'il était possible de savoir sur lui par une conférence du Père Pirrone. Sans doute Lampedusa aurait-il eu quelque gêne à exprimer certain aspect de sa pensée sur cette loi du mépris universel que l'humanité se prodigue à elle-même dans chacune de ses catégories sociales et plus encore à reconnaître que le propre de l'aristocrate c'est de ne se plaindre jamais et d'éviter les lamentations.

Ainsi le portrait, dans la composition d'ensemble mise en place au premier chapitre, demeure-t-il l'un des plus achevés que l'homme ait jamais tracé de lui-même et les traits du caractère salinien appartiennent désormais à l'histoire humaine.

J.M. AIMOT.

LE DOSSIER DU MOIS

Les nouveaux maîtres de l'Algérie

LA capitulation des insurgés lors des récents événements d'Alger rend certaine l'application de la politique du 16 septembre. Il est bon, quels que soient ses désirs, de regarder la réalité en face et, dès maintenant, de s'habituer à connaître ceux qui sont virtuellement les maîtres de l'Algérie depuis le transfert à la Santé de leurs adversaires Lagaillarde, Biaggi et Kaouah. Dans l'état actuel des pourparlers et compte tenu de quelques changements de détails à la dernière minute, voici quels seront les hommes qui vont bientôt s'installer à Alger dans les Palais laissés vides par MM. Challe et Delouvrier.

Son Excellence Monsieur le Président Ferhat Abbas tout d'abord, âgé de 61 ans : il acceptera la présidence de la République Algérienne. Mais c'est un homme peu ambitieux et qui n'est pas disposé à jouer les Tahar ben Amar. Que ses jeunes collaborateurs ne lui fassent pas trop de difficultés car il serait capable de se retirer à Sétif. Docteur en pharmacie, ancien conseiller municipal, ancien conseiller général, ancien combattant 39-45, auteur du *Manifeste du Peuple Algérien*, ancien député, délégué financier et membre de l'Assemblée Algérienne, le Président Abbas a une expérience complète des rouages de la démocratie — Président du Conseil en septembre 58 puis de nouveau investi à Tripoli en janvier 60, il a fait ses preuves. Surnommé par les Allemands le « bon papa » de la Révolution algérienne, il n'a jamais démenti sa totale confiance dans le général de Gaulle auquel il voue la même admiration qu'à feu Edouard Herriot. Ce pour-

rait être un technicien de la Présidence comme MM. Auriol ou Le Troquer. Il s'installera vraisemblablement au palais d'Eté dont il laissera une aile à S. Exc. Abdelhafid Boussouf, ministre de la Défense nationale.

On peut être sûr que ses relations avec l'Elysée seront excellentes et sa plus grande joie serait de venir à Paris en visite officielle, un 14 juillet par exemple. Comme secrétaire général de la Présidence, Ferhat Abbas fera appel sans doute à M. Ibrahim Mazoudi et peut-être confiera-t-il à un Européen, M. Jacques Chevallier, un poste de secrétaire général adjoint à la Présidence.

La Présidence du Conseil pourrait être attribuée à S. Exc. Ahmed Ben Bella, ex-adjudant de tabors marocains, âgé de 41 ans, et spécialiste de l'action directe (attaque de la poste d'Oran). Après l'arraisonnement de son avion, le Président Ben Bella perfectionna sa doctrine dans différentes résidences forcées, mais tout en gardant d'étroits contacts avec le monde extérieur à l'occasion de quelques visites et même d'une permission exceptionnelle. Nommé vice-président du Conseil en septembre 1958, il pourrait installer ses bureaux au gouvernement général et prendre comme directeur de cabinet le journaliste Lacheraf qui est son compagnon de détention à l'île d'Aix.

Le docteur Lamire Debaghine, âgé de 43 ans mais en paraissant vingt de plus, pourrait devenir président de l'Assemblée Nationale et installer ses services au Palais Carnot. Fils de restaurateur, c'est un médecin intransigeant qui a toujours poussé l'organisation extérieure à la dureté. Résidant beaucoup au Caire, il fut ministre des Affaires Etrangères du premier gouvernement mais ne participa pas au second, abandonnant ses pouvoirs à S. Exc. M. Belkacem Krim, âgé de 38 ans, qui installera le ministère des Affaires Etrangères dans une villa de la banlieue algéroise, vraisemblablement à Hydra, ancien P.C. du général Massu. L'ancien secrétaire auxiliaire communiste et caporal fourrier a fait du chemin depuis le comité révolutionnaire d'unité d'action. C'est un Ka-

byle assez froid, massif, au front dégarni, aux cheveux légèrement crêpus — très sanguin et très coléreux il a été deux fois condamné aux travaux forcés et cinq fois à mort — Ce fut le plus prestigieux colonel de la Wilaya 3 (de Kabylie) avant Amirouche qui fut d'ailleurs son adjoint.

Il n'est malheureusement pas possible de prévoir s'il prendra comme directeur de cabinet le commandant Idir Mouloud.

La Défense nationale ira à Son Excellence Monsieur le Général de brigade Abdelhafid Boussouf, âgé de 34 ans. Celui que les anglais ont surnommé le Mao Tse Toung algérien, ne renoncera pas pour autant à sa coiffure en frange, à ses lunettes teintées à monture d'or, à son gros chronomètre noir, à ses complets coupés à Rome. Boussouf le mystérieux aime le faste, il sera protégé par sa fidèle garde personnelle et se souviendra de ses études de philosophie payées par son travail d'employé dans une teinturerie de Constantine. Mais dès novembre 54, il lançait l'insurrection, devenait adjoint de Larbi ben Mhidi, chef de la wilaya d'Oran, puis son successeur et enfin ministre des Liaisons générales et communications. Poste auquel il devait ajouter en octobre 1959 celui de chef du Haut Commandement de l'armée de Libération nationale et en janvier 60 celui de ministre de l'Armement et membre du Comité interministériel de la guerre.

Quand Boussouf, qui n'était encore que le jeune Mohammed ben Khelil, entra dans la révolution, il n'avait qu'un rasoir et six copains et il lui fallut égorger une sentinelle pour se procurer ses premières armes. « Je n'avais pas plus de chances de réussir que Jeanne d'Arc quittant Domrémy, dit-il volontiers. Et, en 1957, j'avais vingt mille soldats sous mes ordres ! »

Boussouf a toujours le goût des *westerns* et il voudra être le Mustapha Kemal de l'Algérie. Mais avant tout, il veillera à l'implacabilité de l'épuration. Il y a tout à parier que MM. Teitgen et Lecourt feront figure d'enfants de

chœur auprès d'un homme nettement plus dur qu'Amirouche et qui, lors de la répression du complot Lamouri, multiplia les pendaisons.

Dans les rues d'Alger, Boussouf ne se déplacera qu'escorté de motocyclistes et dans le hurlement des sirènes. Les vitres de sa Mercédès 300 seront doubles à l'épreuve des balles, et sa voiture blindée, car il a, dit-on, fait part à M. Mehri de sa crainte d'être, à son retour à Alger, « à la merci d'un fou » capable de monter contre lui un attentat. Son premier voyage officiel sera pour le Maroc où se trouve son ancien P.C. d'Oujda et où il a gardé de nombreuses amitiés. Il appellera le colonel Si Loutfi à la direction de ses cabinets civil et militaire.

Au ministère de l'Intérieur nous verrons le colonel Lakhdar Ben Tobbal, le chef prestigieux et historique de la wilaya II après la mort absurde du vénéré colonel Youssef Zighout. Lakhdar Ben Tobbal, surnommé tantôt le Himmler du F.N.L., ou le Beria fellagha, tient en réalité de St-Just de Couthon et de Gengis Khan. Petit, dur, visage mat et yeux bridés, nez et menton très proéminents, il a quelque chose de Malais. Son regard charbonneux et sa moue perpétuelle lui donnent l'air d'un enfant à la fois timide et capricieux. Ses relations avec le Président Abbas n'ont pas toujours été bonnes. « Les Ben Tobbal me crachaient au visage », disait le patriarche. Ses autres collègues faisaient souvent les frais de ses colères froides. « Ta gueule ! » disait-il souvent en conseil des ministres en saisissant un de ses collègues par les revers de son veston. Ou encore : « Il y a ici des pourris, des traîtres, des ouvriers de la 13e heure, ils n'ont que le droit de se taire car un traître sera toujours un traître. »

Spécialiste des purges et des interrogatoires au troisième degré, S. Exc. Ben Tobbal a apporté une contribution personnelle importante aux procédés d'interrogatoire, sa devise étant : « Il faut joindre l'utile à l'agréable. » Agé de 37 ans, il ne les paraît pas. Fils d'un petit cultivateur de Mila, il est célibataire et élève une fille adoptive.

Mais Ben Tobbal est aussi un bourreau de travail ; autodidacte, il s'élève par la lecture et en particulier il a dévoré les mémoires du général Guillain de Benouville. Sa main droite toujours à la hauteur du cœur, prêt à dégainer, il a été surnommé pour cela « le Napoléon du défouraillage ».

Dans le premier gouvernement, les massacres de Collo lui avaient valu le poste de ministre de l'Intérieur et de la Justice puis de membre du comité de guerre. A son palmarès notons le massacre de Melouza, les attentats urbains de 1956 à 1960 et surtout la fameuse directive spéciale n° 2 bis préconisant la mutilation des cadavres dans un but d'action psychologique.

« Je dois, dit Ben Tobbal, penser aux responsabilités qui pèsent sur mes épaules et que les petits enfants liront toujours mon nom dans les livres d'histoire. »

Spécialiste de la « disparition » des éléments nuisibles, Ben Tobbal a déjà été mêlé à celles de ses collègues Abane Ramdane, Ouamrane, Lamouri, Amir Allama etc.... C'est le colonel Ali Kafi qui dirigera son cabinet civil. Les services s'installeront à la mairie et on peut s'attendre à ce que la Justice soit confiée à M. Abdelhamid Mehri, 35 ans, lunettes à monture d'acier, visage chevalin, calvitie avancée, toujours vêtu de noir, diplômé de la Zitouna de Tunis, ancien ministre des affaires nord-africaines dans le premier cabinet Abbas. Les services de ce ministère pourraient être installés à la Chambre de Commerce.

Maintenant d'autres problèmes se posent pour l'observateur. Etant entendu que des ministères d'Etat seront réservés à trois au moins sur quatre des prisonniers de l'île d'Aix, Leurs Exc. Aït Ahmed, Boudiaf et Khider, quels seront les postes attribués à Mahmoud Chérif, Ahmed Francis, M'hamed Yazid ?

Nous pensons qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter et que les bruits de disgrâce de ces hommes d'Etat ne sont pas fondés — Cherif Mahmoud, ex-lieutenant de l'armée française, ancien ministre de l'Armement et du

Ravitaillement, pourrait installer à la poste principale le ministère des Travaux Publics et des Communications — Yazid, grand et fort, étudiant, 37 ans, lunettes d'écaille, sera sauvé par son gaullisme fidèle et nul doute que le chef de l'Etat n'intercède en sa faveur en faisant savoir par exemple qu'il serait bien venu comme ambassadeur à Paris, auquel cas M. Boumendjel pourrait occuper le poste vacant de l'Information avec, comme directeur de cabinet, M. Hadj Hamou. L'ambassade de Washington reviendrait au journaliste Chanderli.

Quant au docteur Ahmed Francis, le Pinay algérien comme il s'appelle lui-même, il conserverait les Finances dont le siège n'a pas encore, semble-t-il, été choisi. Agé de 48 ans, il est beau-frère du Président de la République Ferhat Abbas et fut, avec Pierre Commin, sous le gouvernement Mollet, un des premiers négociateurs.

Mais l'opinion publique comprendrait mal que des postes importants ne soient pas réservés aux colonels Omar Oussedik et Lamine Khane, braves parmi les braves et limogés récemment de leur secrétariat d'Etat à la Guerre. Lamine Khane surtout par son son tout jeune âge, il fut ministre à 27 ans, est très populaire chez nous et c'est un chapitre des négociations sur lequel il conviendra d'être ferme. Il est possible que Paris défende aussi, dans l'intérêt des relations économiques et culturelles entre les deux pays, la candidature à l'Education Nationale du colonel Mohammed Saïd, dit Si Nasser, actuellement ministre d'Etat chargé de la Recherche Scientifique et du Progrès Technique. Les yeux du ministre offrent la très rare particularité d'être rouges comme ses cheveux et de briller la nuit. Ce qui explique son ascendant pour faire franchir la ligne Morice à ses troupes. Modèle de discipline, c'est une belle figure de soldat et un exemple pour l'Algérie nouvelle, sortie des décisions récentes.

Le cas de Mustapha Stambouli est moins important, comme Rabah Bitaf, il pourrait se contenter d'une ambassade ou d'un haut commissariat.

Son Excellence Malek garderait le poste de Bonn, tandis que Mouloud Kassim irait à Berne et Sali à Stockholm, que l'ancien directeur de cabinet de Taufik et Madani, le sous-préfet Lakdari prendrait celui de Londres. L'ambassade du Caire pourrait alors revenir à M. Abdesselam, le vieux Taufik étant président de la Haute Cour de Justice.

Dans l'intérêt des relations entre les deux pays, il semble que le gouvernement de Paris ait compris qu'il ne faudra pas entraver l'action de la justice. Le Procureur général Ben Youssef Ben Khedda, pharmacien communiste mais patriote, aura même le devoir de requérir l'exécution des collaborateurs et des colonialistes — l'Algérie est un jeune Etat qu'il ne faudrait pas contraindre au nom de je ne sais quelle morale bourgeoise périmée, à de lâches pardons ou à une pitié dégradante. Le devoir de la France, dans l'esprit de Brazzaville et du 16 septembre, sera de faire bénéficier ce jeune Etat de son expérience dans le domaine technique de la justice et de ses applications. Quelle magnifique perspective pour nos jeunes étudiants en droit, lecteurs de l'*Express*, que de partir là-bas quelques années comme substituts et procureurs et juges ou membres de l'administration pénitentiaire de la Nouvelle République Algérienne. Nous les verrons peut-être collaborer comme nos ministres à l'application de la loi algérienne à leurs ex-compatriotes qui auront combattu l'idéal national algérien pour lequel la France s'est prononcée par l'unanimité de sa presse et de ses comités.

Mais il n'est pas sûr qu'ensuite la politique du nouvel Etat algérien corresponde tout à fait à leurs espérances. Nous recueillerons peut-être dans un prochain numéro les confidences d'un de nos abonnés qui a eu des échos des conversations familières et des tendances politiques réelles des futurs maîtres auxquels nous venons d'abandonner l'Algérie. Elles risquent d'être pour quelques-uns une surprise dramatique. On ne sait jamais très bien qui on installe dans les fauteuils des gouvernements.

CHRONIQUES

Les évènements du 24 Janvier vus par un témoin

Le limogeage du général Jacques Massu de son poste de commandant du corps d'armée d'Alger n'a été que le détonateur de la grenade algérienne. L'annonce de la conférence sur l'Algérie le 22 janvier à l'Elysée, précédée des propos de M. Lecourt, membre du gouvernement, devant le congrès M.R.P. prévoyant un « nouveau pas en avant » du chef de l'Etat début février, avaient déjà inquiété la population et les militaires. Les déclarations faites par le général De Gaulle, courant janvier, à MM. Portolano, Lauriol et Laradji, députés de Bône, Alger-Banlieue, et Blida, largement connues à Paris sur l'Armée et le destin futur des grandes régions algériennes eurent un effet encore plus explosif sur une opinion extrêmement sensibilisée. La nouvelle d'un discours du Président de la République couronna le tout. Ces éléments qui se produisirent en une semaine avaient comme arrière-plan une opposition grandissante, tant dans l'armée que chez les civils, à la politique du 16 Septembre. Les militaires ne peuvent combattre que pour un seul but qui est au minimum que « l'Algérie reste Française » et non pour trois solutions dont l'une est celle de l'indépendance. Ils le répéteront à M. Michel Debré lors du nocturne et dramatique voyage du Premier Ministre à Alger.

Tous les observateurs sont bien convaincus que s'il n'y avait pas eu ces faits aussi importants et graves qui tombent sur des gens qui se sentent, à tort ou à raison, « le dos au mur », Lagaillarde et Ortiz seraient restés avec leurs seuls fidèles, c'est-à-dire quelques centaines de personnes. En réalité leur action a pu trouver un immense concours populaire dans toute l'Algérie parce qu'ils avaient, par leur action, catalysé les habitants et pas mal de militaires sur l'essentiel : rester Français.

C'est ce qui explique aussi non seulement l'attitude et le soutien apporté par les milieux les plus modérés comme les médecins, les avocats, les professeurs de faculté mais aussi l'appui de nombreux élus musulmans, députés, sénateurs, conseillers municipaux, dont le président de l'Assemblée Algéroise, premier musulman élu à ce poste, M. Bouarahoua, dont la prudence et l'attentisme gaulliste étaient bien connus.

La censure sur la presse et la lenteur des télégrammes aux journaux, la coupure pratiquement totale du téléphone ont empêché les envoyés spéciaux des quotidiens parisiens d'avertir leurs rédacteurs en chef des réels aspects du problème. Cette difficulté, qui a demandé quatre jours dramatiques, pour être levée sous la pression des militaires a joué un grand rôle dans l'incompréhension de la Métropole qui était justement déchainée et trop profondément lorsque la vérité a pu se faire jour. Cette censure a fai tle jeu des éléments parisiens qui poussaient pour obtenir une épuration sans limite, sans justice, dont l'arrière-plan sectaire et politique était clair.

Selon l'avis de maints observateurs et spécialistes, civils et militaires, habitués des réactions algéroises, le service d'ordre du dimanche 24 janvier a été commandé par des cadres ignorant la psychologie locale. Un officier disaii : « Si les gendarmes mobiles avaient porté leur képi au lieu du casque qui les fait ressembler à des C.R.S., le mal aurait été probablement évité ». La réputation des C.R.S. remonte au 6 février 1956 lors de la venue de M. Guy Mollet. Il avait été dit à cette époque que le pont aérien, transportant des C.R.S. de métropole par compagnies entières, avait pour but de « mater la population », ce qui eut un effet déplorable et persistant, relancé par les C.R.S. qui servaient de barrage devant le gouvernement général le 13 mais 1958, et accusés, à tort ou à raison, d'avoir lancé des grenades lacrymogènes sur une foule qui n'était encore qu'au monument aux morts. Quoi qu'il en soit et malgré tous les communiqués, on ne sait sûrement pas

quel est l'auteur et le camp qui a tiré le premier coup de feu le 24 janvier au soir. L'entente n'a jamais été très grande entre MM. Lagaillarde et Ortiz. Il est fréquemment arrivé que leurs hommes de déchirent mutuellement leurs laissez-passer. Ce qui s'est passé dans chacun des camps retranchés est conforme à ce que l'on savait de la personnalité des deux chefs, leur reddition également. M. Ortiz a déçu profondément ses fidèles. M. Lagaillarde est sorti grandi de l'affaire.

Péndant tous les pourparlers entre l'Armée et M. Lagaillarde, ce dernier n'a jamais demandé autre chose que la reconnaissance de « l'Algérie Française » par le gouvernement, indiquant que lui et ses hommes s'engageaient à gagner les djebels les plus durs pour y combattre le F.L.N. jusqu'à la victoire, faisant néanmoins connaître sa nette préférence dans ce cas pour la formation de commandos de chasse autonomes. Les derniers jours M. Lagaillarde avait fait savoir qu'il voulait rendre compte de son attittude à la justice. Il savait parfaitement en se rendant le lundi 31 janvier qu'il serait arrêté et transféré à Paris, après que le parquet d'Alger eut fait savoir qu'il était impossible d'incarcérer M. Lagaillarde à la prison Barberousse, dont la grande majorité des cellules est occupée par des terroristes F.L.N. Lagaillarde, pour ne pas créer de nouveaux remous parmi ses hommes, avait caché sciemment toutes ces dispositions.

Les légionnaires n'ont pas présenté les armes à Lagaillarde et à ses hommes lors de leur reddition. Ils se sont mis au garde-à-vous fixe. Même pour les officiers qui étaient hostiles à la position du député d'Alger, il était un homme courageux, ce qui était aussi l'avis de toute la population y compris d'élus musulmans hostiles. Les volontaires du commando Alcazar ont pour leur ancien chef une admiration sans bornes. Les tracts qui ciculaient en ville, quelques jours après la fin du camp retranché, disent : « Les chevaliers Lagaillarde et Kaouah » ; l'arrestation à Paris du député musulman d'Alger Kaouah a été une grave faute psychologique. Le dimanche 24 janvier, il avait sorti son écharpe tricolore de parlementaire pour arracher et sauver d'une foule déchaînée après la fusillade, un lieutenant de gendarmerie mobile, blessé et prêt dêtre lynché. Cet officier a témoigné que Kaouah lui avait sauvé la vie. Par ailleurs le député, ancien combattant sous les ordres de Juin, blessé en Italie, condamné à mort par le F.L.N., blessé par le service d'ordre du 24 janvier, est marié à une Française dont il a une famille nombreuse. Beaucoup

de membres de sa famille ont été les victimes de la rebellion. On a récompensé cet homme dont le seul tort est d'avoir été sincère avec l'ancien drapeau des tirailleurs, unité bien utile depuis cent-trente ans, qui porte à l'égal d'un étendard d'infanterie de métropole : « Honneur et Patrie », en l'enfermant dans la même prison que les assassins du F.L.N. La presse étrangère, présente à Alger, a manifesté son écœurement.

C'est parce qu'il était bouleversé par les passions locales si profondes et par le refus métopolitain de comprendre la réalité de la situation d'Alger que M. Delouvrier a rédigé et prononcé le discours du jeudi qui a fait dire dans les milieux officiels parisiens que « les nerfs du délégué général avaient lâché ». Après avoir compris l'ampleur de la situation, M. Delouvrier a essayé de recoller les morceaux pour faire éventuellement un nouveau bon en avant qui aurait pu avoir des conséquences plus décisives que celles du 13 mai. Des journalistes étrangers trouvaient cette idée fantastique, mais le délégué ne voulait pas promettre une chose qui n'aurait pas été tenue, et c'est la sévérité parisienne qui l'a emporté, malheureusement.

A aucun moment, pendant toute la semaine du camp retranché, les musulmans qui étaient parmi la foule n'ont été inquiets ou inquiétés. On a même vu des femmes musulmanes, voilées, venir offrir des oranges aux troupes du service d'ordre, c'es-à-dire aux parachutistes.

A aucun moment l'armée n'a pensé, et à plus forte raison préparé, le moindre coup d'Etat contre les institutions, le régime ou le Général De Gaulle. L'armée a été profondément remuée par les événements ; certains éléments, lointains, ne comprenant pas pourquoi les troupes algéroises ne prenaient pas d'assaut le réduit de Lagaillarde et d'Ortiz. Seule la discipline et l'unité des régiments de la 10e division parachutiste, ancienne division Massu, l'intelligence et la personnalité des chefs ont permis de limiter les dégâts. Certains éléments de la population ont accusé l'armée de les avoir laissé tomber. Ce qui est aussi injuste que faux. Les esprits forts du gouvernement restés tranquilles à Paris ont critiqué l'attitude des paras. Ce qui est aussi injuste que faux, aussi.

L'attitude du colonel Yves Godard, directeur de la Sûreté Nationale en Algérie, mais non responsable du service d'ordre du 24 janvier, a été jugée parfaitement loyale par le général Challe. C'est probablement pour cette évidente raison que ce

brillant officier supérieur a été sacrifié à la démagogie. En réalité ce limogeage, ordonné de Paris, lui rend un fier service.

Pour Alger, l'homme politique français qui a le plus d'intuition est M. Antoine Pinay, il est parti au bon moment !

Beaucoup d'anciens résistants ont retrouvé une nouvelle jeunesse dans les événements d'Alger.

La pluie du vendredi 29 janvier, précédant le discours du général de Gaulle a été une fois de plus l'auxiliaire le plus utile du service d'ordre.

M. Delouvrier a dit au général De Gaulle, lors de son premier compte rendu oral : « Si vous n'êtes pas d'accord avec mon attitude et ma politique, je ne démissionnerai pas, il faudra me révoquer ». Après MM. Pinay, Boisanger, Soustelle... Et pourtant depuis qu'il est à Alger, en décembre 1958, le délégué général a eu à plusieurs reprises l'envie de demander sa relève.

***

LES LIVRES

LAWRENCE DURREL

Au début de cette chronique, célébrons un instant l'Irlande, la patrie de Swift (le Swift qui a écrit aussi le *Journal à Stella, la Méditation sur un manche à balai*), de Sheridan, de Sterne, de Farquhar, Goldsmith. Maturin dont les romans noirs ont inspiré Balzac, Synge, Moore, Russel, Yeats, Wilde, Shaw, Joyce, Beckett... Tous proches parents par le tempérament, la verdeur, le persiflage, la poésie, la liberté des idées et des esthétiques, et aussi par leurs existences cahotées, insatisfaites, souvent brisées, et qui ont toujours bousculé l'esprit de conformité, même quand elles ont eu par hasard un couronnement officiel.

Cette bande de pamphlétaires, de vagabonds, de besogneux, d'anarchistes, d'esthètes a fait d'une île de quatre millions d'habitants une des plus grandes nations littéraires du monde. Constamment soulevée contre l'occupant anglais, elle sut recueillir le seul don, mais combien précieux, qu'il lui apporta, sa langue; elle l'enrichit de tous ses talents (retranchez l'Irlande de la littérature anglaise : quel affadissement !) mais sans perdre le moins du monde son âme. Admirable leçon de vraie civilisation, de vocation universelle, pour les particularismes étriqués, le culte des jargons locaux, pour ce bilinguisme qui appauvrit la Belgique et risque de l'abrutir.

J'étais à peu près certain de distinguer chez Lawrence Durrell, dont j'ai à vous parler aujourd'hui, l'inaltérable verve gaélique, le bouillonnement à la fois sceptique et ardent des vieux « Dubliners ». Mais ses

biographes, fort succincts, le font naître sujet britannique, dans une des provinces de l'Himalaya, il y a une cinquantaine d'années.

Pris de scrupules, j'allais déchirer la page ci-dessus. Mais je viens de mettre la main sur quelques documents qui ne laissent plus de part au doute. Victoire ! Mr. Durrell est bien Irlandais pur jus. Encore qu'ancien fonctionnaire du Foreign Office, il n'a jamais pu se supporter en Grande-Bretagne. Le pourtour de la Méditerranée, de l'Egypte à la Provence, est sa patrie physique. La moitié de sa vie s'y est écoulée. Ce qui ne l'empêche pas d'illustrer les lettres anglaises contemporaines, tout en s'inscrivant dans les turbulentes et vivifiantes traditions de l'Erin originelle.

∴

Henry Miller qui a été son ami et lui a révélé la France, nous dit que Lawrence Durrell a débuté, peu avant la guerre, sous un pseudonyme que nous ignorons, par un livre, *The Black Book*, publié en anglais à Paris, et dont l'audience dut être tout à fait confidentielle.

Justine, parue il y a deux ans chez Corréa, avait été à peu près engloutie sous l'avalanche des traductions qui relèvent presque toutes du scénario pour la technicolor. Les plus attentifs avaient à peine remarqué que ce livre comportait une suite.

Il a fallu l'apparition de *Balthazar*, au printemps dernier, chez le même éditeur, pour que l'on commençât à s'émouvoir, et que l'on découvrit le sens de *Justine*, premier « volet », première « variation » sur plusieurs thèmes confondus. Enfin, un troisième volume, *Mountolive*, cet automne, a encore élargi la percée de l'auteur dans le public et nos perspectives sur son œuvre, qu'un quatrième tome, *Cléa*, doit couronner bientôt.

Lawrence Durrell est un esprit beaucoup trop original pour n'avoir pas éprouvé comme tant d'écrivains occidentaux, à quel point il est devenu difficile de ne pas s'ennuyer en arpentant les pistes piétinées du roman de tradition, chronologiquement jalonné, bref hérité du XIXe siècle, et qui constitue encore, sous des aspects plus ou moins brillants, la pâture de neuf lecteurs européens sur dix.

Pour nous éclairer sur les intentions de Mr. Durrell, nous n'avons guère, jusqu'à présent, qu'une de ses interviews par M. Jean Cau, qu'on ne saurait tenir pour un

virtuose de la maïeutique. S'il n'a qu'à demi réussi dans l'accouchement de son patient, il y a d'ailleurs bien des excuses. J'ai moi-même pratiqué quelques hommes de lettres irlandais, aussi délicieux que déroutants, voire insupportables. Plus proches de nous que maints « Latins » par la sensibilité, l'allégresse critique et pessimiste, la gouaille de soi-même et du monde, ils sont irréductibles à nos catégories intellectuelles les moins rigides, ils les récusent, les brisent ou les tournent, tantôt avec horreur, tantôt avec une infernale perversité. C'est d'ailleurs ce qui rend tellement vaine nos imitations de Joyce, Irlandais entre tous. Nous pouvons raffoler les uns des autres, mais il n'y a pas plus de chances de voir naître un *Ulysse* français qu'une *Chartreuse de Parme* dublinoise. Coupée de la France continentale et gallo-romaine, la Bretagne nous aurait-elle donné notre Irlande ? Céline, Breton de Courbevoie, si étranger à toute Méditerranée aussi bien qu'à tout germanisme, nous le laisserait supposer. Mais quatre siècles et demi se sont écoulés depuis le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII...

Ne soyons donc pas surpris si Durrell, sollicité assez naïvement par un journaliste parisien, s'échappe en alléguant « qu'il y a le Poème, ou bien qu'il y a la Vie, et qu'évidemment le Poème et la Vie, c'est la même chose; que l'existence du poète confirme la vie de la société, que cette vie est imaginaire et que le monde est créé par le poète. » Formule d'ailleurs simple, sinon simpliste, que nous pensons reconnaître, dont il suffirait, pour « s'entendre », de préciser, d'inventorier le contenu. Mais c'est justement lorsque nous essayons avec l'Irlandais cet inventaire que nous ne reconnaissons presque plus rien, et que les plus belles surprises peuvent commencer.

Durrell nous dit encore qu'à la notion bergsonienne de la durée chez Proust, il a voulu substituer le« *continuum* einsteinien ». Mais cette « correspondance » entre une conception scientifique et une création littéraire laisse à l'interprétation une grande marge.

Dans son œuvre même, Durrell nous renseigne mieux, par le truchement des trois littérateurs et des intellectuels sous haute pression qu'il y a logés. Balthazar, le médecin juif et cabaliste se félicite de fournir à l'obscur écrivain irlandais la matière « d'une histoire racontée

par couches successives ». Le romancier anglais Pursewarden, auteur de la célèbre trilogie *Dieu est un humoriste,* se félicite d'avoir « échappé aux absurdes préceptes de la forme narrative en prose, « il dit,, il cligna de l'œil, leva paresseusement la tête », réussi « à créer des personnages sans l'appui de ces artifices. »

Mais il suffit. Nous savons que Durrell, comme quantité de bâtisseurs, ne peut et ne veut pas systématiser son instinct, ses desseins profonds. Voyons-le donc à l'ouvrage.

C'est ici que triomphe justement l'instinct sur toutes les théories appliquées rigoureusement, même quand l'opérateur, tel Sartre, s'évertue à effacer sa « grille », masquer ses échafaudages.

Justine, à la considérer schématiquement, ne serait encore qu'une de ces enquêtes, destinées à nous révéler un personnage plus ou moins enveloppé de secrets, qui ont proliféré depuis dix ans dans la littérature romanesque avec un grand renfort de références psychanalytiques. Le début du livre en apparaît même assez agaçant et décevant. Pourquoi ce texte haché, ces tranches arbitraires de temps ? On subodore le poncif qui nous conduira vers quelque mystère à la noix.

En effet, notre surprise sera très relative quand nous apprendrons que Justine, Juive d'Alexandrie, mariée à un banquier copte, a couché avec la plupart des mâles du récit, qu'elle a passé une saison à Lesbos, pour devenir enfin paysanne dans un « Kibbouz » palestinien.

Mais à ce moment-là, nous avons compris depuis longtemps que l'intérêt, la matière, les beautés de l'œuvre étaient ailleurs. Justine, qui ne me paraît pas la figure la plus attachante ni la plus complexe dans la foule se pressant à travers ces neuf cents pages, a fourni à Durrell un pôle (Stendhal eût dit « un pilotis » comme nous le rappelle Bardèche dans son magnifique bouquin) sans lequel son livre n'aurait probablement pu ni croître ni s'organiser. Justine n'est pas pour autant un simple « faire-valoir ». Mais la vision littéraire de Durrell déborde de toutes parts le cas qu'ont banalisé tant de feuilletons de cette belle nymphomane, aimant qui ne l'aime pas, n'aimant pas qui l'aime, poursuivant un impossible accord entre une sensualité et une cérébralité également à vif.

∴

Au bout de cinquante pages, nous avons accepté de Durrell tous ses caprices, toutes ses distorsions, tous ses bonds en avant, en arrière, sur les côtés, nous y prenons le même plaisir que lui, parce que nous avons senti à quel point cette forme était nécessaire à son projet.

Ce projet, eh bien, ma foi, Durrell a raison et ne s'explique pas si mal : c'est avant tout un poème, la recréation au niveau de la poésie d'un monde déjà bizarrement, fabuleusement poétique par lui-même, d'une société, d'un climat, d'une ville déjà séparés de nous par les abîmes de la guerre et d'une révolution : le Proche-Orient des années Trente, son cosmopolitisme, son immobilité, ses complots, ses fermentations, son gigantesque passé, dans le décor d'Alexandrie, autre pôle de l'œuvre, bien plus important et fascinant que le le pôle Justine.

Il est évident que ce poème n'eût jamais trouvé son espace dans le déroulement réglementé d'un roman « euclidien ». Durrell ne recherche pas tellement, comme nos écrivains de laboratoire, l'inédit du procédé. *Balthazar* est fait surtout des notes que le médecin qui porte ce nom a griffonnées dans les marges du manuscrit où le plumitif irlandais a consigné sa liaison avec Justine. C'est ainsi que nous découvrons d'autres visages, d'autres aventures de Justine et des témoins de son existence. Roman à la deuxième puissance, soit. La recette est cependant à la portée du plus gauche débutant. Et chez Durrell, elle est assez paresseuse, puisqu'il l'a déjà plus ou moins employée dans son premier tome, où l'Irlandais écrit sur Justine, tout en citant largement le livre que lui a déjà consacré un de ses anciens amants, un certain Arnauti, Albanais et psychologue de langue française.

Une société où chacun écrit sur autrui et sur soi-même — Justine a tenu aussi son journal intime ! — c'est bien commode pour un romancier.

Mais ce qui compte, c'est l'usage que fait Durrell de ces commodités. Elles lui permettent de distribuer une substance extraordinairement riche et diverse dans un espace romanesque élargi, libéré. L'auteur a choisi en somme le premier biais qui s'offrait à lui pour s'évader des contraintes du roman « horizontal ». Il s'ébroue

dans cette liberté capricieusement, superbement. L'œuvre y perd un peu en clarté, mais jamais à la manière de Faulkner, de ses obscurcissements et de ses ellipses systématiques qui truquent une histoire en général sommaire. La vie n'est pas limpide. Et le sentiment de la vie, de sa densité, de ses leurres, de ses méandres, est bien l'inspiration première de Durrell. Avec cet Irlandais, nous repassons souvent, par les mêmes endroits, nous revoyons plusieurs fois les mêmes scènes, mais sans jamais éprouver cette déprimante impresion de radotage, de piétinement, de rumination stérile que laissent derrière eux, que leur auteur le veuille ou non, les textes de M. Robbe Grillet.

∴

Les choses de l'amour et du sexe tiennent dans ces livres une place considérable, et qui peut apparaître, surtout dans *Justine*, assez envahissante. Mais jamais on n'y relève le caractère de morne obsession qu'elles prennent dans le puritanisme anglo-saxon. Durrell est aux antipodes de ce puritanisme. Jamais son allégresse foncière, allégresse d'un écrivain qui est aussi tout à fait « dégagé » quant à la politique, ne perd entièrement ses droits, qu'il évoque des souvenirs pantelants, de lourdes tragédies du désir, ou qu'il épie, d'un œil amical et narquois les plus bizarres combinaisons des sentiments et des sexes.

Et puis, cette fermentation de la chair trouve ses correspondances, ses nourritures, son cadre naturel dans cet Orient pourrissant, torpide, bâtard, souvent écœurant mais cependant fascinant, dont Durrell a recréé, avec une merveilleuse touche impressionniste, les reflets, les odeurs, le pullulement, et aussi la majesté.

Que l'on n'aille surtout pas comparer Durrell aux petits personnages de par ici, rabâchant leurs coucheries dans une écriture étriquée. Durrell s'occupe abondamment de l'amour, de la libido. Mais ses livres palpitent aussi de la vie de l'esprit. Les monceaux d'idées que brassent ses héros, le vieil Orient des sectes, de la gnose, de Plotin participent à leur grouillement.

Tant et si bien qu'après avoir parlé depuis un grand moment de ces livres, comme je le fais, il semble que l'on n'en ait rien dit. Et il faudrait, en effet, consacrer au moins toute une chronique seulement aux portraits de

Durrell, et à ses images. Portraits que n'enferme plus, bien entendu, aucun cadre classique, mais d'une facture constamment savoureuse. Personnages qui se révèlent peu à peu, comme dans la réalité. Les grands rôles, les deux frères coptes, Nessim l'élégant et insondable banquier et Narouz le terrien de l'oasis à la face difforme et au cœur bouillonnant, Pursewarden l'écrivain réfugié dans l'ironie et le paradoxe avant tout pour se divertir lui-même, Pombal le Français noceur et affectueux, les trois femmes, Justine, Cléa, Mélissa la petite danseuse phtisique, Balthazar l'omniscient, cynique avec un si parfait naturel. Mais aussi quantité de bonshommes de second plan, qui déchaînent l'humour et le pittoresque de Durrell, tel l'inénarrable Scobie, vieux pirate pédéraste, aux allures de Polichinelle cassé, devenu le funambulesque chef des services secrets égyptiens, fabriquant un whisky synthétique dans sa baignoire et hantant les bouges à matelots avec des jupons de clocharde et un chapeau à fleurs d'antique douairière. On ne peut rien lire de plus hilarant, malgré le lugubre du symbole, que la survie de Scobie dans son perroquet imitant sa voix avec une scandaleuse fidélité, et sa mort définitive quand l'oiseau défunte à son tour. Et les moindres silhouettes comportent quelque trait direct, imprévu et juste qui les fait aussitôt bouger : une Anglaise « d'une affabilité stridente », Mahmoud, doyen de la corporation des circonciseurs, « gros homme ovale avec une moustache huileuse, toujours sur son trente-et-un, et mis à part le tarbouche rouge, il avait vaguement l'aspect d'un médecin de campagne français qui aurait filé à l'anglaise. »

Les images : jamais sans doute depuis Proust, on n'en a vu une pareille éclosion, à propos de tout, dans tous les registres, fantastique, tendre, cocasse, salace, satirique. Mémoires, mais sans l'étroitesse de la perspective unique, succulent fourre-tout, roman d'avant-garde pour la technique, ces livres sont d'abord, comme je l'indiquais plus haut, une suite de poèmes, dédiés aussi bien au désert, au vieux pays copte, splendidement évoqués, qu'au quartier des putains, « assises là, en pleine rue, telles des cariatides soutenant les ténèbres, les souffrances de l'avenir peintes à même leurs paupières, veillant, attendant l'immortalité tout au long du temps fatidique. »

Il faudrait dire encore que *Mountolive,* le troisième « volet », où l'on voit un jeune diplomate anglais et ses amours avec Leila, l'Egyptienne raffinée, mère de Nessim et Narouz, relève davantage du récit traditionnel. Mais il n'est pas moins riche, poétique et intelligent que les deux précédents, quoique l'on en ait dit.

Seul le quatrième volume, consacré à Cléa, la peintresse vierge, qui n'a pas encore paru, nous permettra un jugement définitif sur le dessein de Lawrence Durrell, sur l'ampleur de sa réussite. Mais dès à présent, ses trois livres sont une écrasante leçon pour nos petits praticiens. *Mountolive* fermé, on ne plus revenir qu'avec une sorte de pitié ironique à leurs exercices de laboratoire, leurs fastidieuses mesquineries.

Lucien REBATET.

LES ESSAIS POLITIQUES

Par le trou de la serrure

La France est un cancer.
L.-F. CÉLINE

C'EST probablement les pages consacrées à la captivité des militaires français dans les camps du Viet-minh qui retiendront particulièrement les lecteurs du remarquable livre de M. J.-R. Tournoux, « Secrets d'Etat » (1). L'ambition apparente de l'auteur est de révéler quelles furent les étapes essentielles de l'aventure politique française durant les quinze dernières années, il ne se livre ni à une étude historique d'ensemble, ni à une tentative d'explication, se contentant de faire défiler, selon une méthode qui doit beaucoup à la technique cinématographique, une série de cartes postales, d'instantanés, de documents divers, citant des fragments de dialogues, de discours, en somme tout ce qui lui semble caractéristique d'une situation, d'un caractère, d'une biographie. Le désordre apparent, auquel oblige le procédé, désorientera peut-être un peu, mais on s'habitue vite à ce genre si particulier de narration qui laisse dans l'ombre des épisodes très importants (la querelle de la C.E.D., par exemple) au profit de toute une histoire secrète qui étonne ou inquiète. M. Tournoux d'ailleurs apparaît le moins possible, ne commente à peu près pas les faits qu'il rapporte, ce n'est pourtant pas un témoin impassible, on le sent à la manière dont il choisit ces faits, dont il les groupe ; son habileté est bien là, dans cette fausse liberté qu'il laisse au lecteur, dans la conclusion qu'il lui suggère sans la formuler.

(1) *Plon*, 1960.

Voulant expliquer en profondeur la crise qui se manifesta le 13 mai 1958 et qui continue sous nos yeux, l'auteur était obligé de montrer de quelle manière l'armée s'était transformée, quels changements psychologiques radicaux lui avaient donné une conscience politique, avaient affermi sa voix, avaient fait de la Grande Muette une des forces essentielles du vide français. Il fallait donc remonter à l'aventure indochinoise, à Dien-Bien-Phu et à la découverte de la « guerre subversive ». Trois événements semblent dominer, depuis vingt ans, la conscience politique française, c'est justement à cause de leur valeur déterminante qu'on risquerait de les oublier, de chercher à les oublier. Il y a d'abord l'exode de juin 1940 pendant lequel s'est manifesté, et pour la première fois de manière éclatante, l'effondrement du sens moral de la nation française. Un peu plus tard, c'est la terreur de 1944 où se mêlent le goût du sang, le plaisir de la vengeance et l'effet d'instructions fort précises adressées par le Comité d'Alger ; ses effets sont encore perceptibles aujourd'hui, bien qu'il s'agisse d'un problème tabou par excellence, et autant chez les bourreaux que chez les victimes, si ce n'est pas de la même manière. Quant à la guerre d'Indochine, elle peut se résumer en deux épisodes : la chute de Dien-Bien-Phu et la captivité.

Après quelques mois passés dans les camps du Viet-minh, le dressage a déjà eu des résultats. Dans une conférence à l'Ecole supérieure de guerre, le capitaine Prestat remarque : « Une des choses qui m'ont beaucoup frappé, lorsqu'un contingent d'officiers a été libéré, c'est qu'ils semblaient avoir été dépouillés de toute personnalité et qu'ils avaient transporté avec eux l'aspect grégaire de leur vie de prisonnier. A chacune de nos questions, ils se consultaient et répondaient non individuellement mais collectivement. »

Cela avait commencé par ce que M. Tournoux appelle les « abimes de l'humiliation » : dès la chute de la forteresse tous les chefs d'unité, l'état-major, les commandants des points d'appui sont emmenés dans les positions ennemies pour reconstituer la bataille, répondre aux questions des officiers du Viet-minh, justifier telle manœuvre, expliquer les plans de défense et l'échec final. C'est la véritable victoire des anciens maquisards sur les brevetés de l'Ecole de guerre. Les jours suivants, marche de 850 kilomètres à travers la brousse, avec 25 % de décès. Dans les camps, sans barbelés, la mortalité atteint 50 % de l'effectif, les Nord-Africains bénéficient d'un traitement de faveur ; avant leur libération ils recevront des consignes : rester disciplinés, regagner l'Afrique du Nord et entreprendre la guerre de libération...

Les conditions de vie étaient effroyables, la nourriture souvent inexistante, les médicaments inconnus, mais les prisonniers n'étaient pas maltraités. Dans certains cas, les évadés

furent condamnés à mort et exécutés, dans d'autres l'épisode servait de base à la « rééducation ». Un colonel V.M. déclarait ainsi à un évadé repris : « Vous venez de vous évader. Peut-être vous attendez-vous à être fusillé. C'est ce que l'on fait chez vous, je crois, en pareil cas. On ne vous fusillera pas. On ne vous punira même pas. Car pour nous, vous n'êtes plus un prisonnier dans le sens impérialiste du mot. Pour nous, vous n'êtes qu'un homme qui a été trompé. Vous ne comprenez pas encore. Vous avez tenté de vous échapper. C'est normal, cela n'a pas d'importance. Nous allons vous donner la chance de vous améliorer. Mais si vous vous obstinez dans l'erreur... alors vous aurez démontré que vous n'êtes qu'une bête malfaisante et corrompue qu'il faut abattre. »

C'est le capitaine de Braquilanges qui semble avoir le mieux décrit les diverses phases de l'endoctrinement subi par les prisonniers : « On vous répète qu'on ne veut pas faire de vous des marxistes, mais simplement vous ouvrir les yeux sur certains problèmes que vous ignorez. On appâtera les uns en leur parlant des injustices sociales, les autres de la conjoncture, d'autres de problèmes philosophiques ou métaphysiques, de réalisations techniques ou scientifiques... Bref, en excitant votre intérêt on veut arriver à vous présenter les choses sous un angle tel que vous en arriviez à douter... Si vous en arrivez là, le lavage du cerveau est réussi : vous êtes réceptif. » A cette phase de *mise en condition*, c'est-à-dire de destruction fondamentale d'un système d'idées et de valeurs, va succéder un travail d'explication, une sorte de reconstruction, à partir de données différentes, des associations intellectuelles. « L'individu finit par réagir comme une mécanique sans discernement ; il est complètement amorphe et ne réalise plus les changements de situations ou l'absence de logique. C'est ce qui explique l'apathie du communiste en face des volte-face du parti. »

A ce stade le prisonnier commence, comme un écolier distrait qui finirait cependant par apprendre ce que ses camarades ânonnent autour de lui, à associer des expressions qui lui paraissaient contradictoires, d'abord par contrainte, ensuite par habitude : « Quand on vous dit : *Colonialistes*, vous associez immédiatement : *Valets des impérialistes américains*, à *capitalistes*, vous associez aussitôt : *fauteurs de guerre*... » La dernière phase de cette éducation politique est atteinte lorsqu'on peut demander à ces prisonniers de signer des pétitions, de rédiger des aveux, donc de se compromettre politiquement (2).

---

(2) Cette analyse reste sommaire : Son auteur et celui qui la cite doivent considérer qu'il est inutile de donner trop de détails sur ces méthodes.

Libérés, ces officiers ont ce que M. Tournoux appelle « la fièvre jaune », ils ne pourront plus considérer la guerre de la même manière, en même temps l'armée est devenue anticapitaliste, elle s'est prolétarisée, se coupant à peu près complètement de cette bourgeoisie où se recrutaient autrefois ses cadres. Le divorce entre l'armée et la caste au pouvoir ne se manifestera qu'à l'occasion de la guerre d'Algérie, mais il fallait en chercher les sources dans la plaine des Joncs.

M. Tournoux veut expliquer notre histoire, et il faut reconnaître que sur tous les sujets qu'il aborde, il apporte une documentation très neuve, toujours riche, souvent puisée à des sources parfaitement confidentielles. Qu'il s'agisse de l'affaire Ben Bella, de l'opération de Suez ou du 13 mai 1958 c'est lui qu'on citera maintenant comme une référence essentielle. « Les treize complots... » des frères Bromberger, comparés à ces « Secrets d'Etat », apparaissent d'une légèreté étonnante et ressemblent à une aventure de boys-scouts qui auraient trop lu *Fantomas*. Il faut s'étonner : comment est-il possible, en ce moment, au milieu de cette chloroformisation générale de l'opinion publique, de disposer de tels documents et de les publier ? Autre signe : pourquoi parler si peu, avec une telle prudence de l'affaire du bazooka ? L'auteur se contente d'affirmer simplement : « L'affaire est trouble, ne sera jamais éclaircie. » C'est pour cette raison, sans doute, qu'il ne lui consacre qu'une vingtaine de lignes, dans un volume qui fait près de cinq cent pages. Il paraît assez curieux qu'un homme par ailleurs si habile à démêler les intrigues, à en révéler les différents aspects, qui détaille les projets de la « Nouvelle Cagoule » avec tant de précision, se trouve si démuni en cette circonstance. On peut toujours lui conseiller à ce sujet de lire l'étude de Pierre Vidal-Naquet qui se termine ainsi : « M. Michel Debré est premier ministre de la République du bazooka. »

En fait la thèse de M. Tournoux est assez simple et peut être assez facilement résumée : d'après lui, un des éléments essentiels de la véritable vie politique française serait constitué par la « Nouvelle Cagoule ». « Un état-major militaire et politique, le *Præsidium*, coordonne les activités des différents groupes, télécommande les opérations, inspire les personnalités, parfois, souvent même à l'insu des intéressés. La grande technique est d'agir par documents d'information anonyme, très charpentés, citant des faits précis, s'appuyant sur des références : les textes pétris d'intoxication, ce ferment redoutable, sont envoyés sous pli personnel à ceux qui occupent des postes importants dans l'armée, l'administration, la presse, au Parlement. Le travail est parfois tissé d'affabulations. Souvent aussi il semble si sérieux qu'on peut rejeter l'argumentation, non la jeter dans la corbeille comme un vulgaire libelle anonyme... La Cagoule a le don d'ubiquité ? Elle ne possède pas toujours, sauf au

sommet, de structure organique. Pas de serment, pas de fichier. Elle se résume en un ensemble de réseaux d'amitiés, de complicités. C'est une franc-maçonnerie sans discipline de loges. Des chapelles plus qu'une église. Des S.R. plus qu'une armée. Une conjuration plus qu'une organisation... On ne décapite pas la Cagoule. C'est une hydre dont les têtes repoussent. On ne la détruit pas : c'est un serpent dont on coupe les anneaux, sans détruire la vitalité. »

Il est peu important que M. Tournoux se soit servi de l'appellation de « Cagoule » pour une organisation qui ne ressemble en rien à celle qu'Eugène Deloncle avait organisé vers 1936. Il est vrai que les deux mouvements ont au moins un membre en commun. A ce compte-là, on aurait pu dire que la Résistance, on pourrait dire que tel parti politique, sont de nouvelles « Cagoules »... La partie la plus brillante de ces « Carnets secrets » est ainsi consacrée aux méthodes d'organisation de ce mouvement, à sa structure, à son action dans la préparation du 13 mai, à son rôle depuis le retour de De Gaulle au pouvoir. Lorsqu'on saura qu'une partie importante du livre est consacrée à la célébration des faits, des gestes, des opinions et des jugements du Président de la République, on aura sans doute une opinion un peu plus précise sur les objectifs véritables de M. Tournoux. La publication de ces « Carnets secrets » est au plus haut point un acte politique qui vient au moment nécessaire.

∴

Quel est le goujat qui n'a pas bavé sur moi ?

De Gaulle (3)

Quel que soit le « gaullisme » de l'auteur, le but qu'il a recherché en publiant cet essai à un moment où semblait s'amorcer un reflux de l'opinion publique, l'opposition un peu schématique d'un Pouvoir admirable et d'une abominable conjuration, on aura certainement recours à lui pour tracer un jour un portrait de celui qui affirme incarner depuis vingt ans la légitimité de la Nation. Ce qui paraît le plus étonnant chez De Gaulle, en dehors de sa puissance de mépris, ce qui est en quelque sorte son « génie », c'est une manière de ne pas être *vivant*, de ne pas participer au quotidien, à l'insignifiant, à ce qui fait l'essentiel de l'existence de ses contemporains, une manière de ne pouvoir communiquer avec les autres hommes que grâce à une relation d'autorité, de n'être sensible qu'à l'aspect

(3) Déclaration faite à l'auteur des « Carnets secrets », comme la plupart des citations suivantes, les autres étant extraites de discours ou de conférences de presse.

théorique des problèmes politiques (4). A mesure que les années passent, mûré dans sa solitude, de plus en plus enfoncé dans son rêve de grandeur nationale, revenant sans cesse sur cette identification fondamentale entre lui et la France, s'affirmant comme le symbole de l'essence historique du peuple français, De Gaulle s'éloigne déjà de nous, de notre temps (il n'aura été sensible qu'à certains de ses aspects, refusant, par exemple, toute valeur à l'arme psychologique et aux théories de la guerre subversive) et de notre vie.

Grâce à M. Tournoux, il est possible de réaliser une sorte d'anthologie gaulliste qui renseigne sur le jugement politique, les thèmes de réflexion et le caractère du Chef de l'Etat :

« La volonté couve, en réalité, de voir l'influence, le rayonnement du pays s'accroître. A la vérité, c'est cela le gaullisme. Je ne le dis pas parce que je suis là, mais parce qu'il y a eu, à un moment, confusion entre l'homme qui passe et la réalité de l'Histoire qui demeure. »

« Chaque Français fut, est ou sera gaulliste. Je ne jurerais pas qu'à quelque moment, malheureusement trop tard, le Maréchal Pétain lui-même ne l'ait été quelque peu... ».

« On viendra ici lorsque je serai mort. Il y aura une grande croix de Lorraine en granit. On l'apercevra de très loin. »

« Le communisme est pour la Chine le moyen de se centraliser, de s'industrialiser, de mener à bien, avec le maximum de déchirements et de cruautés, une immense entreprise pour laquelle le capitalisme n'a plus assez de vertu. Après quoi, les Chinois enterreront le communisme. »

« Moi, j'étais la France, l'Etat, le gouvernement. »

« Sous les cendres, il y a souvent des braises. De ces braises peut jaillir la flamme. »

« Pour l'heure, les Français pensent à leur niveau de vie. Ce n'est pas une ambition nationale. »

« Le général De Gaulle n'a pas de prédécesseurs. »

M. Tournoux a raison de mettre en relief l'aspect *habile* de De Gaulle, en remarquant : « ...il transpose en politique, et à forte dose, la ruse, le camouflage des intentions propres aux capitaines. Sa diplomatie peut devenir alors de la cautèle, et, au bénéfice des artifices de la stratégie, sa tactique use du stratagème... Tour à tour d'une habileté consommée ou bien d'une intransigeance calculée, magicien du verbe, artiste du

(4) Pas un Français ne pourrait sans doute se *reconnaître* dans le Président de la République ; de son point de vue il s'intéresse seulement à ce que pourrait dire une personne nommée « La France »...

vocabulaire, il est loyal à l'état pur, vis-à-vis de ce qu'il juge être l'intérêt supérieur de la Patrie, mais il ne refuse pas vis-à-vis de ses interlocuteurs quotidiens l'omission ou la feinte, pour les besoins d'une juste cause. » S'il fallait s'en persuader il suffirait de relever dans *France-Soir* du 4 février deux déclarations faites par le Président de la République après son discours du 29 janvier : « Je crois de moins en moins à l'intégration. L'Algérie devra être un Etat fédéré avec les liens les plus étroits possibles avec la France. » Et encore : « La francisation, c'est une formule qui n'est ni heureuse ni utile à la France. »

Derniers traits : De Gaulle est incorruptible, il sait être implacable, il lui arrive d'être impitoyable.

M. Tournoux a placé en tête de son livre cette dédicace : « Pour mes enfants, contre la haine. » Cela fait plaisir aux pères de famille ; quant à la haine, c'est aussi la chose du monde la mieux partagée. Où est la haine en 1960 ? Qui en a le monopole ?

Frédéric PIERRET.

NOTES DE LECTURES

Stephen SPENDER : « *L'écrivain engagé* » (Plon).

« Ainsi leur table, jonchée de papiers, de carnets, de crayons, de mots et encore de mots, d'une infinité de mots, déversait partout des flots d'idéologie... Tout se convertissait en termes intellectuels se référant à des concepts idéologiques dans le cadre de l'analyse historique. Le marbre ni les monuments dorés ne pouvaient résister au gigantesque processus de fusion qui les transmuait en motifs idéalistes sous-jacents à des fantaisies éthérées. Un lourd filet captait les statues pour les noyer dans le courant de la dialectique historique. Et, surplombant le tout, trônaient les intellectuels modernes, ricanants et querelleurs, pris au piège de leur propre conscience, qui les plaçait au centre des luttes historiques passées et futures. Ces analystes rabougris, ces penseurs aux joues roses prétendaient écraser de leur supériorité les splendides inventeurs du passé...» Ce passage, dans lequel il faut noter la répétition de l'adjectif *historique*, donne assez bien le ton du récit-roman de Stephen Spender et définit son objet. Il s'agit d'une conférence, d'une rencontre, d'un colloque, d'un séminaire, rassemblant à Venise, après le XXe Congrès, quelques écrivains russes et occidentaux. Les Russes, souriants et prudents, de préférence en groupe, sortent rarement de leur silence si ce n'est pour énoncer quelques banalités qui paraissent pleines de force sur le rôle des écrivains dans la société (on ne parle plus des « ingénieurs des âmes »), la défense de la paix et l'absolue nécessité de telles rencontres. Les Français et les Italiens s'emploient à assurer leur publicité, parlent de leurs œuvres passées et futures, continuent l'interminable dialogue obsessionnel qui se poursuit depuis des années entre diverses revues et hebdomadaires sur le sens de l'Histoire, la nécessité de l'engagement, la notion de prolétariat... On songerait à une satire, mais *L'écrivain engagé*, en fait, est une description assez réaliste d'un de ces congrès comme il s'en tient chaque année ; il suffit d'ouvrir une revue comme *Preuves* pour retrouver le ton exact de ces rencontres, pour lire une seconde fois ces discours que Stephen Spender semble avoir sténographié. Un seul per-

sonnage semble un peu caricatural, c'est Bonvolio qui préside les séances : « Ce que nous avons à débattre, dit-il, c'est la question de savoir si nous pouvons effectivement nous rencontrer à nouveau, et dans l'affirmative, de quoi nous pourrions discuter. Afin d'en décider, le mieux est de commencer par aborder les idées d'ordre général, pour déterminer les points d'accord possibles... Chacun de nous marque donc pas sa présence sa volonté de rechercher les contacts, avant celle d'exprimer son désaccord. Nous adhérons tous ici au principe du dialogue. » Que ce genre de rencontre soit inutile, personne, ou presque, n'en doute, mais Stephen Spender nous le fait ressentir jusqu'au vertige, grâce à cet accablement physique que font naître ces discours interminables et véridiques. *L'écrivain engagé* est une description minutieuse de la logorrhée de certains intellectuels occidentaux, et aussi une tentative d'explication de leur naïveté.

Jean-Paul BONNAFOUS.

Roger RUDIGOZ : « *Chien méchant* » (Julliard).

Dans son dernier roman, Roger Rudigoz n'a rien perdu de sa verve, mais on n'y retrouve pas l'entrain, la furie romanesque de ses premières œuvres. *Chien méchant* est un plaidoyer passionné en faveur du pacifisme, une véhémente dénonciation de cette manie qui pousse les hommes du XXe siècle à se grouper en factions, à risquer leur vie pour des illusions; les plus mauvaises causes ont leurs purs, leurs martyrs, et les meilleures, quand elles triomphent, amènent au pouvoir les pires de tous les hommes. L'aventure du héros, importe peu, elle n'est que le cadre assez schématique de ces méditations post-céliniennes. M. Rudigoz semble conseiller un désengagement, la retraite dans une bibliothèque choisie. Comment lui donner tort ? Mais il y a le monde qui vient de plus en plus frapper à notre porte, son fracas qui réveillerait un sourd. Comment y échapper ?

Par une sorte de gageure, quelques pages du livre n'ont rigoureusement rien à voir avec le récit et les personnages, elles sont consacrées à la description d'un cocktail chez l'éditeur de M. Rudigoz, et très réussies. Au milieu de « dominicains de choc et de jésuites prêts à danser le rock pour se faire admettre dans les *cercles libres* », apparaissent tous les personnages de la comédie littéraire parisienne, ils sont caricaturés avec une amitié acide, ou une méchanceté prudente. « Dutourd avait une tête d'Auvergnat, mais un Auvergnat élevé à Oxford. Une grosse moustache patriotique sous le nez. Il promenait Stendhal en taxi depuis quelque temps. « Willy de Spens ? « il semble toujours assis dans une chaise à porteurs le jour de la grève des laquais. » Lanzmann ? « rouge et blanc comme un yogourt avec des fraises et une moustache. » Et encore : « Il vit François Mauriac, l'œil mi-clos, le regard perdu dans la fumée des cigarettes, le nez en tremplin de ski, Croquignol élevé

au Vatican, la bouche muselée de petits dégoûts, un sourire amer au bout des dents, un air de se retirer, de démissionner, de s'éloigner par délicatesse. Et, soudain, le regard sortait de la fumée comme d'une haie le canon d'un fusil. On avait alors l'homme de Dieu, l'homme du Style, l'enfant perdu dans les brumes catholiques, le saint, le visionnaire, l'agneau, le sagouin, tout ce que l'on voudra, tout ce qui était dans cette force, dans cette présence, dans ce chêne de la vie littéraire. »

Jean-Paul BONNAFOUS.

Anne WALTER : « *Monsieur R* » (Grasset).

Anne Walter vient d'écrire le roman de la jeune fille incertaine qui ne sait pas encore très bien comment utiliser sa jeunesse et ses charmes. Sûre seulement de ses silences, de ses refus imaginaires, elle cherche et attend le vainqueur : Agnès travaille dans l'ombre du grand écrivain. Elle épie ses rides, ses caprices et ses sourires, elle trouve des motifs à son indifférence. « Nous avions tous le sentiment qu'il se passait quelque chose, que Monsieur R. portait la plus profonde attention à des événements intérieurs fragiles, imprécis, et qui, lentement prenaient forme en lui. » Agnès ne sait que désirer ,elle voudrait seulement qu'on la considère comme une grande personne; son enfance est encore proche et Monsieur R. a pris la place de la poupée préférée, mais le jeu ne semble guère le passionner, à moins qu'il ne soit sans imagination. Rien ne se passera donc, Monsieur R. prend la main d'Agnès, la raccompagne en voiture, lui reproche avec négligence, d'être secrète et lointaine. Elle remarque : « Secrète, oui... mais pas lointaine. » Agnès aura son rendez-vous, mais attendra sans se montrer pour être sûre que son grand homme est bien venu, on frappera même une nuit à la porte de sa chambre ; une méprise lui fait perdre ce qu'elle imagine être sa chance. Désespérée, croyant déjà sa jeunesse gâchée, elle sera la fugitive maîtresse du secrétaire de l'écrivain parce que cette aventure ne peut avoir d'importance. De cette manière qu'elle ne souhaitait pas, elle abandonne quand même le monde des enfants et commence à avoir un passé. La fin du désespoir, la confiance en soi et la prudence viendront plus tard.

De cette histoire linéaire, presque banale, Anne Walter a tiré un récit plein de charme, qui séduit surtout par son étrange pudeur. Les jeunes gens aiment à détailler leurs échecs, leurs malheurs et leurs colères, les femmes préfèrent la honte silencieuse ou l'exhibition. Pour une fois c'est autre chose qui nous est proposé : une évocation de ces années mouvantes où une femme hésite encore entre le désir de retenir l'attention, d'intriguer, et le souci de ne pas être entraînée trop loin, de réserver l'avenir. Mlle Walter a encore trop d'admiration pour ce pseudo-classicisme fait de subjonctif et de notations psychologiques (« ...il était trop habile pour être

dupe, que ce fût des autres ou de lui-même »), cela aussi finit par passer. Mais tant pis pour elle si ce premier livre semble une autobiographie et si des quadragénaires avantageux prennent la fille devant la porte de sa chambre.

Jean-Paul BONNAFOUS.

Angus Wilson. *Les 40 ans de Mrs Eliot* (Stock).

A quarante-trois ans Mrs Eliot semble vraiment avoir « tout pour être heureuse ». Elle n'est pas belle mais elle a le charme particulier des « jolies laides » et on s'accorde à trouver « intéressant » son visage aux traits irréguliers. Elle ne paraît pas son âge. Elle est intelligente, cultivée et spirituelle. La réussite de son mari, avocat londonien réputé, lui assure un confortable train de vie et elle habite, Lord North Street, une belle maison ancienne avec deux domestiques italiens. Elle aime son mari avec son « allure de jeune homme qui a réussi » et partage avec lui un sens de l'humour « qui leur permet une certaine indépendance vis à vis l'un de l'autre ».

Enfin elle a de nombreux amis aux yeux desquels « l'aisance avec laquelle elle dit des choses absurdes ou ironiques la fait apparaître comme d'un élégant non conformisme ».

Bien qu'elle n'ait pas d'enfants Mrs Eliot mène une vie très active et même fatigante qu'elle partage entre les mondanités, une collection de porcelaines anciennes et une association d'aide aux vieillards qu'elle préside avec autorité et désinvolture.

Bref c'est une femme qui se sent très à l'aise dans la vie et qui éprouve une intime et fort plaisante satisfaction d'elle-même.

Telle est Mrs Eliot jusqu'au jour où, au début d'un voyage autour du monde qu'elle a entrepris avec son mari, celui-ci meurt de la plus stupide manière, dans un hall d'aérogare, sous les balles d'un jeune terroriste qui visait en réalité le ministre de l'éducation nationale d'un petit pays récemment « décolonisé » de la presqu'île malaise.

C'est sur cette mort absurde et tragique que se termine la première partie de ce nouveau roman d'Angus Wilson dont le nom avait été révélé au public français il y a un peu plus d'un an avec « *Attitudes Anglo-Saxonnes* » et dont c'est le deuxième livre traduit en français par Claude Elsen. Et quelle traduction, élégante, intelligente et fidèle aux moindres intentions de l'auteur, aux moindres inflexions de sa démarche romanesque, aux plus subtiles nuances de ses analyses !...

Après ce début d'une cadence merveilleusement allègre, d'une verve et d'une ironie également admirables et qui nous offre l'un des plus beaux portraits de femmes que le roman anglais nous ait donnés à voir depuis longtemps, nous voyons Mrs Eliot tenter de s'adapter à un monde bien différent de celui où elle a vécu jusqu'alors et où ses rapports avec les êtres mêmes qu'elle croyait le mieux connaître et le plus sincèrement aimer se trouvent soudain

inexplicablement transformés. Pour Meg Eliot désormais la vie sera faite de solitude et d'une relative pauvreté. Le décor de cette vie ce sera celui des chambres d'hôtel bon marché, des meublés sinistres ou celui des chambres d'ami que recrue de solitude elle finit par accepter. Elle va aussi s'efforcer, mais elle n'y réussira qu'à moitié et non sans se blesser assez cruellement, de renoncer à être la brillante Mrs Eliot » cette « jeune femme du monde à la mode d'aujourd'hui » qu'admiraient avec une secrète jalousie ces femmes vieillissantes, solitaires et désemparées qu'avec une affectueuse condescendance Meg Eliot appelait autrefois ses « canards boiteux ».

Nous n'oublierons pas de sitôt les « canards boiteux » de Mrs Eliot, Lady Pirie qui veut encore tenir son rang et qui ne sait que faire de son « jeune homme en colère » de fils, Poll et sa volonté d'être gaie parce qu'elle n'est pas heureuse, Jill Stokes mère et grand'mère frustrée.

Nous n'oublierons pas non plus l'extravagant phalenstère campagnard où Meg Eliot va passer quelques mois de convalescence et où elle retrouvera avec son frère, étonnant personnage, typiquement britannique, d'homosexuel vaguement puritain, les souvenirs d'une enfance qu'elle croyait avoir oubliée.

Jacques POILLOT.

Jacques CHEVALIER : « *Entretiens avec Bergson* » (Plon).

« Il y a plus de choses dans les cieux et sur la terre, Horatio, que ne peut en rêver ta philosophie » dit Hamlet alors que l'Ombre vient à peine de quitter la scène. Et comme un écho singulier, l'un des plus grands philosophes de tous les temps, Henri Bergson, confie à son élève et ami : « Il y a bien des choses dans ce monde que nous ne connaisons pas. »

Les « Entretiens avec Bergson » de Jacques Chevalier ont cette rare vertu d'apporter sur l'évolution spirituelle du penseur des lumières directes. Cela mérite d'être souligné, parce qu'il n'est pas fréquent qu'un philosophe commentant la pensée d'un autre philosophe n'intervienne personnellement à tout propos pour juger et n'assortisse son étude considérations subjectives. Bergson, on le sait, avait interdit la publication après sa mort de tout fragment inédit, cours, leçon, correspondance, manuscrit. Mais il considérait M. Chevalier comme l'interprète le plus qualifié de sa pensée : l'approbation qu'il a notamment donnée aux cours professés par ce dernier et à ses conférences, dont le texte lui avait été préalablement soumis, confirme à la fois la confiance qu'il avait en ce témoin de quarante ans de sa vie et l'estime qu'il nourrissait pour l'homme et son œuvre.

La méthode de M. Chevalier est celle-là même qui fit naguère le succès des « Logia » du Père Pouget (qu'il publia et qu'il faudrait d'ailleurs relire, en contre-point de ces « Entretiens »). Il raconte dans un style très direct ses rencontres avec son maître, en situe exactement le cadre et les conditions suivant un ordre chronologique rigoureux —

de 1901 à 1940 —. Il ne redoute pas d'accumuler les détails, qui, d'ailleurs, surprennent parfois, moins lorsque l'auteur (on pourrait presque dire le récitant, tant le rythme, le ton restent égaux, soutenus) donne les heures exactes de son arrivée ou de son départ auprès de son maître ou le menu des repas pris chez lui,que lorsqu'il fait citer par Bergson quantité de références bibliographiques. Ainsi (p. 223) : « Quant à vos méditations sur l'apparence, qui ont été récemment publiées dans la revue de Rudolf Eucken, « die Tatwelt », je les ai à nouveau admirées, etc... ». On est enclin à se demander si Bergson a vraiment rappelé le nom de l'éditeur, le titre de la revue (ailleurs, la date et le lieu de la publication) alors même qu'il parle à l'auteur d'un texte tout récemment paru. Car il s'agit d'un dialogue, et non d'une correspondance, Mais il faut bien admettre que l'esprit infiniment méthodique et précis de Bergson ne laissait rien dans l'incertitude. Au surplus, le lecteur de ces «Entretiens» s'habitue vite à cette cadence et accepte aussi bien certaines redites qui pouraient ne pas paraître indispensables.

Ce sont là des détails de forme inhérents au mode d'exposition. Le témoignage y gagne en authenticité (mais qui eût douter de celle-ci, même sans détails et l'essentiel de ce livre en ressort d'une manière plus éclatante : l'évolution religieuse de Bergson, du judaïsme assez mou de son enfance jusqu'au seuil du catholicisme, vérité intégralement acceptée, admise et qui fut autant le résultat que la cause de l'apport bergsonien au renouveau du spiritualisme. On ne peut citer les remarques, les déclarations édifiantes, qui abondent, comme : « Ma grande découverte fut celle de la vie intérieure », ou « Dans le mysticisme on ne voit trop souvent, d'abord, que l'exaltation », ou celle-ci, sur la méthode, qui est répétée à trois reprises aux premières pages : ne pas penser « tout fait » mais penser « sur mesure ».

L'importance du témoignage de M. Chevalier se mesure aisément. Nul n'avait jusqu'ici éclairé sous ce jour le philosophe de génie dont la gloire n'effaça jamais la modestie ni la discrétion. Et il n'apparaît pas non plus qu'aient été révélés aussi clairement les ressorts de la pensée secrète de Bergson, ce penseur constamment préoccupé de la notion fondamentale de la religion, la liberté, et de qui reste l'image, selon le mot de M. Chevalier, d'une « âme lumineuse de charité ».

W. P. ROMAIN.

ALAIN MANEVY : *L'Algérie à vingt ans* (Ed. Grasset - Enquêtes et documents.)

Voilà un livre alerte, vite écrit, vite lu, quelquefois attachant par des observations vraies : ainsi des descriptions de ces légionnaires qui ont toujours le coup pour tout. Ainsi de la foule du dimanche, qu'on eut toutes les peines à disperser parce qu'elle voulait voir la bataille de Souk-Ahras. Ainsi du passage du train le long du barrage électrifié algéro-tunisien (c'est peut-être le meilleur moment du livre.)

D'autres moments monte une fraîcheur tendre. bien sympathi-

que. Qui n'a pas eu une petite Raphaëlle qu'il a dû quitter pour le danger, sans savoir quand il la reverrait. Peut-être aimerions-nous que l'auteur nous raconte plus cette blonde et fragile Raphaëlle, qu'il nous fasse mieux sentir que deux ans d'Algérie, c'est très long. Moi, je le sais, mais nous ne le savons pas tous. Mais Manevy ne fait que suggérer, à peine. Et si nous devinons, nous ne participons pas.

Bien sûr — le père France le savait — il est moins important de dire que de suggérer. Et sous n'ignorons pas la force des idées qu'on mène à leur achèvement à la place de l'auteur quand celui-ci s'arrête et nous fait signe tacite de continuer. Ce sont ces procédés de suggestion que je voudrais éclaircir, qui, pour être discrets, n'en semblent que plus habiles : trop habiles, peut-être, pour être autre chose que des procédés.

Je m'explique. Ainsi le passage des fellaghas (bien plus difficile, en réalité, que le livre ne voudrait le faire croire sous le barrage électrifié, grâce à d'éventuelles complicités locales, est comparé au passage des Français à la frontière suisse pendant l'occupation ; et la comparaison est faite non par l'auteur, mais par un capitaine français que l'auteur fait parler. De la sorte, les passeurs suisses qui aidaient des Français à échapper à l'occupant allemand, se retrouvent dans la population algérienne qui aide les fellaghas à échapper à l'occupant français, qu'on me permette de ne pas être dupe.

Il y a aussi le coup de l'homme au rasoir, qui a déjà tué, de ses « longues mains de pianiste » (un pianiste me disait que les mains de ses confrères sont plutôt carrées et massives qu'effilées). L'homme au rasoir s'appelle Alexis et, naturellement, il a « un regard slave » qui glisse sur l'interlocuteur après lui avoir dit que les hommes qu'il verra ne sont pas des pucelles et qu' « ils ont des vies humaines sur la conscience. » (J'aurais aimé l'avis d'Amirouche sur le poids des vies humaines sur une conscience, mais la conscience de quelqu'un a déjà pris en charge la vie du beau libérateur.) J'ai beaucoup apprécié le « regard slave » ; il me fait penser au charme du même nom et aux évocations des années vingt-cinq, où, « trouble et inquiétant », il faisait des ravages. Un peu plus et nous tombions sur la cruauté asiatique, mais comme on parle beaucoup de l'aide chinoise au F.L.N., l'Asie est passée sous silence.

Et cette petite gare d'où partira le train blindé du barrage électrifié ressemble tant à celle de Saint-Germains-des-Fossés (ligne de démarcation 1942) où il y avait un grand commandant allemand beau garçon !

Tout cela fait naître un climat, et je ne crois pas que ce soit en dehors de la volonté de l'auteur. Il ne nous dit pas qu'il y a une guerre totale, et l'occupation : mais les mots me viennent naturellement sous la plume si je veux exprimer ce qu'on me fait penser. Pas un mot de l'O.P.A. de l'A.L.N., sur modèle marxiste-léniniste ; mais la conclusion, que nous atteindrons nous-mêmes, c'est que notre effort est condamné parce qu'impuissant (le fellagha est insaisissable, etc...), parce qu'étranger à cette terre et aux musulmans. Pas un mot de l'immense effort de paix français, et pourtant, en deux ans, Manevy a bien dû voir autre chose que les seules « opérations », puisque moi-même, revenant en Algérie, l'année dernière, n'ai pas eu besois de longtemps pour voir dans quel esprit nous combattions.

Je ne fais pas un procès de tendance : je fais un sort au tendancieux.

Mais voici un autre passage intelligemment troussé, page 139 : « ...En Kabylie, dans un secteur précis, racontait un capitaine, sur dix hommes valides, trois travaillaient en métropole, trois se trouvaient de gré ou de force enrôlés dans les rangs du F.L.N., trois autres avaient été tués, « expédiés en willaya VII ou au paradis des Français. » Or un secteur représente la zone d'action de 3 ou 4 régiments. Le secteur d'Azazga (Grande-Kabylie), compte pour 1.000 km2 plus de 100.000 habitants, montrant ainsi une densité de plus de 100 hb. au km2. Je défie M. Manevy de donner des chiffres sérieux en ce qui concerne ce « secteur précis de Kabylie ».

« Trois autres avaient été tués » nous dit-on. Par qui ? Accoler à cette affirmation imprécise, après une virgule et des guillemets, les mots « expédiés en willaya VII ou au paradis des Français » n'explique rien. Mais on a réuni le vocable F.L.N. qui désigne la « liquidation physique » à celui qui désigne le sort échu au combattant tué dans l'engagement ou à l'égorgeur pris sur le fait. La note « explicative » qui concerne le terme willaya VII est rédigée comme suit : « Etre expédié en willaya VII, pour un musulman, cela signifie être condamné à mort. » Par qui ? Comment ? Pourquoi ne pas préciser qu'il s'agit de « condamnations à mort » « prononcées par le F.L.N. ? Et juste après, on accole le mot « terreur » (exercée par qui, on se doute qu'il s'agit du F.L.N. mais Manevy n'insiste pas) au mot « répression » (et la répression, c'est nous, pas de doute possible, c'est tout juste si on ne nous fait pas un dessin). J'aime la clarté, je l'avoue, et ceux qui mènent leurs idées jusqu'au bout. Car il est trop facile de réfuter ce qu'on n'a fait que suggérer.

Le livre d'Alain Manevy n'est pas politique. Mais ne point parler de la Politique au sujet de l'Algérie, sous le prétexte d'une objectivité qu'on n'observe pas vraiment, c'est encore faire de la politique : de la politique d'abstention ; qui n'en est pas tout à fait. Pas un mot en effet sur ce qui pourrait éclairer le véritable effort français dont la forme opérationnelle n'est pas la plus importante (à ce sujet-là, il faut être objectif, n'est-ce pas, sinon c'est de la propagande.)

Je voudrais terminer sur une phrase qui a retenu mon attention plus que toute autre : « J'admirais mes compatriotes métropolitains qui résolvent d'une phrase le problème algérien : il suffit de tout lâcher (disent-ils), il suffit d'y mettre le paquet. » Cette observation, juste, se limite à elle-même. Elle vient à l'auteur au moment où il fait connaissance de la communauté israëlite de Constantine. On ne peut pas lâcher ces braves gens. Qu'on me permette de compléter : il y a d'autres communautés, tout aussi respectables, les communautés française, espagnole, musulmane, qu'à vrai dire on ne peut lâcher non plus. Préconiser le « paquet », je sais bien que c'est aussi une énorme sottise. Mais tous ces commentaires, c'est moi qui les ajoute. L'auteur n'insiste pas plus sur ce point qui justement intéresse le plus. A chacun de nous qui sommes allés en Algérie, qui y avons vécu, la question a été posée : « Qu'en pensez-vous ? Que faut-il faire ? ». Faut-il lâcher, mettre le paquet, peut-on rester sans mettre le paquet ? Qu'en pensez-vous, Monsieur Manevy ? On vous pardonnerait de laisser le problème sans solution, encore faudrait-il que vous le posiez. Ce que vous ne faites pas ici. A quoi, alors, ce livre est-il consacré ?

Car il n'y a pas que des impressions, des tâches, des programmes, des sons, il y a aussi des suggestions qui naissent chez le lecteur, dont pas une n'est favorable à la France. Or il se joue en Algérie quelque chose de très grave, et le problème ne peut être résolu par des allusions négatives, car une allusion négative, c'est une allusion de solution.

L'essentiel, l'essentiel ? Je ne l'ai pas trouvé.

PHILIPPE.

JACQUES ISORNI : *Ainsi passent les Républiques* (Ed. Flammarion).

L'excellent livre de Maître Isorni se termine par un exposé des motifs d'une proposition de loi sur la peine de mort. Qu'on m'excuse de commencer par là. (Après l'explication de la mort de la IVe République, j'aurais peut-être donné mes motifs de proposition d'une loi sur l'interdiction du suicide pour tout gouvernement français... Il est vrai que ce genre de réflexions foisonne. On se demande même à quoi elles servent). Je parlerai d'abord de ces pages sur la peine de mort, c'est une question qui dépasse de beaucoup le tripot de la IVe, et qui appelle commentaire au premier chef.

Me Isorni est contre la peine capitale. Ses raisons m'ont fait chanceler dans mes convictions opposées. Mais je ne suis pas persuadé, parce que je pose beaucoup de préalables à l'éventuelle suppression de ce châtiment. Me Isorni ne les omet pas tous ; il ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, d'aller dans son sens, mais plus loin.

Bien sûr, l'alcoolisme, les taudis, toutes les formes de la misère de l'homme sont des causes de crime. Mais comment se fait-il que parmi les deshérités et les tarés, certains ne sortent pas du chemin droit ? Tous les « herédos » ne sont pas des criminels, si beaucoup de ceux-ci sont des « herédos ». De même pour les hommes dont l'enfance s'est passée dans un bouge. A priori, les antécédents ne prouvent rien. Certains criminels viennent tout droit de familles bourgeoises qui, semble-t-il, avaient tout pour faire des hommes. Si la misère ou la déchéance physique expliquent, je ne crois pas qu'elles puissent toujours disculper.

Dans ce qui permet ou même provoque le crime, j'accorde beaucoup plus d'importance aux circonstances atténuantes. Je crois que Me Isorni touche insuffisamment la question. Qu'on me permette d'insister. Il est inconcevable, scandaleux, que le crime passionnel ou l'état d'ivresse soient considérés comme atténuants, alors que dans une société qui s'affirme civilisée, ils sont aggravants. Comment ? J'étais ivre, donc j'ai des excuses à avoir tué ma femme ou ma mère ? Comment, mon épouse me trompe — peut-être par ma faute — et j'ai des excuses à la tuer, elle et — pourquoi pas — son amant, alors que c'est sans doute celui-ci qui a des circonstances atténuantes à l'avoir prise ? Que l'ivresse — surtout si elle a poussé à tuer, comme en cas d'accident de voiture —, que la colère passionnelle soient des aggravations du crime : Celui-ci florira moins. Alors nous pourrons nous interroger sur l'utilité de la peine capitale.

Par ailleurs, je ne suis pas tout à fait d'accord avec Me Isorni quand il dit qu'il faudrait connaître toute l'importance des troubles métaboliques pour établir le degré de responsabilité. Il y a des gens au métabolisme déplorable qui n'assassinent jamais personne. Et si un enfant fait une crise de colère, peut-être à cause de l'excitation du plancher de son troisième ventricule, je lui donne une bonne fessée. Au bout de quelques corrections, le susdit plancher devient moins impressionable, ou ses appels moins impérieux. Cela prépare à l'enfant une vie d'adulte plus contrôlée. Si les parents ne font pas ce qu'ils doivent, c'est de la faute des parents, direz-vous. Eh bien ? C'est eux qu'il faudrait punir ? Pourquoi pas ? Je vois là d'utiles compléments au Code de la Famille.

Et que dire du rôle de la presse qui vit du crime, qui en étale photos et exégèses, lui faisant publicité, et lui donne un puissant attrait dans des têtes déjà faibles ?

Enfin, quoi qu'on dise de la peine de mort, la remplacer par un emprisonnement à vie n'est pas une solution acceptable. Ou bien survient une réduction de peine, et cinq ans de prison pour avoir tué est un châtiment discutable dans son principe et dans son efficacité. Ou bien il n'y a pas de réduction de peine ; alors le châtiment est encore plus sauvage que la peine capitale. Il faut se représenter ce qu'est une condamnation à vivre le restant de ses jours entre quatre murs, en cage. Quant à la réadaptation, je doute des possibilités de notre société, à la lumière des principes sur lesquels elle repose, devant des cas comme celui de M. Bill, de Pauline Dubuisson et de son amant, et de cette jeune femme qui, il y a déjà longtemps, revint, après prendre un pistolet chez elle, tuer un ancien amant qui l'avait mise à la porte ; après l'avoir elle-même quitté, elle avait retrouvé le chemin de sa maison par besoin d'argent et de domination.

Quand on aura revisé les circonstances atténuantes; quand on aura rétabli une notion de responsabilité sur ces valeurs spirituelles qui sont la seule preuve de civilisation ; quand on aura précisé la responsabilité des parents dans l'irresponsabilité des enfants ; quand on aura jugulé la publicité-pousse au crime, alors on pourra parler de supprimer la peine de mort, peut-être devenue inutile. D'ailleurs, il serait bon d'étudier les mesures prises dans ce sens et leur efficacité, dans les pays où la peine de mort a été supprimée.

Le livre lui-même — la question de la peine de mort est placée en annexe — est une indispensable lecture aux républicains honnêtes comme à ceux qui ne le sont pas (républicains, j'entends.) La petite histoires éclaire la « grande » d'un jour discret mais implacable. Des coulisses, nous voyons tout ce qui se passe sur la scène, mais aussi dans le public. C'est bien la scène et le public qui nous intéressent, et Maître Isorni nous donne toute satisfaction. Et si ce livre se lit « comme un roman policier », il finit mal : mais ce n'est pas l'auteur qui a inventé le dénouement, et la voix du bon sens et de la justice ne lui manquent jamais.

Certains Pieds-Noirs appellent les Métropolitains « les pathos ». C'est le terme qui vient irrésistiblement à l'idée à l'aspect de ces parlementaires « petits hommes », décrits par un de leurs confrères qui, lui, n'a pas besoin de se grandir : il est de suffisante stature. Oui, pathos, galimatias, dans lequel l'Assemblée nage fébrilement. Je ne cite rien : il faut lire ce livre. Ces choses dépassent l'entendement.

Mais la Ve qui enterre la IVe, ne nous rassure point. L'auteur, lui, est plus qu'inquiet dès le début : il est contre, contre l'équivoque dont s'entoure le nouveau pouvoir. Sa prise de position, à l'époque, il le dit lui-même, était discutable pour d'autres que lui, Mais depuis dix-huit mois que dure l'ambiguïté, on est en droit de se demander s'il n'avait pas raison absolument. Car enfin : les Français n'ont pas été réconciliés. Loin de là. L'incertitude concernant nos colonies s'est dissipée : mais pas à notre avantage : elles ont été abandonnées au fil du « courant de l'Histoire ». Il a bon dos, celui-là. On a donné l'indépendance à des gens qui ne la voulaient qu'à moitié, comme on l'accorda au Maroc qui ne la demandait même pas. Et l'équivoque sur l'Algérie dure encore au moment où des Français se révoltent parce qu'ils ne savent pas si oui on non on veut garder leur province française, ce qui est d'autant plus curieux que le nouveau pouvoir est issu de ce désir des Algériens : rester Français. Les provocateurs à la guerre civile, la gangrène qui mange la France est toujours là, et ceux là mêmes qui sont les causes directes de notre déchéance hurlent plus fort que jamais, quand d'un simple geste on pourrait les faire taire ou les associer efficacement.

« Dieu « le » garde de lui-même », disait Maître Isorni. Dieu nous garde, nous, de ce qui nous guette si nous nous laissons voler notre véritable destin. Les événements d'Alger en janvier 60 éclairent curieusement la prophétie isornienne : « Ce régime périra de refus d'obéissance. » Un ami me répondait à une invitation (je lui avais raconté l'échange Isorni-Moatti) (1) : « C'est ça, je viendrai et nous taillerons une bavette dans le cadavre d'une République ».

De laquelle voulait-il parler ?

PHILIPPE.

---

(1) Echange de répliques ; au cours d'une campagne électorale, à M. Prime Moatti qui l'accusait de « vouloir se tailler un siège dans un cadavre de Maréchal », Maître Isorni répondit : « Et vous, vous vous taillerez une veste dans un uniforme de général ».

MARGINALES

Une question

Nous étions quatre. Quelqu'un demanda : « Quel est, selon vous, l'événement le plus important, le plus lourd de conséquences, de ces quinze dernières années ? »

L'un répondit : « Le procès de Nuremberg, parce qu'il a donné force de loi morale et internationale à une nouvelle conception de la guerre, en faisant désormais du vaincu un coupable, un criminel à la merci du « jugement » des vainqueurs. »

Le second répondit : « L'invention des armes nucléaires, avec son corollaire pratique, qui est la possession de ces armes par les deux éventuels adversaires — ce qui signifie que le déclenchement d'une guerre nucléaire par l'un des deux impliquerait probablement la destruction de la planète. »

Le troisième répondit : « L'émancipation, ou, pour prendre un terme à la mode, l' « autodétermination » des peuples coloniaux. La chose implique le passage de la démocratie du plan social au plan international, c'est-à-dire à plus ou moins longue échéance, par la loi du nombre, la domination de la race blanche par les autres. »

Le quatrième répondit avec un sourire désabusé : « Sans doute avez-vous raison tous les trois... Compte

tenu des perspectives qu'ouvrent vos réponses, la mienne sera beaucoup plus simple : l'événement capital de ces quinze denrèires années, pour moi, est, à travers tout cela, la confirmation éclatante du fait que la civilisation — ce que nous appelons la civilisation — est entrée en agonie, et la décadence de l'Occident dans sa phase ultime. Que, dès lors, il n'est plus, pour le sage de défense et (provisoirement) de salut possibles que dans le *détachement...* »

Les trois autres l'ont regardé avec un certain étonnement, une surprise un peu inquiète — comme on regarde un agonisant qui a pris son parti de la mort. Et nous avons parlé d'autre chose...

A ce propos...

On a fait pas mal de bruit autour du film d'ailleurs médiocre (*Le Dernier Rivage*, de Stanley Kramer), tiré d'un roman adroit et honorable (*On the Beach*, de Nevil Shute — en français : *Sur la plage*) qui, bien qu'il traitât le même sujet, n'a guère fait parler de lui. Ce sujet, c'est la destruction de l'humanité (en 1964, voilà qui est précis...) par une guerre atomique. Le film, comme le livre, nous fait assister aux derniers jours des derniers représentants du genre humain, quelque part sur la côte australienne.

Bon. Là-dessus, à gauche comme à droite, M. Philippe Bouvard (du *Figaro*) comme M. J.J. Servan-Schreiber de *l'Express*), nous ont démontré que ce film n'est peut-être pas un méchant film, mais qu'il « fait penser ». Et le second nommé, qui a le goût du *suspense*, a même précisé que, depuis cette année, la destruction « atomique » de l'humanité est entrée dans le domaine des possibilités, même sans guerre préalable : il y suffirait, paraît-il, d'une « erreur » fatale des appareils qui commandent le déclenchement des bombes nucléaires entassées çà et là.

Je ne chercherai pas à savoir (ce qui n'est pas mon affaire, ni mon souci) quelles arrière-pensées politiques se cachent derrière ces avertissements, ces trémolos. Je (me) poserai seulement deux questions, qui ne sont pas sans rapport avec ce que j'écrivais plus haut :

1° Si la destruction « atomique » de l'humanité est désormais une hypothèse à envisager, est-elle vraiment plus terrifiante que celle — *au moins* aussi vraisemblable, dans l'état actuel des choses — d'une conquête du monde, fût-elle « pacifique », par le soviétisme ? Autrement dit : est-il plus « horrifiant » de voir l'espèce humaine disparaître, ou de la voir réduite à l'état de termitière ? Voilà une question qu'on ne se pose jamais à *l'Express*..... ..

2° Et pour aller plus loin encore : Je me demande parfois si, considérant l'évolution de l'humanité, son état présent et à venir, sa destruction — d'une manière ou d'une autre — est une perspective tellement consternante...

Bien sûr, l'instinct de conservation, cela existe ; celui de l'espèce comme celui des individus. Mais est-il tellement justifié, tellement justifiable ? Il y a des jours où l'on est tenté de penser que non.

Dialogue de sourds

Je parlais plus haut de « gauche » et de « droite », par habitude. Il faut se méfier de ces habitudes-là...

Que je me pose la question, que je la pose à d'autres, depuis le temps aussi que je vois une « gauche » polymorphe jeter l'anathème sur une « droite » fantômatique, j'aimerais bien le savoir, ne serait-ce que pour l'acquit de ma conscience.

L'un me dit : « Etre de gauche, c'est croire à la possibilité du progrès, d'une amélioration de la condition de l'homme, et lutter pour elle. » Un autre encore : « Etre de gauche, c'est récuser une forme de société fondée sur les privilèges d'une classe. » Un autre encore : « Etre de gauche, c'est avant tout croire à l'égalité essentielle des hommes, c'est respecter en chacun d'eux l'*essence* humaine. » Mais justement, il me paraît que ces définitions s'appliquent à des objets très différents, dont je m'essaie en vain à faire la synthèse. Et puis, j'ai connu des « fascistes » (gens de droite par définition) qui récusaient eux aussi la société capitaliste et ses privilèges absurdes, qui

les récusaient beaucoup plus violemment même, que ne le font par exemple les gens de l'*Express* (en fait sinon en paroles...) J'ai connu également des anarchistes pour qui marxisme et fascisme représentent le même mépris de la « personne humaine » : sont-ils de gauche, ceux-là, de droite... ou d'ailleurs ? J'ai même un ami qui, à ma question, répondait naguère, avec un désarroi candide : « Je suis, en fait, un homme de droite qui pense à gauche... » ; en quoi d'ailleurs il donnait raison à M. Dionys Mascolo, « penseur » communiste, pour qui la notion de « droite » et « gauche » sont *toutes les deux* des concepts « bourgeois », qui n'ont de sens que dans l'optique « bourgeoise ».

Que si l'on interroge les représentants qualifiés de l'intelligentzia de gauche, les choses sont loin de s'éclairer, Pour un Jean Cassou, qui résoud le problème en décrétant tranquillement qu'être de droite c'est « penser bassement » (passez muscade !), ou pour un Sartre selon qui « la gauche se définit essentiellement comme négativité » (nous voilà bien avancés !), il y a aussi une Simone de Beauvoir, qui n'entre dans le détail de la question que pour y jeter encore un peu plus d'obscurité. En effet, pour Mme de Beauvoir, la droite est « réaliste, dure, pesimiste, cynique », mais aussi « spiritualiste, mystique, mollement optimiste », « substantialiste et pluraliste » mais « se ralliant néanmoins à un idéalisme moniste ». Allez donc vous y retrouver !

Et ces débats apparemment sans issue donnent lieu, à l'occasion, à des dialogues de sourds, tel celui-ci, que je trouve bien savoureux, entre l'*Express et Antoine Blondin :*

« *L'Express.* — Il y a chez l'écrivain de droite une sorte d'incapacité de penser que le monde puisse changer en mieux ou simplement en bien. Cependant, il y a un progrès réel, politique, qui passe par la Sécurité Sociale (*sic*)...

Blondin. — Le progrès social, je ne le récuse pas... Le luxe que je me donne, c'est de ne pas m'occuper de politique.

E. — Ce qui est justement une attitude d'écrivain de droite.

B. — Mais non. La politique, cela peut concerner l'homme, pas l'écrivain. Mon métier, c'est de raconter tant bien que mal des histoires.

E. — La droite justement, ce peut être une certaine façon de raconter des histoires (*resic*)... »

Et ainsi de suite. D'où il ressortirait finalement que l'homme de droite se définit par son seul refus d'être affublé d'une de ces étiquettes dont le sens lui paraît douteux et l'utilité contestable...

Il y a, je sais bien, la définition, beaucoup plus simple, beaucoup plus claire, que proposait naguère Jean Paulhan : « L'homme de gauche considère l'humanité *in abstracto,* l'homme de droite étant soumis au réel ».

Eh ! voilà qui me plaît davantage... Si nous nous en tenions à cela ?

Claude ELSEN.

LES ARTS

Mary Cassatt

Forte personnalité, femme d'esprit et de talent, dont l'œuvre assez longtemps minimisée, sinon méconnue, prend place désormais à côté de celles que nous ont léguées les grands peintres français de la seconde moitié du XIXe siècle, Mary Cassatt est probablement la première de ces grandes artistes femmes qui ont honoré l'Art moderne : Berthe Morisot, Eva Gonzalès, plus près de nous, Suzanne Valadon, Maria Blanchard et, toujours bien vivante, une des physionomies d'artiste les plus attachantes de la présente génération, Vieira da Silva.

Une exposition restreinte mais très intéressante, organisée par le Centre culturel américain de la rue du Dragon, vient après d'autres déjà oubliées nous rappeler celle que Degas considérait avec juste titre comme la plus virile de ces artistes femmes créant dans le sillage de Manet, de Renoir et de Degas, lui-même le plus indépendant de tous ceux qui avaient pris pour devise « indépendance », signe sous lequel après le « Salon des refusés » devaient se grouper tous les artistes authentiques du XIXe siècle finissant.

Ce qui distingue Mary Cassatt de la plupart des peintres de son époque ce fut sa grande et profonde culture. Elle appartenait à la grande société bourgeoise de Philadelphie, sa ville natale. Venue très tôt en Europe pour y accomplir une éducation artistique qu'elle voulait solide et complète, Mary Cassatt, à l'instar des artistes du passé, se mit d'abord à l'école des anciens maîtres. C'est ainsi qu'elle travalila en Italie, à Parme, où elle étudia les maîtres de la Renaissance, particulièrement le Corrège, puis à Madrid où elle étudia les collections du Prado et Rubens devait si passionnément l'attacher qu'elle partit pour Anvers où elle devait se familiariser encore davantage avec l'œuvre du plus grand coloriste de tous les temps. Ce furent ensuite les Pays-Bas et l'Ecole d'Harlem, particulièrement Franz Hals, le maître de cette Judith Leyster, la grande épigone au XVIIe siècle du peintre de la Bohémienne et des Régentes.

Après ce périple tel qu'aucun peintre de son époque ne devait l'accomplir, c'est Paris qui devait attirer et fixer notre artiste et dès 1872 elle devait s'associer au grand mouvement qui devait renouveler l'art moderne, envoyant régulièrement au Salon, puis adhérant au groupe impressioniste, dont elle fut le seul membre d'origine américaine.

Un bref passage dans l'atelier de Chaplin, ce peintre élégant mais superficiel, puis la recherche indépendante. Son principal conseiller devait être Degas. L'influence de ce maître sévère, apportant à l'impressionisme, par son culte du dessin et de la rigueur de la forme ce qui lui faisait défaut, devait être décisive pour Mary Cassatt, l'acheminant dans cette voie de la fermeté et de la vision précise qui devait lui faire une place à part et distinguer nettement son art de celui beaucoup plus vaporeux d'une Berthe Morisot, épigone de Manet, de Manet pleinairiste et qui ne fut pas lui-même sans être influencé par la personnalité si féminine de son élève préférée.

Dès lors Mary Cassatt devait s'attacher surtout au thème de la mère et de l'enfant dont elle donnera une traduction où les valeurs plastiques les plus solides s'allient à une délicatesse et à une profondeur de sentiment qui donnent à ses œuvres leur résonnance humaine. En cela elle se détache et se distingue de Degas, pour qui l'homme n'était qu'un simple support aux variations graphiques et colorées les plus subtiles, souvent les plus éblouissantes. En cela Mary Cassatt s'avère une grande artiste classique au sens complet du terme.

Cette œuvre ne devait pas s'accomplir sans une discipline rigoureuse et les renoncements qui conditionnent l'élaboration d'une authentique création. Se soumettant à un travail quotidien et assidu Mary Cassatt s'enferme dans son atelier et sa vie toute d'application n'offre que peu d'incidents propres à alimenter une biographie. Elle achète en Seine-et-Oise, au Mesnil-Théribus le Château Beaufresne, ancienne demeure, située dans un parc aux nobles frondaisons, qu'elle devait aménager avec une élégance sobre très éloignée du genre bohême et débraillé qui soit manque de moyens, soit manque de goût devait marquer le cadre d'existence de tant d'artistes contemporains. Et ce n'est qu'en 1891 que Mary Cassatt, se jugeant mûre, organisait à Paris, sa première exposition individuelle. Dès lors elle ne fait qu'affirmer son style, ce style qu'admirait Gauguin, préoccupé lui aussi de combler les lacunes de l'impressionisme en retrouvant la noblesse des formes, le sens de la composition, l'organisation de la toile qu'il devait chercher dans la fréquentation et l'étude des maîtres du Quatrocento.

Les dernières années de la vie de Mary Cassatt furent assombries et attristées par un affaiblissement progressif de la vue qui devait, tel Degas, la conduire à la cécité quasi-totale, lui arracher le pinceau des mains, provoquant chez cette femme, qui pour être une artiste n'avait pas moins cessé d'être

femme, ce cri d'amertume : « Après tout, la vocation de la femme n'est-elle pas d'avoir des enfants ».

Gauguin à la Galerie Charpentier

J'ai écrit, lors de l'Exposition du Centenaire Gauguin au Musée de l'Orangerie, « Gauguin s'éloigne de nous ». Auprès des jeunes admirateurs du peintre, dont le prestige est peut être le plus grand parmi tous les grands impressionistes, cela pouvait passer pour un blasphème. Ce n'était que l'expression d'un regret. Regret de voir s'affaiblir le rayonnement d'une œuvre vouée par certaines conditions techniques à une disparition lente mais inexorable ; les mauvais matériaux utilisés par Gauguin à sa période tahitienne, celle d'épanouissement de son génie, les supports en toile de jute mal préparés ou même sans préparation aucune, des couleurs de qualité douteuse, des vernis intempestifs, des rentoilages maladroits, trop d'éléments concourrent à l'affaiblissement de ses plus belles créations, dont les générations futures ne connaîtront plus sans doute que de pâles reflets. Alors que certaines œuvres des maîtres flamands après cinq siècles nous sont parvenues à peu près telles qu'elles sortirent des mains de leur créateur, le legs de nos impressionistes sera dans un demi-siècle très largement amoindri, car si ces artistes furent d'admirables peintres ils furent pour la plupart de piètres techniciens, disons de mauvais artisans privés d'un métier traditionnel et sûr s'appuyant sur des pratiques solides, éprouvés par l'expérience.

En dépit des injures du temps l'art d'un Paul Gauguin ne nous apparaît pas moins comme un des plus significatifs et des plus originaux dans la seconde moitié de ce XIX° siècle, qui fut effectivement « stupide » dans la méconnaissance universelle et systématique des seuls authentiques créateurs qui devaient honorer leur époque et la tirer un jour de l'oubli.

De la phalange impressioniste deux hommes devaient se dégager, deux personnalités qui s'imposent aujourd'hui à notre admiration, et dont les œuvres font sur le marché international des cotes sensationnelles : Cézanne, Gauguin. Bien que l'Impressionisme ait été une tendance plus qu'un fait et, qu'à s'en tenir aux définitions des théoriciens et des historiens de la peinture, s'il n'y avait eu que des impressionistes vrais il n'y aurait probablement pas aujourd'hui de peinture impressioniste, Cézanne et Gauguin, dès qu'ils furent parvenus à la maturité de leur génie et à l'affirmation de leur style propre, tournèrent

en quelque sorte le dos au groupe de peintres auxquels ils se rallièrent d'abord et dont ils se dégagèrent suivant chacun sa propre voie.

Cézanne allait par la couleur s'efforcer de retrouver la forme. Gauguin allait par la couleur s'efforcer de retrouver l'organisation du tableau et les lois de la composition perdues. Le premier redonnait à la peinture ses valeurs, ces valeurs qu'un Berenson qualifiait de « tactiles » et qu'il considérait comme le fondement de l'art des anciens maîtres. Le second retrouvait les ordonnances et les rythmes des grands décorateurs du Quatrocento, source altérée depuis et à laquelle cependant devaient boire tous les maîtres de la Renaissance ainsi que leurs épigones de l'époque classique et baroque. Cézanne retrouvait la peinture de chevalet. Gauguin la peinture décorative, au sens le plus complet du terme.

Cette double démarche, apparemment contradictoire et cependant complémentaire quant à ses conséquences esthétiques, devait aboutir dans un cheminement souterrain et parallèle à la libération de la peinture, à ce que les historiens auxquels il faut des mots particularisant les diverses étapes de cette évolution, ont baptisé de ces termes : nabisme, fauvisme, cubisme, orphisme, et enfin abstractivisme, terme confus, qui essaie de rendre compte de tentatives très diverses par l'esprit et les moyens mais qui toutes s'efforcent en tâtonnant de donner à l'art de notre époque, une physionomie nouvelle. Il s'agit, en somme, de dégager de toutes les expériences successives en fonction desquelles se sont élaborées les grandes créations du passé et si tant est que la chose soit possible, une peinture en soi, n'ayant d'autres règles et d'autres supports que des impératifs d'ordre technique et esthétique, comme une musique détachée de tout contexte verbal et de tout programme narratif ou descriptif.

Que penserait cependant Gauguin devant les productions d'un certain nombre d'artistes actuels que l'enthousiasme ou le snobisme portent aux postes les plus avancés de l'art d'aujourd'hui ? Ce que Cézanne pensait de Van Gogh, auquel celui-ci montrait timidement chez le Père Tanguy quelques-unes de ses œuvres : « Vous faites une peinture de fou...». Gauguin, renierait, à n'en pas douter, les plus audacieux ou les plus inconscients de ces peintres d'aujourd'hui qui se réclament hautement de lui.

Avec ses 200 numéros — peintures, dessins, gravures, sculptures, céramiques, manuscrits — l'intérêt de l'exposition de la Galerie Charpentier, par rapport à celle du Centenaire, organisée par la Direction des Musées Nationaux à l'Orangerie des Tuileries, il y a dix ans, réside dans ce fait qu'elle nous apporte de Gauguin une image plus variée, moins conventionnelle. A côté des grandes œuvres tahitiennes elle nous propose des œuvres s'échelonnant des débuts de l'artiste en 1872

jusqu'à l'extrême épanouissement et l'épilogue tragique de 1903. Gauguin peintre du dimanche dans la tradition de l'Ecole de Barbizon ; un paysage de 1873 « Chemin dans la forêt » évoque Corot. Puis déjà impressioniste, lumineuse et chatoyante, son « Allée d'arbres à Viroflay », exposée au Salon de 1876, datée de 1875, est un témoignage précieux de son évolution. Lente, progressive, après l'expérience et le séjour de Pont-Aven cette évolution se précipite et bientôt Gauguin qui est devenu « le peintre de tous les jours », ayant renoncé à sa situation dans la finance et rompu ses attaches familiales pour se consacrer entièrement à son art, Gauguin conquiert son style.

Ce que l'on sait trop peu et que beaucoup ignorent, c'est que cette libération et ce style original Gauguin, les doit autant et plus qu'à ses contacts avec les impressionistes, ses rencontres avec le jeune Emile Bernard, à la pratique de techniques diverses, sculpture, céramique, gravure sur bois, à la connaissance et à l'étude attentive des peintres du Quatrocento, qu'il fréquentait dans les salles du Louvre, visité assidûment, autant que Cézanne pouvait le faire, épris lui-même des grandes œuvres de l'époque classique et baroque. Malheureusement la plupart des documents qui auraient pu nous donner la clef de cette initiative ont disparu et c'est dommage. Une assez étonnante copie d'après Luca Signorelli, évoquant dans sa libre transcription tout l'art de Tahiti, a été retrouvée trop tard pour figurer dans les vitrines de la présente exposition.

La salle consacrée aux œuvres gravées de Gauguin doit retenir spécialement l'attention : les onze zincographies, sur papier jaune, six bois tirés d'un album imprimés sur Chine, quatre monotypes, divers bois gravés. Gauguin graphiquement s'exprime avec force et dans un style qui lui est absolument personnel.

Il convient de rendre hommage à la Galerie Charpentier, à son Directeur et à tous les collaborateurs, qui ont participé à l'organisation et à la mise en place de cette exposition, mais il faut féliciter spécialement le collaborateur le plus compétent sinon le plus direct de Raymond Nacenta, Maurice Malingue. Biographe attentif de Gauguin, auquel il a déjà consacré de remarquables monographies amplement et intelligemment illustrées, publicateur de la correspondance de Gauguin, remplie de si précieux renseignements sur l'homme et sur l'œuvre, l'homme qui a l'heure actuelle connaît sans doute le mieux l'œuvre de Gauguin, M. Malingue doit nous donner, nous l'espérons, avant peu l'essai de catalogue raisonné qui nous manque et qui nous aidera à pénétrer plus intimement et avec plus d'exactitude, l'œuvre déjà si dispersée de ce grand artiste qui comme Cézanne et comme Van Gogh, serait à tout vent.

L'art moderne suisse

de Hodler à Paul Klee

Abordant au seuil de cette exposition, après en avoir déjà fait le tour, un critique d'art bien parisien, je lui lançais cette boutade : « Vous allez enfin savoir pourquoi les Suisses font de la peinture suisse et achètent de la peinture française ». Monsieur Jean Cassou préfaçant le catalogue de cette exposition, nous dit qu'elle a été organisée avec réflexion et le plus grand soin. Force est de constater que des œuvres qui la constituent exécutées elles aussi « avec réflexion et avec le plus grand soin », se dégage une atmosphère triste et profondément ennuyeuse, dont je ne puis dire qu'elle est à l'image du pays qui les a vues naître. Je ne rappellerai pas la boutade du « Troisième homme » sur le pays des aubergistes et des horlogers. La Suisse se recommande à notre sympathie par bien des raisons valables, ne serait-ce que par ses sites admirables, sa traditionnelle hospitalité et la qualité de ses chocolats. Evidemment il y a de pénibles contre-parties. Elle a donné le jour à Jean-Jacques, l'homme auquel s'applique avec la plus totale pertinence, la malédiction de l'écriture, car il est « de ces hommes pour lesquels il eut mieux valu qu'ils ne fussent jamais nés ou qu'à leur naissance leur attachant une meule au cou on les précipita dans la mer ». Jean-Jacques, l'esprit le plus faux que le monde ait jamais connu, est à l'origine de l'effroyable gâchis idéologique et politico-social qui est en train de conduire notre planète vers le chaos. Il y a aussi Monsieur Le Corbusier, Charles-Edouard, dit Jeanneret, né à la Chaux-de-Fonds, qui après s'être exercé quelque temps dans la fabrication des machines à mesurer le temps, s'est pour notre malheur appliqué à d'autres entreprises : la machine à habiter, le « modulor », la « Cité radieuse »... Son aphorisme « Lumière, verdure, espace » n'eut pas été désavoué par Monsieur de La Palisse, mais les applications qu'il a prétendu en tirer feraient pleurer les veaux de ses alpages natals.

Mais de tout cela nous ne sommes consolés ni par les images coloriées d'un Ferdinand Hodler, assurant aux P.T.T. helvétiques un stock pratiquement inépuisable de sujets édifiants ou divertissants pour leurs calendriers de nouvel an et, encore moins, par les derniers surgeons de l'art onirique d'un Paul Klee, qui ne fut par sa naissance et ses avatars successifs, qu'un demi-suisse, disons sans calembour et en dépit des snobismes régnants, un petit suisse. Après tant d'exégèses savantes, la renommée de cette Trinité de l'Art non figuratif « Kandinsky, Paul Klee, Mondrian » nous apparaît aujourd'hui comme abusive et c'est le moins qu'on puisse dire.

Les plus sensibles et les plus talentueux de ces artistes suisses du XX° siècle, furent sans doute Louis Moilliet, ami des peintres du « Blauer Reiter » et compagnon de Klee en Afrique du Nord, Otto Meyer-Amden, dessinateur savant, coloriste aux modulations délicates, compositeur légèrement surréaliste qui évoque Seurat.

Il convient de mettre à part Félix Valloton, assez mal représenté dans cette rétrospective et qui appartient, en fait, beaucoup plus à l'Ecole de Paris qu'à sa Suisse natale, à laquelle le rattache cependant un sensualisme, disons mieux un naturalisme qui le distingue nettement de tous les Nabis et collaborateurs de la Revue Blanche dont il fut le compagnon.

Parmi les sculpteurs, dont l'art nous apparaît ici comme plus valable et sans doute plus conforme au génie naturel de ce pays de montagnards habitués aux aspects très formels de la nature alpestre, et s'il faut en croire l'esthétique de Taine, faisant du milieu un déterminant de la personnalité de l'artiste et de ses créations, il faut retenir les œuvres de Banninger, Burckhart, Zschokke, dans lesquelles on retrouve la sève puissante et drue des tailleurs d'images médiévaux.

Quant à celles d'Alberto Giacometti, ce modeleur, qui est aussi un peintre très connu de tous les amateurs d'art parisiens, après s'être inspirées des idoles canaques, elles retrouvent dans leur technique « de plâtre coulé sur une armature de fil de fer » quelque chose des cires de Daumier, un Daumier plus décharné et hiératique. Originaire d'un village des Grisons, Giacometti appartient à une lignée d'artistes ayant donné à la Suisse, deux peintres qui ne sont pas négligeables, son cousin Augusto Giacometti, son père Giovanni Giacometti, le premier de tendance post-impressioniste, le second ayant poussé ses expériences jusqu'au domaine du non-figuratif.

Dans la salle consacrée à Alberto Giacometti, il faut signaler quelques grandes toiles de Hans Erni, excellent peintre de tendance surréaliste, qui s'est fait un nom dans l'art publicitaire.

On ne peut rien dire des laborieux assemblages de pastilles coloriées, signées Sophie Taeuber-Arp et des reliefs en fils de fer peints de Walter Bodmer, sinon que cela participe beaucoup plus des jeux de société que de l'art proprement dit.

F.-H. LEM.

LES SPECTACLES

Peut-être n'y a-t-il plus d'autre point commun que le nom entre deux manières actuelles d'utiliser l'invention des frères Lumière. Ce sont d'une part des « machines » énormes projetés sur des écrans de plus en plus vastes afin d'apporter d'autres joies que celles trouvées sur ce « petit écran » devenu le concurrent direct du septième art. Ce sont des bandes qui durent de plus en plus longtemps sur des thèmes destinés à plaire à un public de plus en plus étendu pour amortir les sommes de plus en plus gigantesques qui sont englouties dans ces entreprises. Le budget d' « Austerlitz » tourné en ce moment par Abel Gance oscille autour de sept cents millions, mais « La destruction de Carthage », premier film européen, en coûte huit cents, et « Salomon et la Reine de Saba » de King Vidor frôle le milliard.

D'autre part, à l'autre bout de l'horizon, la caméra redevient, aux mains de quelques jeunes hommes, ce stylo avec lequel on peut seul — ou presque — exprimer ses rêves et les images qui les hantent. Quelques amis, quelques crédits, pas toujours d'autorisation officielle, et il naît parfois un grand film qui fait retrouver ses origines au cinéma, cette époque où le metteur en scène était le maître-Jacques de la petite fantasmagorie en blanc et noir, à la fois adaptateur, opérateur, décorateur ou cos-

tumier. Claude Bernard-Aubert avait encore dépensé près de quatre-vingt millions pour « Les tripes au soleil », mais Claude Chabrol et François Truffaut n'en ont guère eu besoin que de quarante pour leurs premiers films. Michel Drach vient de battre tous les records : à peine 25 millions a coûté « On n'enterre pas le dimanche » qui vient de lui valoir le prix Louis-Delluc. Il avait cinq cent mille francs en commençant le film !

∴

Les sujets bibliques sont des sujets parfaits pour ces superproductions dont le champ d'exploitation est le monde entier. Il y a de grandes aventures, de la couleur locale, de la sensualité souvent, mais aussi un côté édifiant qui donne à la bonne conscience l'alibi de répandre la bonne parole. Dans l'histoire de la Reine de Saba il y a mieux encore, il y a le récit d'un conflit entre Israël et les armées du souverain égyptien. Dans ce film — par ailleurs amusant comme un récit d'aventures bien enlevé — où les anachronismes abondent, celui-ci est traité presque systématiquement. David, père de Salomon, n'est plus David, c'est Ben Gourion dont il s'est fait jusqu'à la tête. Il parle des efforts accomplis pour reconquérir des terres mortes, des colonies installées dans des régions encore désertiques quelques années auparavant. Il célèbre l'héroïsme d'Israël, peuple pacifique, pour résister aux assauts de ses méchants voisins. Ce n'est plus un récit biblique, c'est une allégorie à peine transposée.

Le même souci d'idéologie antiraciste poussée parfois jusqu'à un nouveau racisme apparaît dans bien d'autres films en ce moment. Sans parler même de « L'affaire Dreyfus », il y a « Come back Africa » où tous les noirs sont très bons et les blancs très mauvais, il y a aussi le vif western « Le dernier train de Gun Hill » où l'on assiste encore une fois au curieux retournement caractéristique de l'après-guerre : le nerf de l'action n'est plus constitué

de la lutte contre les Indiens, mais bien du combat d'un blanc contre un autre blanc afin de venger sa femme Indienne !

∴

Pour la jeune génération « artiste » le cinéma est donc redevenu une expression personnelle et une aventure à portée de la main. On devient aujourd'hui cinéaste comme autrefois on allait faire de la peinture aux Beaux-Arts, pour se chercher, pour être « libre ». De tous les nouveaux films de cette « nouvelle vague », la plupart sont marqués au coin de l'amateurisme, de la prétention et de cette forme de naïveté qui naît simplement de l'absence de toute vraie expérience. Le lien originel qui existe entre la sottise, une totale confusion de valeurs et le cinéma apparaît ici dans toute sa splendeur. Ce n'est pas tout le cinéma, mais à coup sûr c'est une des natures du cinéma.

De tous ces jeux de vieux enfants, seules deux productions émergent, « L'eau à la bouche », de Doniol-Valcroze et plus nettement encore « On n'enterre pas le dimanche » de Michel Drach. Des deux la jeunesse de l'autre apparaît à l'évidence, de même que les influences qui s'y traduisent, les maîtres et les modes qu'ils ont suivi d'autant plus inconsciemment qu'ils leur ont paru plus hardis. Si le premier a plus ou moins cherché autour de « La règle du jeu » de Renoir, le second a plus ou moins trouvé autour de « Le jour se lève » de Carné. Le premier nous dit hardiment que les amours des serviteurs valent à peu près celles des maîtres, le second nous décrit la solitude affective d'un Noir en reprenant la même constellation de personnages qui nous avait évoqué avant guerre la solitude d'un ouvrier.

Ceci dit, il reste les qualités qui, pour une fois, sont ici vraiment celles de la jeunesse, mais d'une jeunesse à laquelle l'intelligence ou la sensibilité auraient donné quelque réelle expérience. Si le texte de Doniol-Valcroze est

déjà moins sot qu'un autre, « L'eau à la bouche » témoigne d'une autre qualité : le don d'animer des atmosphères, et le sens des visages. Ce nouveau jeu de l'amour et du caprice est ce qu'il est, mais on ne peut lui dérober cette grâce qui constitue peut-être une des plus précieuses richesses : les visages restent en mémoire parce qu'ils semblent à chaque instant en exprimer, en dissimuler plus que les paroles prononcées. Françoise Brion, Alexandra Stewart sont comme la vraie jeunesse : elles parlent, elles parlent, ce qu'il en reste est plus important, cela se lit sur leurs visages. Ont-elles cherché à dire, ont-elles cherché à taire ? Les expressions traduisent une grande vérité pathétique de la jeunesse : le mauvais rapport avec le langage. Et c'est là souvent la plus profonde cause des souffrances et les drames puérils... et vrais, de la vérité de ce « bel âge » si maladroit et si douloureux.

Michel Drach, dont il faudra reparler, possède, lui, cette vertu si rare : à acun motent il ne cherche la virtuosité pour la virtuosité, à aucun moment il ne « décolle » de ce qu'il a éprouvé et qu'il entend communiquer. Et cette assurance dans le sentiment lui donne une magnifique assurance dans l'écriture ; c'est la sienne parce qu'elle est destinée à dire ce que lui a senti. Sa grande force se résume en un mot, elle est nécessaire. Et l'ouverture de « On n'enterre pas le dimanche » est une des très belles qu'on ait vues au cinéma.

Oui, on peut regretter dans tout cela quelque sentimentaité, oui on peut critiquer le rythme.

Il reste un auteur qui a davantage pensé à ce qu'il avait à dire qu'à la manière d'étonner encore et toujours.

Bernard VORGE.

A nos lecteurs...

Nous serons reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui ne désirent pas conserver la collection complète de « Défense de l'Occident », N^os^ série 1952, 1960, de bien vouloir nous céder les numéros suivants dont nous ne possédons qu'un petit nombre d'exemplaires pour nos collections : N°s 1, 2, 3, 13, 14, 48, 53.

Se mettre en relation avec l'administration de « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris (6e).

NOUVEAU TARIF DES ABONNEMENTS

A partir du 1er mars 1960, l'abonnement à « Défense de l'Occident » pour 12 numéros passera à NF. 18 pour la France et à NF. 24 pour l'étranger.

Tous les abonnements donnés ou renouvelés avant cette date seront acceptés à notre ancien prix. Les abonnés anciens dont l'abonnement vient à expiration après le 1er mars auront la faculté, s'ils le désirent, de renouveler par avance leur abonnement au prix de NF. 15 si ce renouvellement est effectué avant le 1er mars 1960.

Imprimerie Maurice MIDOL, Montargis (Loiret)
N° d'impression : 113. Dépôt légal 1er trimestre 1960.